


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE THEATRE ANGLOIS.

LE THEATRE ANGLOIS.

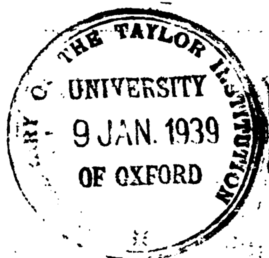
...... Non verbum reddere verbo.

TOME VII.



A LONDRES,

M. DCC. XLIX.





PREFACE.

LES deux Volumes que je donne aujourd'hui, remplissent enfin les engagemens que j'avois contractés envers le Public, en lui promettant un choix des Piéces les plus célébres tant de l'ancien que du nouveau Théâtre Anglois. J'aurois pû, sans doute, étendre beaucoup plus loin mon Plan; la matiere étoit très-abondante. Mais j'aime mieux

avoir à y revenir un jour, si tant est qu'on paroisse le desirer, que de risquer peut-être à indisposer plusieurs de mes Lecteurs ; en les accablant d'un trop grand nombre de Volumes. La curiosité une fois satisfaite, par la connoissance générale des principaux objets qui l'ont fait naître, s'appesantit rarement sur des détails trop étendus, qui n'ont plus pour elle les graces ni le piquant de la nouveauté. On sçait, d'ailleurs, que j'ai cherché autant que je l'ai pû à rassembler dans ces huit Volumes un Précis de ce que

les différents genres tant du Tragique que du Comique Anglois ont de plus intéressant. Si mon Plan n'étoit point mal fait, il est censé rempli : attendons la décision du Public pour y ajouter, ou pour nous taire.

L'Histoire du Théâtre Anglois, que j'ai promise, & que je compte donner dès que le tems & mes recherches m'auront procuré tous les matériaux nécessaires pour un pareil Ouvrage, me dispense d'entrer dans aucun détail au sujet des Piéces qui composent ces deux Volumes. Les noms

d'*Adiſſon*, de *Stéele*, & de *Congréve*, ſont depuis longtems connus en France ; c'eſt au Lecteur à décider ſi ceux de *Hughes*, de *Young*, & de *Southern*, méritoient de l'être....

N. B. L'Auteur n'a rien traduit des Ouvrages de *Lée*, de *Wicherley*, de *Farquhar*, ni de *Vanbrug*, quoique célébres à certains égards. On en verra la raiſon dans l'Hiſtoire du Théâtre Anglois ; avec l'Analyſe des meilleures Piéces de chacun de ces Auteurs.

LE SIEGE DE DAMAS,

TRAGEDIE

DE

M. HUGHES.



PERSONNAGES.

EUMENES, Gouverneur de Damas pour l'Empereur Heraclius.

EUDOXE, Fille d'Eumenes.

HERBIS, l'un des Chefs de la Ville, ami d'Eumenes.

PHOCIAS, jeune Syrien, Amant d'Eudoxe.

ARTAMON, Officier de la Garde.

SERGIUS, Envoyé de l'Empereur.

CALED, Général de l'armée des Sarrasins.

ABUDAH, Lieutenant de Caled.

DARAN, autre Chef, Arabe.

SERJABIL, } Officiers Sarrasins.
RAPHAN,

OFFICIERS, SOLDATS, CITOYENS, &c.

La Scene est à Damas, Capitale de Syrie, & dans le Camp des Sarrasins.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Ville.

EUMENES *entre, suivi de la Populace.*

EUMENES.



JE n'écoute plus rien. Retirez-vous; ou calmez ces cris séditieux: faites taire ces bouches bruyantes qui ne s'ouvrent que pour répandre la terreur, & dévorer nos munitions. Si vous voulez me suivre, renvoyez vos femmes, & venez sur vos murailles : c'est là où de braves Citoyens doivent chercher leur su-

reté, & le repos de leur Patrie... Que je regarde en pitié vos femmes, vos enfans! Je suis plus touché que vous de leur sort. Si je n'en croyois que vos craintes, vous les verriez bientôt la proye d'un ennemi aussi barbare qu'infidèle... Allez encor un coup, laissez-moi.

SCENE II.

EUMENES. HERBIS.

EUMENES.

QU'y a-t-il de nouveau?

HERBIS.

Nous sommes trahis, abandonnés... Nos travaux ne sont pas à moitié défendus. Les Sarrasins, qui s'en apperçoivent, les attaquent avec de si nombreux bataillons que notre résistance devient vaine.

EUMENES.

Je viens d'y envoyer de nouvelles Troupes; c'est le vaillant Phocias qui

ſes conduit. Vous ſçavez, malgré ſa jeuneſſe, que ſa réputation dans les armes ne dément pas le ſang dont il ſort; & que les plus grands dangers ſemblent le plus avoir droit de lui plaire.

HERBIS.

Je crains bien qu'il n'arrive trop tard!

EUMENÉS, *à part.*

Je l'appréhende auſſi; & malgré l'aſſurance que j'affectois pour ranimer le peuple tremblant, je n'en redoutois pas moins l'iſſue de cette attaque.... J'aurois dû traiter avec l'ennemi.... Mais, hélas, il eſt trop tard!... Venez Herbis.

SCENE III.

On entend un grand tumulte au dehors, & des Officiers donnant des ordres.

I. OFFICIER.

DU ſecours ici! Encore; encore! Courez tous à la porte d'Orient.

II. OFFICIER.

Regardez comme ils s'approchent, comme ils se serrent, comme ils s'élevent en pelotton ainsi qu'un essain rassemblé !... Archers, c'est là qu'il faut diriger vos fléches.

I. OFFICIER.

Renversez donc leurs échelles : voulez-vous les laisser monter ?

II. OFFICIER.

Que celui qui veille au haut de la Tour de S. Marc donne au plûtôt le signal.

I. OFFICIER.

Quoi donc, toute la ville est-elle endormie ? Sonnez, sonnez l'allarme !

(La Cloche sonne, les habitans accourent confusément.)

(On entend de grands cris d'acclamation. HERBIS paroît.)

HERBIS.

Grace au Ciel ! ... Phocias les a repoussés : nous voilà encore maîtres de la porte.

SCENE IV.

EUMENES. HERBIS. PHOCIAS. ARTAMON.

EUMENES.

APprochez, brave Phocias ; recevez les remercimens du peuple, & les miens.

(*Le Peuple jette des cris de joie, en nommant Phocias.*)

EUMENES.

Profitons cependant du moment que nous avons à respirer, pour demander une tréve : qu'on en arbore l'étendart. Vous, Artamon, partez avec un Trompette ; allez trouver les Chefs des Arabes ; propôsez-leur un échange d'ôtages, & une entrevuë avec moi dans la plaine du côté d'Orient.

(*Artamon sort.*)

PHOCIAS.

Ah, Seigneur, qu'entens-je?

EUMENES.

Je veux tenter si au moyen d'un traité, on pourroit engager les Arabes à porter leurs armes ailleurs.

PHOCIAS.

Un Traité ! & quel traité peut-on faire avec des Brigands ? Des Esclaves ont ils rien à proposer que des fers ? Est-ce l'honneur qui les méne au combat ? Est-ce l'ardeur légitime de vanger les droits violés de leur grandeur, ou de leur naissance ? Ces motifs sont ordinairement ceux qui mettent les armes à la main aux Princes de la Terre. Mais ces Barbares connoissent-ils les loix de l'équité ? Nés parmi les rochers, mourants de faim dans leurs vastes déserts, ils regarderent de tout tems d'un œil aussi jaloux qu'avide ces vallées fertiles où le Ciel nous fit naître. Nos Figuiers, nos Oliviers, nos Vignes, nos Cédres, nos Palmiers, toutes les verdoyantes richesses enfin qui couronnent le sommet du Liban furent toujours l'objet de leurs plus chers desirs. Ces viles *Sauterelles* ont enfin tâté de nos fruits, leurs bouches impures en ont savouré la douceur,

elles ne quitteront jamais ces champs d'abondance pour retourner dans leurs sables arides, si le fer & le feu ne les y contraignent pas.

EUMENES.

Mais le peuple est réduit au désespoir, le soldat harassé par les travaux du jour & par les veilles de la nuit, & le secours que nous attendons de l'Empereur incertain. Eutychès qui est allé le demander ne revient point ; notre armée jadis florissante est réduite à rien : celles des Arabes est nombreuse, cruelle, & enflée de ses succès.

HERBIS.

Ajoutez l'Enthousiasme dont leur *nouvelle* Religion les enyvre, & qui leur fait mépriser toute espéce de dangers.

EUMENES.

Cela n'est que trop vrai !... Ils croyent voir toujours le Ciel ouvert pour recevoir les ames de ceux qui meurent en combattant sous leurs enseignes.

PHOCIAS.

Envoyons donc leur ame dans leur prétendu Paradis, & leur corps aux

Aigles de notre Syrie. Quoi donc, notre fortune eſt-elle ſi déſeſpérée? Le ſecours ne peut-il pas arriver plûtôt que nous ne le penſons? En repouſſant leur dernier aſſaut, n'avons-nous pas affoibli l'ennemi, & relevé le courage de nos citoyens? Doutez-vous que le ſoldat ranimé par ce dernier ſuccès, refuſe de quitter ces murs pour tenter de les attaquer en plaine? Qui nous empêche donc de vanger enfin nos outrages, & de fondre tous enſemble ſur leur camp?

EUMENES.

Non. Je ſuis d'avis d'eſſayer d'abord la voie de négociation. Si elle manque, nos Citoyens en ſeront d'autant plus diſpoſés à ſeconder nos efforts. Continuez pourtant, généreux Phocias, de nourrir cette noble ardeur dans l'ame du Soldat: diſpoſez-les, préparez-les à tout pendant mon abſence. Si les Vautours qui nous menacent ſont inſenſibles & ſourds à mes propoſitions, que l'inſtant de mon retour ſoit le ſignal du combat; que toutes nos Portes ſoient ouvertes à la

vangeance dont les cruels n'auront que trop mérité d'éprouver les coups.

SCENE V.

Le Théâtre représente une Plaine entre la Ville & le Camp des Sarrasins.

CALED. ABUDAH. DARAN.

DARAN.

UN Traité? Vous, nobles Chefs! O Ciel! Sommes-nous devenus Marchands? Sommes-nous donc envoyés pour trafiquer avec ces lâches Syriens; pour disputer de bouche avec eux sur les conditions à imposer à nos Conquêtes? Non, mes amis, c'est pour vaincre que le Calife nous envoye; pour faire plier sous son joug les plus superbes têtes. Encor un assaut, & Damas est à nous. Pourquoi traiter avec son Gouverneur? .... Quant à moi, je suis pour la guerre,

& pour le butin. Voilà mon avis.

CALED.

Je pense comme vous ; mais c'est pour sauver le sang Musulman que je traite : quant aux Chrétiens, je les déteste. Notre devoir est de combattre, je le sçais : notre loi nous l'ordonne ; & le Ciel n'est promis chez nous qu'aux plus vaillants. Mais....

ABUDAH.

Mais Daran compte peu sur les promesses du Ciel : les biens terrestres, à ce qu'il me paroît, le flattent beaucoup plus.

CALED.

Cher Abudah, ne censurez point son zèle.

ABUDAH.

Loin de le blâmer, je l'approuve : je voudrois seulement qu'il fût fondé sur de meilleurs motifs. Les fruits de la victoire ne consistent-ils que dans le sang, & le pillage ? Nous sommes envoyés pour combattre, j'en conviens : mais pourquoi ? Pour conquérir, & non pas pour détruire. Si nous sommes Vainqueurs, moins nous sommes cruels plus nous acquérons de

sujets au Calife, & plus le Ciel est bien servi..... Mais, les Chrétiens paroissent.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. EUMENES, HERBIS. ARTAMON.

CALED.

ENfin, Chrétiens, nous voilà rassemblés: la voix redoutable de la guerre se taît conformement à vos voeux pour quelques instans. Qu'avez-vous à nous proposer ?

EUMENES.

Après vous avoir vû perdre envain tant de Troupes devant Damas, je viens sçavoir, Seigneur, si vous êtes d'avis, en vous retirant en paix, de sauver les restes de votre armée.

HERBIS.

Ou plûtôt pour sçavoir, car nous l'ignorons encore, pourquoi vous nous forcez de diriger contre vos têtes la pointe de nos dards ? Pourquoi vous

venez de si loin uniquement pour nous attaquer ? Pourquoi enfin tant de miliers de Tentes couvrent des Plaines qui ne vous appartinrent jamais.

CALED.

De pareilles questions sont-elles maintenant proposables ? Lorsque nous marchâmes contre vous, ne fûtes-vous pas sommés de vous soumettre à notre Empire ? Deux Lunes se sont écoulées depuis ce jour, & la troisiéme est sur son déclin. Il est vrai que nous avons, pour un tems, quitté vos murs ; mais c'étoit pour combattre & vaincre l'armée de votre Empereur, aux plaines *d'Aiznadin* : vous nous pensiez partis, nous ne courions qu'à la Victoire. Vous nous voyez enfin de retour avec les mêmes projets, les mêmes bras, le même glaive.

HERBIS.

Mais pourquoi ce glaive est-il tiré contre nous ? Daignez du moins nous en informer.

EUMENES.

Quels sont vos sujets de plaintes, si tant est que vous en ayez ; & par quel moyen peut-on les réparer ?

ABUDAH.

Ecoutez-moi donc, Chrétiens; Et puiſſe le Ciel diſpoſer vos cœurs à entendre, à connoître la vérité! Ce n'eſt pas pour vanger nos injures. C'eſt pour la cauſe du Ciel que nos épées ſont ſorties du foureau: nous obéïſſons à un ordre auſſi ſuprême qu'immuable. C'eſt par nous enfin que le grand *Mahomet*, & ſon ſaint Succeſſeur *Abubecre*, vous invitent à la foi.

EUMENES.

Parlez donc, au nom du Ciel; apprenez-nous quelle eſt cette foi qui s'annonce par la terreur & par les armes? qui ſemble faite pour détruire, & non pas pour ſauver? Dont les Apôtres couvrant les champs de leurs nombreux bataillons, tracent partout ſes progrès dans le carnage, & dans le ſang?

HERBIS.

Audacieux Mortels! de quel front oſez-vous imputer à la Religion le plus affreux des crimes? Par quel aveuglement le zèle ſacrilège oſe-t-il ſe parer de ſon nom redoutable pour voi-

ler la fraude, & justifier l'oppression ?

EUMENES.

Où sont vos Prêtres ? Où sont les Docteurs envoyés de votre part pour nous instruire, pour éclairer nos doutes, pour satisfaire à notre raison, pour nous guider enfin fraternellement à travers les sentiers ténébreux qui conduisent à cette vérité nouvelle ? ... C'est par là que votre amitié pour nous se seroit manifestée ; c'est ainsi que vous auriez peut-être pû captiver nos cœurs, & mériter notre reconnoissance.

CALED.

De pareils soins de notre part n'auroient sans doute été payés que de mépris. Vos vices innombrables, les différentes Sectes qui vous divisent, les Factions qui vous déchirent, ont dès longtems exilé de vos murs jusqu'aux moindres semences de la vraye Religion.... * C'est donc par la force qu'il falloit rétablir un culte uniforme : le Ciel a remis son glaive aux

---

* Je supprime ici quelques propos qui ne plairoient point partout.

mains de Mahomet; & ce Prophéte méprise toute obéissance précaire.

EUMENES, *à part.*

Une bouche impie & barbare me dit des vérités dont je suis confondu !... (*haut.*) Mais vous, quelle est votre mission quels sont vos droits pour censurer nos vices? Depuis quand la rapine, & le meurtre sont-ils consacrés par la Religion?

CALED.

Arrête, Chrétien!...

EUMENES.

A quel titre venez-vous ravager ces bords paisibles, dévaster nos champs, piller nos Villes? parlez, *quels sont* vos droits?

HERBIS.

Ceux des loups ravissants: la faim.

CALED.

Apprenez, Blasphémateurs, que vos Champs & vos Villes sont à nous; que le Prophéte que j'annonce les a destinés aux fidèles; que le Ciel même en a ratifié le don. *

---

* C'est un zélé Musulman qui parle.

EUMENES.

Vous vous prevalez en vérité d'un beau titre ! Eh, que pouvoit donner votre Prophéte ? Esclave mercénaire ! Les mules même, les chameaux qu'il conduisoit étoient-ils à lui ? & l'Imposteur ose disposer des Empires de la terre ; son orgueil en fait le prix de sa fureur, & du fanatisme !

CALED.

Etoit-ce là le but de l'entrevuë que vous nous demandiez ? D'attaquer notre Religion, d'insulter à notre Prophête ? Puisse bientôt notre affreuse vangeance vous punir de tant d'impietés !... Ecoutez-moi cependant, pour la derniere fois. Gardez, si vous voulez, l'exercice de votre religion, Jurez-nous une ferme & sincere alliance, aidez-nous de vos troupes, payez-nous un tribut annuel : nous allons pour jamais abandonner vos murs.

EUMENES.

Non....Le secours que vous demandez-nous rendroit rebelles à l'Empereur ; & le tribut est le symbole humiliant de l'esclavage. Ecoutez à votre

tour des propositions moins deshonorantes pour nous .... Dix vestes de soye garnies de perles & de pierres précieuses, pour votre Calife; deux pour Caled ; deux pour Abudah ; pour chaque Chef inférieur, un Turban de ce beau lin de damas aussi *blanc que le Ciel* ; à chacun de vos soldats, un Cimeterre : tous ces présens, & dix Lingots de l'or le plus pur, sont le prix dont nous acheterons votre retraite.

CALED.

Tous ces présens, & toutes les autres richesses que vous possédez, seront bientôt la proye de mon armée. *Malheureux* Syriens ! jettez partout les yeux sur vos frontieres ; cherchez une ville où vous ne verrez point flotter nos étendards : *Sachria*, *Havran*, la superbe *Tadmor*, *Aratah*, & l'indomptable *Basra*, ont pliées sous le joug du Calife. Regardez notre marche à travers votre pays, semblable à *celle* de la flamme à travers un champ de grains mûrs. Tournez enfin les yeux sur *Aiznadin*, sur cette vallée sanglante ! Cherchez-y les ames

de quarante mille soldats tombés sous le tranchant de nos épées : Reflechissez ensuite, & parlez mieux.

HERBIS.

Présomptueux Mortels ! n'imputez-vous qu'à vous-même la réussite de vos forfaits ? Osez-vous vous flatter que rien ne puisse arrêter ce torrent dans son cours ?

EUMENES.

Avez-vous oublié qu'il ne s'est pas encore passé quinze ans depuis que votre prétendu Prophète fut forcé malgré son audace (par la Tribu de *Corash*) de fuir lâchement, pour sauver ses jours, de la *Mecque* à *Médine* ?

ABUDAH.

Nous l'aurions oublié ! Non, Chrétiens : Tout Musulman se souviendra toujours avec quel respect *Médine* se fit gloire de donner un azile à cette tête sacrée, que le Ciel reservoit pour des jours beaucoup plus éclatants.

DARAN.

Cessez, Cessez, nobles Chefs, de perdre un tems précieux en offrant grace à des vils Idolâtres. Les paroles

se perdent en l'air, ce sont nos bras qui doivent les convaincre.

CALED.

Je t'approuve Daran.... Chrétiens, la trêve est finie. Regardez encore une fois l'Epée céleste prête à frapper vos têtes indociles : elle ne rentrera désormais dans le foureau que teinte du sang de votre ville entiere.

EUMENES.

Eh bien, nous périrons, ou nous serons vangés. Le Ciel seul décidera de notre sort, & du vôtre.

SCENE VII.

Le Théâtre représente un Jardin,

EUDOXE, *seule.*

QUEL silence régne tout à coup en ces lieux !.... Les clameurs des soldats, le bruit affreux des armes cesse enfin de remplir les airs. Cet intervalle de repos que nous laisse la terreur, me représente l'instant où le tonnerre cesse de gronder sur nos tê-

tes. Ce ſilence momentané ne ſert ſouvent qu'à préparer des coups plus éclatans !

SCENE VIII.

EUDOXE. PHOCIAS.

EUDOXE.

NOn, je vois mon Héros ! & cet heureux préſage diſſipe toutes mes terreurs.

PHOCIAS.

Où eſt le tréſor de mon ame ? . . . Chere Eudoxe, vois mon impatience: ſemblable à l'avare toujours prompt à ſaiſir l'occaſion de viſiter & de compter ſon Or, je m'échape comme lui pour jouir avec une joie tremblante du ſeul objet dont un moment d'abſence me fait craindre la perte !

EUDOXE.

Viens brave, & digne amant ! Ah que le ſalut de la patrie m'eſt doublement cher, puiſque c'eſt à toi qu'on le doit !... Mais dis-moi, cher Pho-

cias, nous rapportes-tu la Paix?... O Ciel, que je serois heureuse!

PHOCIAS.

Pas encore, adorable Eudoxe; le Ciel veut que je mérite ton estime par de plus grands travaux. La Paix, ainsi qu'une colombe effrayée, a déployé ses aîles: elle vole en tremblant chercher un azile sur les montagnes qui bornent notre horison, derriere les tentes de nos barbares ennemis. Il faut traverser ce camp formidable, il faut vaincre en un mot si nous voulons la revoir dans nos murs.

EUDOXE.

Espérance trompeuse! tu ne m'as flattée qu'un instant.... Hélas, mes craintes trop fidelles rentrent tout à coup dans mon cœur. Nous sommes nés pour être malheureux.

PHOCIAS.

Non, trop aimable Eudoxe, un regard de tes yeux, un sourire suffit pour me rendre invincible, pour triompher avec éclat des indignes ennemis & de l'amour & de la Paix.

EUDOXE.

La tréve est-elle rompuë? La guerre

impitoiable va-t-elle renouveller ses horreurs? ... Ah, Phocias, ah, cher amant, que je crains pour tes jours!

PHOCIAS.

Songe au tendre intérêt qui me guide aux combats, & calme tes frayeurs: L'heureux moment approche où mon cœur depuis longtems trop plein de son amour pourra enfin s'ouvrir aux yeux de ton Pere. Un signal du dehors m'apprend que l'ennemi se refuse à nos propositions; j'ai tout disposé pour une sortie. Le soldat & le Citoyen, embrasés de la même ardeur, viennent en foule sous mes drapeaux, & me pressent de les conduire à la victoire. Ah, chere Eudoxe, si je reviens vainqueur!... Mais, d'où vient en doutai-je? Je le dois, je le veux. C'est pour l'amour que je vais combattre, c'est pour la liberté, c'est pour Eudoxe! Qui pourra donc me retenir? qui pourra donc m'empêcher, puisque tes vœux sont conformes aux miens, de te demander à ton pere, de t'obtenir de lui en dépit d'un rival qui ne sera plus redoutable?

EUDOXE.

EUDOXE.

Tous mes vœux ſont pour toi, tous mes vœux ſont pour ta gloire !... Je me ſens déja pénétrée de l'héroïque ardeur dont je te vois brûler ; je crois voir la palme & l'olive ſur ton front couronné ; tes ſoldats ramènant le vainqueur au bruit des acclamations d'une Ville retentiſſant des éloges de mon amant ; des colonnes élevées par ordre de l'Empereur pour tranſmettre ta gloire à la poſtérité la plus reculée ; je lis enfin déja cette chere Inſcription : *A PHOCIAS SAUVEUR DE SA PATRIE.*

PHOCIAS.

Tous ces honneurs, toutes ces récompenſes ſont d'un prix trop au-deſſous de ma vaſte ambition. Mon ame n'enviſage que toi !... Je trouve en toi ſeule ma renommée, mon triomphe, & toute la félicité de mon avenir. C'eſt l'amour, c'eſt toi qui la premiere m'as mis les armes à la main ; tous mes ſervices ſont les tiens ; Damas doit à toi ſeule ce que mon bras a fait pour elle.

EUDOXE.

N'avilis point ta gloire, en resserrant trop ses limites. Tu as bien servi ta Patrie, & je fais gloire de t'aimer tout autant que je l'aime. O, mon cher Phocias! Tu m'as vuë plus d'une fois rougir en écoutant tes vœux; tu m'as vuë tenter envain de te cacher les miens: ta vertu maintenant justifie mon choix; ce que je me reprochois comme une foiblesse, fait aujourd'hui toute ma gloire.

PHOCIAS.

Pardonne, chere Eudoxe, si l'excès de mon bonheur occupe seul pour ce moment toute ma pensée; Pardonne si je ne puis songer qu'à toi!.... Aimer Eudoxe, n'est-ce pas être vertueux?.... Mais, la trompette m'appelle! Adieu, je vole à mon devoir.

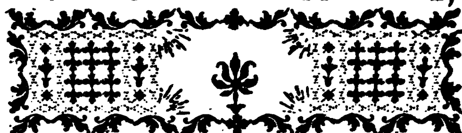
EUDOXE.

Va.... Puissent toutes les Puissances céleste veiller sur tes jours!

PHOCIAS.

Adieu!.... c'est pour toi que je vais combattre: la victoire est certaine.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Gouverneur.

EUMENES. HERBIS.

HERBIS.

VOus avez eu tort, ouï je le répéte, vous avez eu tort, Eumenes; l'événement le justifiera.

EUMENES.

Que pouvois-je faire ? ne fûtes-vous pas témoin de l'inutilité de ma résistance ? Etoit-il possible de retenir son courage ?

HERBIS.

Son courage ! dites son imprudence,

ses vapeurs de jeunesse, sa témérité. Est-ce à nous, dont l'unique affaire est de défendre ces murs, de ménager nos Troupes, est-ce à nous de prodiguer ainsi le peu de sang qui nous reste ? Et pourquoi ! parce qu'un extravagant a du courage ; parce qu'il brule de se signaler par une entreprise éclatante. Vous n'auriez jamais dû le permettre.

EUMENES.

Vous oubliez que je ne fus pas seul de cet avis ; vous oubliez que le peuple (dont la voix en ces occasions est souvent celle du Ciel) s'empressa tout à coup de le suivre, comme si la même ame avoit inspiré la Ville entiere ; & cette ame étoit celle de Phocias.

HERBIS.

Pardon, Seigneur, je l'avois oublié : je croyois parler à Eumenes, à celui qui commande dans Damas.....

EUMENES.

A quoi tend ce discours ?

HERBIS.

A qui de nous deux la mémoire manque-t-elle ? Vous me parlez du peuple !..De cette lâche multitude qui

l'instant auparavant vouloit vous forcer à rendre la Ville. Eh bien, ne vous étonnez pas de voir bientôt votre autorité méprisée. Le peuple n'obéit bien qu'à ceux qu'il aime.

EUMENES.

Ah, que je maudirois son inconstance, si la pensée du grand événement que nous attendons n'occupoit mon ame toute entiere ! .... Hélas, si nous étions vaincus !....

HERBIS, *à part.*

Le poison opére ; achevons de l'aigrir.... (*haut.*) Si nous sommes vaincus, sur quelle tête en tombera le blâme ? qui de nous est le Gouverneur ? .... Si nous sommes vainqueurs, sur qui toute la gloire du succès rejaillira-t-elle ?

EUMENES.

Ces craintes me prouvent de plus en plus ton amitié. Nous nous verrons tous deux éclipsés par un jeune Héros. J'entends déja la Cour d'*Heraclius* : la ville que nous défendons, l'Empire même n'auront dû leur salut qu'à l'intrépide Phocias ! . . . Eh bien, soit, pourvû qu'il revienne aujourd'hui

vainqueur : il aura mérité sa gloire ; qu'il en jouisse. J'aurois pourtant eu moins besoin de lui, & j'en serois charmé, si votre fils Eutychès eût été de retour.

HERBIS, *à part.*

Voilà mon supplice ! J'ai envoyé mon fils à l'Empereur, dans l'espérance que son mérite eût hâté sa fortune : mais Phocias..... que je hais sa vertu prématurée ! .... Il va bientôt attirer sur lui tous les yeux ; & mon fils restera confondu dans la foule du vulgaire.

EUMENES.

Regarde ; j'apperçois Artamon .... Il revient seul ! .... O mon ami, tes craintes n'étoient que trop justes. Qu'allons-nous devenir ? O Damas ! ton sort est-il rempli ? ....



SCENE II.

EUMENES. HERBIS. ARTAMON.

ARTAMON.

REjoüissez-vous Seigneur.

EUMENES.

O Ciel, est-il possible ? Viens-tu m'annoncer la victoire ?

ARTAMON.

Le Soleil s'est couché tout sanglant, après avoir vû tomber trois mille Arabes sous le tranchant de nos épées.

HERBIS,

Phocias est-il vivant ?

ARTAMON.

Il vit, il est couvert de gloire.

HERBIS, *à part.*

Voilà tout ce que je craignois !

(On entend les acclamations du peuple.

EUMENES.

Qu'est-ce que tout ce bruit ?

HERBIS.

C'eſt le peuple qui célébre ſa nouvelle Divinité : elle aura ſans doute bientôt un Temple.

EUMENES.

Soldat, puiſque tu as partagé les périls de cette journée, fais-nous-en le détail.

ARTAMON.

L'ennemi, d'abord, nous a paru ſurpris de notre audace ; mais après avoir raſſemblé quelques troupes, à la hâte, il eſt venu à notre rencontre. Le Chef qui les guidoit, avoit l'air fier & ſauvage ; il ſembloit affecter le mépris du danger, ſa tête étoit ſans caſque, ſon corps nud juſqu'à la ceinture ; ſon bras étoit armé d'une lance d'un poids énorme. A peine les airs retentiſſoient du *Tecbir* * que nous nous ſommes vus attaqués : la fureur des deux côtés guidoit les combattans ; *Bataille* & *Paradis* étoient le

* Mot dont l'Auteur dit que les Arabes ſe ſervoient pour demander l'aſſiſtance du Ciel, au moment de l'attaque.

seul cri des Barbares. Les deux Chefs se sont bientôt rencontrés. Et le vaillant Phocias.... Mais, quelle bouche pourroit raçonter les prodiges dont nos yeux ont été témoins !... En un instant le chef des ennemis est mis hors de combat, les rangs des Sarrasins sont enfoncés, tout plie, tout prend la fuite ; & sans un brouillard épais, (sans doute élevé par l'enfer pour sauver ses amis !) le carnage dureroit encore.... Mais, Seigneurs, voici notre Héros lui-même.

SCENE III.

EUMENES. HERBIS. PHOCIAS. ARTAMON.

EUMENES.

GLoire au généreux Phocias ! Eumenes partage ta joie : tes heureux succès t'acquièrent tous les cœurs. Comment ta patrie te rendra-t-elle jamais tout ce qu'elle te doit ?

PHOCIAS.

En recevant cette preuve de mon zèle comme une légere partie de ce que je crois lui devoir, en attendant que le Ciel me fournisse l'occasion de m'en acquitter mieux.

HERBIS, *à part.*

Malgré mon dépit envieux, je suis aussi forcé de le louer.... (*haut.*) Phocias, tu viens d'agir en brave Guerrier : laisse maintenant reposer ta valeur, tu en as bien acquis le droit. Tu sçais que la fortune est volage, & peut changer en un instant. Que pouvons-nous gagner de plus, sans nous trop affoiblir ? A mille Arabes immolés, il en succédera dix mille : c'est vouloir épuiser l'Océan. Nous t'estimons trop d'ailleurs pour souffrir que tu t'exposes davantage avec des forces aussi inégales. Ce que tu as fait suffit pour ta gloire. C'est à nous maintenant de défendre & de garder soigneusement ces murs, en attendant le secours que nous espérons voir arriver bientôt.

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Quoi, nous resterions encore pendant des mois en-

tiers confinés dans ces murs ! Nous ſanguirions lâchement ſous nos toits dans une molle oiſiveté ! Non, Seigneur, le repos eſt la mort du courage : ſemblable à la force, il ne s'entretient, il ne vit que par les travaux aſſidus. Nous reverrions bientôt l'ennemi ramener la terreur au pied de nos Tours, & la Victoire revoler vers des drapeaux qu'elle croiroit plus dignes d'elle.

ARTAMON, *à part.*

Il n'en faut plus douter : Herbis n'aime point Phocias ; tout ce qu'il dit eſt dicté par l'envie. Eumenes même, ou *je me trompe*, eſt infecté du même poiſon.

EUMENES, *à part à Herbis.*

Ne le pouſſez pas davantage.... Je me ſouviendrai de vos derniers conſeils ; & vous verrez bientôt ſi je ſuis encor digne de commander.




TAYLOR INS
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LE MESSAGER.

Cette Lettre, attachée à une fléche, vient d'être jettée dans la Ville.

EUMENES.

En ce cas, je crains qu'il n'aît été pris.... O Phocias, Herbis, Artamon ! O mes amis, partagez tous ma joye ; célébrez avec moi cet heureux événement. L'orage qui nous menaçoit, le nuage qui s'épaississoit sur nos têtes est enfin écarté ; la foudre va gronder ailleurs. Allez hâtez-vous de faire proclamer par toute la Ville ces heureuses nouvelles ; que toutes les Tours soient illuminées, qu'elles annoncent notre allégresse, que le Ciel même en soit témoin. Que la crainte & les dangers aillent chercher un autre azile, tandis que le Soldat & le Citoyen réunis dans nos fêtes oublieront leurs travaux passés, & termineront ce grand jour dans la joye & les chants de Victoire.



eux-mêmes. Compte aussi sur les bontés de l'Empereur : il est juste ; & les honneurs qui t'attendent seront proportionnés à tes services, ainsi qu'à ta naissance.

PHOCIAS.

Ah, Seigneur ! aurois-tu pensé qu'un intérêt sordide pût toucher l'ame de Phocias ? qu'il ne connût qu'une vertu vénale ? Quoi ! Phocias en servant sa Patrie, auroit été séduit par le même appas qui forceroit un lâche à la trahir ? O Vertu ! pourquoi fuis-tu les tentes des Arabes, pour te voir ainsi flétrie & déchirée par tes propres enfans ... Pardon, Seigneur ; ma rougeur te prouve combien la seule idée d'un soupçon injurieux est capable de m'émouvoir. Tu ne le hasardas sans doute que pour eprouver à quel point je sçai le mépriser. Quant à l'Empereur, si ma conduite a pu lui plaire, je ne rougirai point des honneurs dont j'ai tâché de me rendre digne. Je ne le cache pas, Selgneur, mon cœur est sensible à la gloire, il est ambitieux .... Mais le seul prix qui peut remplir mes espérances, qui peut même les sur-

passer, c'est de vous seul que je veux le tenir.... C'est Eudoxe.

EUMENES.

Eudoxe!...Phocias, je suis encore ton ami; je ne dois pas te laisser plus longtems incertain : garde-toi d'y penser.

PHOCIAS.

Que je me garde d'y penser? Ah, Seigneur, c'est m'ordonner l'impossible! Sans cesse présente à mes yeux, elle est mon ame, elle est ma vie, elle est mon être même : je lui dois mes exploits; je lui dois tout, jusqu'à mon nom!.. Pourquoi donc Eumenes, pourquoi n'y dois-je plus penser? Suis-je d'un sang trop vil pour aspirer.....

EUMENES.

Arrête...., Je n'ai pas besoin d'un *Héraut* pour sçavoir qui tu es.... Apprens pourtant, puisque tu me forces à te le répéter, que tu ne dois plus me parler d'Eudoxe.

PHOCIAS.

Eh, pourquoi donc me le défens-tu? pourquoi veux-tu me condamner, sans m'entendre?

EUMENES.

Tu parlerois en vain. Ignores-tu que je l'ai promise à Eutychès ?

PHOCIAS.

Mais, consent-elle à ton choix ?

EUMENES.

Si elle y consent !... Eh, que m'importe ? n'est-elle pas ma fille ? n'est-elle pas à moi ?

PHOCIAS.

Oui sans doute .... & l'Empereur même envieroit un bien si précieux !.. Mais parce qu'elle est ta fille, sera-t-elle privée d'un privilége que la derniere de son sexe eut toujours droit de reclamer ? prétendrois-tu forcer son inclination ?

EUMENES.

Je prétens la forcer d'être heureuse.

PHOCIAS.

C'est ce que tu ne peux. Est-on heureux en regrettant sa liberté ? C'est le sort d'un convive forcé, qui meurt toujours de faim dans l'abondance.

EUMENES.

Fort bien, jeune homme !.. C'est de toi que j'apprendrai à jouer le rôle d'un pere aussi foible que méprisa-

ble. Tes leçons ont sans doute déja disposé ma fille à me traiter ainsi. J'entrevois la source de ses désobéissances, de son mépris pour Eutychès, de sa haine pour moi .... me trompai-je, Phocias ? Parle ; je te le pardonne.

PHOCIAS.

Seigneur, je suis fâché qu'Eumenes puisse penser ....

EUMENES.

Fâché ! De quoi ? Tu avoues donc que tu m'as offensé ? C'est du moins quelque chose.... O pere aussi aveugle que stupide ! Tes yeux sont donc enfin déssillés ? Que ne l'ont-ils été plutôt !... Voilà donc l'origine de tes exploits ? Telle est donc la source de ce courage romanesque, de ces services signalés dont tu te prévaus avec tant de faste ?

PHOCIAS.

Tu l'as dit, & je l'avoue sans honte ; c'est d'Eudoxe que je tiens tout. Je l'ai servie, en te servant ; tu le sçais, & j'en attendois un autre salaire..... mais, pourquoi m'obliges-tu de te parler ainsi ? Pourquoi me forces-tu de dire ce que je devrois entendre de toi ?... Je rends grace à mon cœur : il

répugne à ce que dit ma bouche ; il la dément, Seigneur : je n'ai rien fait ; je ne mérite rien, je n'invoque que mon amour !

EUMENES.

Non, ne te contrains pas : puisque ton bras a sauvé Damas. Porte les yeux sur ses créneaux : ne vois-tu pas les Sarrasins en fuite ? Tu nous a délivrés ; ou du moins tu le penses : Pourquoi donc nos portes ne sont-elles pas libres ? Pourquoi ne sont-elles pas encore ouvertes ?.... Parlons vrai, Phocias : ton combat a réussi ; tu viens d'acquérir quelque gloire .....mais, sans l'absence d'Eutychès.....

PHOCIAS.

Eutychès !...Ah, pourquoi m'opposer un pareil rival ? Qu'il arrive, qu'il vienne, qu'il fonde avec moi sur le camp ennemi ; qu'il montre à tous les yeux qui de nous deux est plus digne d'Eudoxe.

EUMENES.

C'est ce que l'on verra bientôt. Il me suffit maintenant que ton arrogance m'annonce tes desseins. Tu te crois seul chargé du destin de Damas ? Sa

perte ou son salut dépend de ton épée ? Il me suffit : je t'ai éprouvé, je t'ai connu. A compter de ce moment, tu ne commandes plus, tu n'es plus rien ici.... Reste dans Damas, ou passe à l'ennemi ; ton choix m'est indifférent. Adieu.

SCENE VI.

PHOCIAS, *seul.*

IL me méprise, il me dégrade !.... ingrat, & superbe mortel ! je ne suis donc à tes yeux qu'un atôme, que tu crois pouvoir à ton gré replonger dans le néant ? Peu t'importe que je reste dans ces murs, ou que j'aille augmenter le nombre de tes ennemis. quel comble d'humiliation pour moi!.. O Eudoxe, je veux te voir encore ; je veux t'apprendre mon malheur..... Mais comment le pourrai-je ?.. non, entrons plûtôt dans cette solitude : renfermons dans mon cœur, nourrissons-y l'ennui qui me dévore....

SCENE VII.

Le Théâtre représente un Jardin.

EUDOXE, *seule.*

POurquoi ne nous voyons-nous qu'en secret, ainsi que des Amans coupables ? Mais nous serons bientôt plus libres... Ah, quel plaisir pour moi d'avouer publiquement pour mon Amant, le Héros, le Libérateur de mon Pays ! quelle joie pour mon cœur d'entendre partout approuver mon choix ! .... Mais il doit être ici : déja les rayons de la Lune succédent à la foible clarté du Soleil expirant. Viens mon cher Phocias, viens : cet instant est fait pour l'amour ; viens partager les transports de mon ame !



SCENE VIII.

EUDOXE. PHOCIAS, *dans le fond du Théâtre.*

IL m'entend! ...... il vient : mon cœur me l'annonce.... O Phocias! .... Il ne me répond pas! ... Me trompai-je? .... Est-ce toi, cher Amant? ou n'est-ce qu'une ombre vaine à qui l'amour donne ta ressemblance?

PHOCIAS.

Tu l'as dit, chere Eudoxe : ce n'est plus ton amant. Tu ne vois en effet que son ombre.... Il n'est plus rien!

EUDOXE.

Quel est ce sombre accueil! Explique toi... N'est-ce pas Phocias qui me parle?

PHOCIAS.

C'est lui, c'est ton Amant; ou plutôt, hélas, ce ne l'est plus! .. Ah Barbare!... Mais que dis-je? Respectons encore le Pere d'Eudoxe ... Oublions, s'il se peut à quel point je suis offensé,

SCENE V.

EUMENES. PHOCIAS.

PHOCIAS.

ET puissent ceux qui le suivront être encore plus fortunés ! Respectable Eumenes, je jouis du plaisir que tu ressens en dissipant les terreurs d'un peuple qui t'aime, & t'appelle son pere. Régner sur les cœurs, par les bienfaits, c'est imiter les Dieux.

EUMENES.

Le Ciel donne sans intérêt, nous devrions donner de même.

PHOCIAS.

Il est vrai. Une ame généreuse jouit doublement des biens qu'elle répand sur les humains. Quant à moi, si j'ai été assez heureux pour mériter quelque reconnoissance de la part de ma patrie, c'est à Eumenes seul à qui j'en dois la gloire : c'est de lui seul que j'en attens la récompense.

EUMENES.

Tu ne me dois rien, Phocias; tes actions sont à toi, ta Renommée est ton ouvrage: Elle est ta récompense.

PHOCIAS.

Eh, qu'est-ce que la Renommée, lorsque nous n'envisageons qu'elle? Un être phantastique, un vain son, un écho dont la voix aussi fausse que séduisante égare ses admirateurs dans les détours d'une forêt immense, sans se manifester jamais; parlant beaucoup aujourd'hui, se taisant demain, toujours errante, jamais fixée, c'est une Nymphe en apparence, au fond une Chimère. La vertu, au contraire, est un *bien réel*, une beauté visible. Mais lorsqu'après l'avoir cherchée & suivie longtems à travers les sentiers les plus pénibles, quand nous parvenons à l'atteindre, n'attendons-nous rien de plus d'elle? Le prix de nos travaux nous est-il interdit?

EUMENES.

Eh bien, exige-le ce prix; Parle, Damas te le payera. Tu as des droits sur son opulence; fixe la part que tu y prétends: ses Citoyens se taxeront

On m'y invite, on m'y pousse, on m'en defie!... Mon seul crime est d'avoir osé te demander à ton pere: Cette démarche seule vient de me perdre auprès lui, & d'anéantir mes services. Damas est maintenant en sureté: son Libérateur est proscrit, insulté, renvoyé même vers les Barbares qu'il vient de vaincre, tant on craint peu l'effet de sa vangeance!

EUDOXE.

Arrête: c'en est trop!.... Laisse-moi réflechir un instant.... (*Elle se proméne d'un autre côté du Théâtre,*) Cachons-lui, s'il se peut, mes larmes... tu pourras donc te résoudre à me quitter?

PHOCIAS.

Pour me plonger dans le tombeau... hélas! où puis-je ailleurs cacher ma honte?

EUDOXE.

Est-il bien vrai que mon pere ait été si injuste? Est il bien vrai que tu te crois perdu?

PHOCIAS.

Que ne puis-je en douter!... Mais, à quoi rêves-tu?

EUDOXE, *à part.*

Cette idée est digne de moi.... Ce Héros trouvera du moins une ame reconnoissante.

PHOCIAS.

Quels sont donc tes projets?

EUDOXE.

De me donner à toi; d'avouer hautement mon amour; d'en faire toute ma gloire.... Reste en ces lieux, cher Phocias. (*Elle lui donne la main.*)

PHOCIAS.

Ciel, qu'entens-je! Et que vois-je?.... (*il l'embrasse.*) mes malheurs sont passés.... ç'en est fait, je demeure en ces lieux. Tu vas me voir ramper *sous ton* pere; tu vas me voir, à force de constance, désarmer par dégré son injuste couroux.... mais, tu ne connois pas encore toute notre infortune... Eutychès....

EUDOXE.

Ah, quel nom viens-tu de prononcer!

PHOCIAS.

Il arrive; il vient fondre sur sa proye. Ton pere (que ne puis-je te le cacher!) Ton pere, dis-je, lui a

promis ta main. Il a juré l'accomplissement de ce fatal hymen ; il menace même de t'y forcer.

EUDOXE.

De m'y forcer ? Qui, lui ? Mon pere !.... O nature ! Es-tu donc aussi sortie de son cœur ?... Je n'ai plus de pere !.... O Ciel, qu'ai-je donc fait ? (*Elle pleure.*) .... Fuyons plutôt au bout de l'Univers, si rien ne peut me garantir d'un hymen que j'abhorre. Tu viens de sauver le pere : cher Phocias, c'est à toi seul que la fille a recours.

PHOCIAS.

Vois, quelle conformité le Ciel a mis dans nos destinées ! Vois combien de puissans motifs nous forcent de quitter notre ingrate Patrie !... Tu sçais que l'Empereur est maintenant à Anthioche. Un de mes oncles, dont les Exploits contre les Persans ont surpassé les miens contre les Arabes, habite cette Ville où il jouit des bienfaits de son Maître. C'est là, ma chere Eudoxe, c'est là seulement où je puis t'offrir un digne azile contre l'oppression qui te menace.

EUDOXE.

Là... & partout ailleurs, pourvu que je quitte ces lieux. Admire, cher Amant, ce que le ressentiment de nos injures opére tout à coup dans une ame jusqu'à présent timide ! Je me sens assez courageuse pour braver, en te suivant, les périls les plus affreux. L'injustice, l'ingratitude, l'oppression, sont les seuls dangers qui m'épouvantent : je les laisse en ces lieux.

PHOCIAS.

Ainsi ne perdons point de tems, partons dès cette nuit. Je dispose encore d'une des portes de la Ville, je vais tout préparer pour notre fuite : attends-moi vers minuit sous le Portique du Monastére d'*Honorie*.

EUDOXE.

L'endroit est favorable, les murs de ce Jardin y aboutissent : tu peux compter de m'y trouver... O Ciel, daigne guider, & couvrir nos pas !

PHOCIAS.

Dissipe tes terreurs ; ton innocence nous servira de garde ; & je sçais un moyen certain de cacher notre fuite. Quelque Dieu tutelaire nous servira

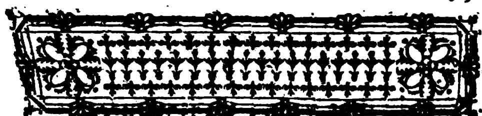
de guide, & charmera tous les yeux ennemis jusqu'au moment où tu seras en sureté... Je suis certain de ton amour : je ne crains plus rien, mes maux sont finis... Adieu, ma chere Eudoxe !

EUDOXE.

Adieu, cher Phocias ! Je ne connois plus que toi sur la terre .... ami, pere, amant, protecteur : je trouve tout en toi !

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente la tente du Général des Sarrasins. CALED *y paroît environné d'Officiers ; &* SERGIUS *chargé de fers.*

CALED.

QUe dis-tu ! Qu'est-ce que la clémence ?... Regarde ici près, notre dernier champ de bataille ! Vois combien de Sarrasins sont noyés dans leur sang. Va leur demander ta grace.

SERGIUS.

Epargne un malheureux !

CALED.

Que je t'épargne ? que je te laisse vivre ! Et pourquoi faire ? Ton corps, mutilé par la torture, peut-il t'être

d'aucun uſage? Pourrois-tu te réſoudre à ramper comme un vil ſerpent?.... J'abhorre l'aſpect d'un lâche. Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'il meure.

SERGIUS.

Hélas, ne t'ai-je pas tout déclaré?... Ne t'ai-je pas avoué, que me voyant pourſuivi par tes ſoldats, j'attachai ma lettre à une fléche que je jettai dans la ville?...

CALED.

Tu as donc tout déclaré? Eh bien, reçois ta récompenſe. A bas ſa tête; & qu'on la jette dans Damas, pour achever ſon ambaſſade.

SERGIUS.

O cruel Sarraſin!...

(*Les Gardes emmenent Sergius.*)

SCENE II.

CALED. ABUDAH.

CALED.

ABudah, ſois le bien venu.

ABUDAH.

O Caled ! quelle fatale journée nous eumes hier.

CALED.

Ne la nomme jamais, ce souvenir est trop affreux. Point de sommeil pour cette nuit : je la consacre aux apprêts de nôtre vangeance... Tous nos Chefs sont-ils avertis ?

ABUDAH.

Depuis la derniére priere j'ai parcouru tout le camp ; jai ordonné partout qu'on se tînt prêt. Quel est ton dessein ?

CALED.

Tu sçais l'importante nouvelle que nous avons arrachée de la bouche de cet Esclave : une autre armée Chrétienne est en marche. Mon projet est ; tandis que nos efféminés Syriens envyrés de leurs succès, livrés à la joie à la débauche & au sommeil, négligent sans doute la garde de leurs postes ; mon projet, dis-je, est de les attaquer avant le lever du Soleil. C'est ainsi que le Léopard blessé trompe souvent la sécurité des Chasseurs ; & vange, en les déchirant, le sang qu'il a perdu.

ABUDAH.

Digne général du souverain Commandeur des Croyants ! Je connois ta valeur, je connois ton Génie indomptable. Daigne pourtant m'entendre ; écoute, & pose les doutes que je vais te proposer. Je crains Caled, je tremble que le Prophéte irrité contre nous n'ait résolu de nous purifier par le sang ! Eh quelle autre cause me donnera-t-on de ces indignes terreurs jusqu'à présent inconnuës parmi nos braves légions ? Les archers de la Tribu de *Thoal*, de tout temps si renommés, prennent la fuite ; leurs fléches ne frappent que les airs, ou reviennent contre eux : l'Ange exterminateur semble déchaîné contre nous, qu'en peut-on augurer ? Permets que je t'ouvre mon cœur. Si c'est la pureté de notre loi qui nous met les armes à la main ; si c'est pour l'étendre aux deux bouts de la terre que nous attaquons les nations, le motif est louable : nul projet ne peut être plus noble. Mais ne crains-tu pas comme moi que l'esprit de rapine & de brigandage ne se soit em-

paré de l'ame de nos soldats ? Ne crains-tu pas qu'en vainquant les Chrétiens, nous n'ayons adopté les vices que nous voulions punir en eux ? Que l'espoir en un mot du gain présent ne nous fasse oublier les récompenses que le Ciel nous promet pour l'avenir ? .... Fais, juste Ciel, que ce soupçon soit mal fondé ! Empêche, grand Dieu, qu'un Peuple jadis fidéle devienne la victime de ses propres succès !

CALED.

Non, Abudah, tu te trompes ; ton zèle te fait illusion. Notre molesse seule a droit d'irriter le Prophéte. Tu vis jadis, dans la Vallée d'*Honan*, nos *Troupes* épouvantées abandonner le Champ de Bataille, comme elles firent *hier*, & fuir confusément jusqu'aux Portes de la Mecque. Rapelle toi avec quelle fermeté le Prophéte lui-même, une javeline à la main, leur interdit l'entrée de la Ville, les ramena au combat, & leur fit remporter la Victoire. Si nous voulons appaiser son couroux, agissons de même. L'exemple est tracé, c'est à nous de le suivre.

ABUDAH.

Je me rends, puisque tu le veux, & d'autant plus aisément que l'instant me paroît favorable. Considére cependant combien, depuis que Phocias est à leur tête, les Assiégés se sont rendus redoutables La Victoire semble toujours attachée à ses pas, & sa présence seule répand la terreur dans nos plus vaillants Escadrons.... Plût au Ciel qu'il n'eût jamais combattu contre nous !

CALED.

Et plût au Ciel que j'eusse pû le joindre dans le combat ! Qu'il rende grace à l'épais & soudain brouillard qui le déroba à ma vuë : sa mort eût prévenu celle de tant de braves Musulmans. Mais, n'en parlons plus : la fortune nous rejoindra peut-être ; on verra qui des deux Guerriers est le plus digne de ses faveurs.



SCENE III.

CALED. ABUDAH. DARAN.

DARAN.

GLoire aux nobles descendans d'Ismaël ! Puisse un jour plus heureux, réparer la disgrace d'hier !.... Un Esclave Chrétien vient d'être arrêté par ma Garde. Il attend sa Sentence.

CALED.

Que l'infidèle paroisse.... O toi subtil vautour ! Toi dont une armée entiere peut à peine appaiser la voracité : pardonne, o Mort ! Si nous n'avons à t'offrir que de si foibles victimes.



SCENE IV.

CALED, ABUDAH, DARAN, *qui étoit sorti, rentre avec* PHOCIAS.

CALED.

QUi es-tu ? D'où venois-tu ?... Ne sortois-tu pas de Damas ?... Daran, quel est cet être aussi muet qu'opiniâtre ? Où l'as-tu rencontré ?

DARAN.

J'allois à la découverte aux environs des portes de la Ville, lorsque j'en ai vu sortir deux personnes : l'une, s'étant un peu trop avancée, a été surprise & arrêtée par mes Cavaliers ; l'autre, qui étoit une femme, est retournée en fuyant vers la porte de Damas, où elle a été reçue après s'être annoncée de loin par un signal. Si tu veux en sçavoir davantage, fais-le parler.

CALED.

Me trompai-je, en croyant te reconnoître ?

ABUDAH, *à Caled.*

Il ne t'entend pas ; ses yeux sont fixés sur la terre, une douleur profonde occcupe tout son cœur. Ce Captif n'est pas un homme ordinaire.

CALED.

C'est un Lion pris dans les toiles. Nous sçaurons bientôt le dompter.... Eh bien, parleras-tu ?... Tu jettes vainement un œil indigné sur tes fers, & sur nous : tu ne sçaurois nous échapper.

PHOCIAS.

Eh bien, cédons au sort.... Le plus affreux moment est passé, la mort n'est plus digne de m'occuper. Quoi, vous *ne me connoissez* pas encore !... Songez à l'homme qui a le plus mérité votre haine : il est devant vos yeux.

CALED.

Seroit-ce, Phocias ?

ABUDAH.

Phocias !... O Ciel, ô Mahomet, ta colere est passée !

DARAN.

O rage ! Quoi, je n'ai pu le reconnoître, lui qui après avoir tué mon cheval, me mit hier hors de combat ?

Me voilà donc vangé !... Mais, non : il vit encore.

CALED, *à part.*

La prise est importante !... (*haut.*) Est-ce pour obéir à cette foule de morts, qui demandoient son sang au Ciel, que Phocias vient s'offrir à mes yeux ?... Quel que soit son projet, sans doute il sçait le destin qui l'attend.

PHOCIAS.

Oui, superbe & cruel Arabe ! Oui, je sçais en tombant dans tes mains, à quoi je dois m'attendre. La clémence, la pitié, sont des vertus trop humaines : les Ministres de la mort & de la destruction n'en sont pas susceptibles. Je lis mon Arrêt dans vos yeux. Où sont vos gênes, où sont vos tortures ? Conduisez-moi, me voilà prêt à les souffrir : de votre part rien ne peut m'étonner. Vous n'êtes ni mes amis, ni mes Compatriotes..... Mais, si vous étiez hommes ; si vous connoissiez mes malheurs, je vous verrois peut être..... Mais non, j'aurois trop à rougir..... O Eumenes ! Sois satisfait : je ne suis plus..... qu'un ver de terre !

ABUDAH, *bas à Caled.*

Caled, fais-le parler, daigne l'entendre. J'augure que ce qu'il a à dire peut nous être avantageux.

CALED.

Tu crois donc nos oreilles & nos cœurs fermés aux plaintes des malheureux ? Tu nous connois mal, Phocias. Parle, dévoile ce fatal sécret qui déchire ton cœur. Nous sommes prêts à t'entendre.

PHOCIAS.

Je ne suis donc plus dans le Palais du Gouverneur de Damas !... Vous êtes prêts à m'entendre ? Et j'ai combattu contre vous ! Pardonnez ma surprise.... *Celui* pour qui je combattois m'a refusé la même grace. Oui, Seigneurs, c'est l'ingratitude qui me jette dans votre camp. Ce n'est plus un ennemi que vous voyez en moi : c'est un malheureux exilé.

ABUDAH.

Ciel, est-il possible ? Telle est donc la reconnoissance des Chrétiens !

CALED.

Rendons graces à leur aveuglement : il nous aide à les subjuguer.... Mais,

qui accompagnoit ta fuite ? Une femme, à ce que dit Daran....

PHOCIAS.

C'est le comble de mon malheur!.... Je perds tout ce que j'aime, tout ce qui m'étoit cher dans la vie !.... Cette femme.... Hélas, c'étoit pour elle.... Mais comment exprimer ?.... Eudoxe, hélas adieu !.. Je vous dirai donc, (autant que mes sanglots pourront me le permettre, que j'aimois depuis longtems en secret la fille de l'orgueilleux Eumenes. J'avois lieu de la croire sensible à ma tendresse : mais je craignois son Pere, qui l'avoit promise à un de mes rivaux, qu'Eudoxe détestoit. Hélas, Eumenes ignoreroit peut-être encore mes sentimens pour sa fille, si les réjouissances de cette nuit ne m'avoient enhardi à les lui déclarer. Je croyois l'instant favorable, l'amour & la gloire sembloient devoir parler en ma faveur. Dieu, que je me trompois ! L'injuste Eumenes indigné de mon audace, non seulement me refuse sa fille, mais il me traite avec mépris, il ravale mes services, il me dégrade, il m'arrache le com-

mandement que j'avois sur nos Troupes; sa lâche défiance enfin m'ordonne de quitter la Ville, & de passer à l'ennemi. Cruel, que tu dois être content !... Que vous dirai-je de plus ? La généreuse Eudoxe, sensible à mon désespoir, consent de partir avec moi; nous sortons de la Ville; & mon malheur me jette dans vos fers !

ABUDAH.

Mon ame se sent émue... Divin Prophéte, tu fus homme ! Si c'est un crime, pardonne à l'humaine foiblesse de compatir à l'infortune, même de son ennemi.

PHOCIAS.

Puisque mes malheurs vous sont connus, puisque vous y paroissez sensibles, rendez-moi donc la liberté; remettez-moi en situation de sauver l'objet que j'aime; de l'affranchir d'un pouvoir tyrannique. L'or, la pourpre, & tout ce que Damas renferme de plus précieux, sera le prix de ma rançon. Je vous jure de plus, que l'avenir ne verra jamais mon bras armé contre vous.

CALED.

Non : il est un chemin plus court;

ou, pour mieux dire, il n'en eſt qu'un pour te ſauver, & pour ſatisfaire au ſang de tant de Muſulmans immolés par ton bras.

PHOCIAS.

Hâte-toi, hâte-toi de me le preſcrire! & je te ſuis dévoué pour jamais.

CALED.

Embraſſe notre loi, & partage notre fortune.

PHOCIAS.

Tu me replonges dans l'abîme!

CALED.

Quoi! lorſque nous t'offrons non ſeulement la liberté, mais encore toute la grandeur, toute la gloire, & la félicité que tu déſires.....

PHOCIAS.

Dis plûtôt toute l'infamie préſente & future qui puiſſe avilir un Guerrier autrefois courageux.... Rétracte ton pardon: je le dédaigne.

CALED.

N'accuſes donc plus ton ſort. Le tems eſt trop précieux pour t'entendre davantage.... Tu ſçais à quoi tu dois te diſpoſer. Adieu.

ABUDAH, *à part à Caled.*

Encor un mot, Caled ! accorde-lui du moins quelques instans : peut-être cédera-t-il à tes bontés. Eprouvons encor son courage.

CALED.

Tu le veux : j'y consens.... Daran, je le laisse sous ta garde. Phocias, je te donne une heure. Si tu es sage, tu sçauras prolonger ce terme : sinon..... pense à la mort.

SCENE V.

PHOCIAS. DARAN, *au fond du Théâtre.*

PHOCIAS.

PEnse à la mort, dit-il ?... Les assassins même ont donc de la morale !... Mais comment penser à ce que les vivans ne connoissent pas, à ce que les morts ne peuvent connoître, * ou

---

* C'est un Chrétien Grec qui pense, & parle à l'Angloise.

tout au moins ne peuvent révéler ?... Comment donc te définir, grande & mystérieuse terreur ! Mille chemins s'offrent à nos yeux pour sortir de ce monde : le fer, le feu, la faim, la maladie sont autant de portes toujours ouvertes, toujours prêtes à nous recevoir, à nous engloutir dans le sein de la mort. Mais au-delà, que trouve-t-on ? .... Qui pourroit déchirer ce voile, en seroit-il plus éclairci ? Non sans doute; la mort à peine est-elle un point dans l'immensité des tems : ce n'est qu'un passage imperceptible des choses périssables aux choses éternelles. Sur quoi donc fixer nos idées ? Ici-bas tout est vie ; nous parcourons une carriére dont la fin se cache à nos yeux : à peine en touchons-nous le terme, que la faculté d'y penser nous est ôtée ! ..... Ah, s'il en est ainsi ; si les transes de la mort, si les combats douloureux de l'ame & du corps au moment de leur séparation sont la mort elle-même, je l'ai surement déja sentie : elle n'est plus à craindre.

DARAN, *à part.*

Je suis tenté de m'en défaire dès

à présent.... C'est bien pensé... Qu'ai-je besoin d'attendre l'ordre du Général ?.. Il ne s'agit que de l'oser. approchons,... Je ferai tout ce que j'oserai.... (*haut.*) Chrétien, donne-moi tes bijoux. Ces bagatelles te sont maintenant inutiles.

(*Il le fouille.*)

PHOCIAS.

Esclave, laisse-moi, je te prie.... Mon ame est trop occupée pour s'abaisser jusqu'à toi.

SCENE VI.

PHOCIAS. ABUDAH. DARAN.

ABUDAH, *à Daran.*

QUe vois-je?... Qui t'a permis une telle insolence?

(*Abudah reprend les bijoux, & les met sur une Table.*)

DARAN.

Il m'enleve ma proye ? Que le Ciel

le confonde ! Le Chef de notre Loi n'étoit-il pas voleur ? N'étoit ce pas pour l'imiter que j'ai quitté mes Dieux, *Menaph*, & *Uzza* ? Autant rester Payen, que de mourir de faim dans une autre Religion.

ABUDAH.

Tu murmures je crois ? Sors d'ici, Daran : apprens mieux ton devoir.

SCENE VII.

PHOCIAS. ABUDAH.

ABUDAH.

PHocias me connoît-il ?

PHOCIAS, *d'un air indifférent.*

Je connois le nom d'Abudah ; je sçais qu'il commande l'armée sous Caled : le reste, je l'ignore.

ABUDAH.

Il y paroît : apprens pourtant que je suis ton ami.

PHOCIAS.

Qui, toi ?... Puis-je t'en croire ?

ABUDAH.

ABUDAH.

Que penses-tu de la vie?

PHOCIAS.

Je ne pensois plus qu'à la mort. La vie est un fardeau pour quiconque l'obtient par une lâcheté: à ce prix, j'y renonce.

ABUDAH.

Ta résolution est donc prise?

PHOCIAS.

Oui, si tes conditions sont toujours les mêmes.

ABUDAH.

Daigne y penser encore. Caled t'invite, par ma voix, à jouir de sa clémence.

PHOCIAS.

Et c'est un ami qui me parle! C'est *un ami* qui tente d'ébranler un cœur affermi dans une résolution louable!... Va, laisse-moi mourir.

ABUDAH.

Le Général te connoît brave, il connoît tes vertus; ne te refuses point à l'empressement qu'il a de te sauver.

PHOCIAS.

Il me croit brave?... Pourquoi donc me menace-t-il? Non, il me croit assez

foible pour céder à la crainte de la mort : il compte, en m'effrayant, acquérir un esclave de plus. Retourne vers Caled : dis-lui que le délai que son mépris m'accorde ne peut rien sur une ame ferme ; & que j'attens mon arrêt.

ABUDAH.

Pourquoi te livrer, pourquoi te dévouer toi-même aux plus affreux supplices, tandis que notre Religion, tandis que la vérité elle-même te tend les bras & veut briser tes fers ?... Cette vive lumiere dont les rayons percerent l'obscurité de la caverne d'*Héra* pour illuminer l'Envoyé du Très-Haut, cette éclatante étoile du matin brille maintenant sur ta tête. Léve-toi, léve-toi Phocias, rends un joyeux homage à ce Guide céleste ; suis la route qu'il te trace, & cesse d'être esclave.

PHOCIAS.

Et quelle est cette route ? Parle... Si ta Religion vient des Cieux ; quelle marque divine, quels signes, quels miracles garantissent la mission de ton Mahomet ?

ABUDAH.

Quels miracles ? Jette les yeux sur la *Mecque !* Vois ce Temple fameux ! Vois les premiers rayons de sa gloire poindre dès *Caaba !*.. Regarde ensuite les progrès de cet Astre naissant, la rapidité de son cours ! Vois ce Soleil nouveau percer & dissiper les nuages, éclipser tous les autres Astres, foibles rivaux de sa clarté ! N'as-tu point vu les Nations indociles tomber sous le tranchant de nos épées, ainsi que le grain mûr sous la faux du Moissonneur ? Pourquoi tant de prodiges ? Pourquoi la victoire est-elle sans relâche attachée à nos drapeaux, si ce *n'est pour* montrer aux Nations que notre Loi descend du Ciel ?

PHOCIAS.

Tes *pourquoi* ne décident rien. Quel mortel peut lire dans les decrets de la Divinité ?... Pourquoi ai-je vaincu en combattant pour une autre cause ? Pourquoi suis-je maintenant dans vos chaînes ?

ABUDAH.

Je puis te l'apprendre ... Une invisible main t'a écarté de l'abîme où tu

allois tomber. Damas, avant l'aurore, nagera dans le sang. Une nouvelle armée marche, dit-on, pour la secourir: elle arrivera trop tard; toutes nos forces sont rassemblées, l'assaut général est prêt, Damas va succomber. C'est maintenant, cher Phocias, que tu peux vanger ton injure!... Caled me charge de te le dire: tu connois les conditions... Il t'invite même à partager les fruits de sa conquête.

PHOCIAS.

Tu parles de vangeance!.. De conquête!.. Arrête: laisse moi-réfléchir..... De qui prétens-je me vanger? Sang qui sortez de mes blessures, coulez plûtôt, & laissez-moi sans vie! Je me rendrois trop criminel.... Mais, Eudoxe! quel sera son sort?.. Puissances célestes, protégez-la! Laissez-moi mourir innocent.

ABUDAH.

Ecoute-moi pour la derniere fois.... Crains de me refuser!.. Caled a juré d'épargner Eudoxe.

PHOCIAS.

De l'épargner! Comment?.. Pour être Esclave ainsi que moi!

ABUDAH.

Pour être libre, pour être ton Epouse. Tel est le serment de Caled.

PHOCIAS.

Me voilà donc perdu... Trop cruelle bonté ! Je me vois à la fois heureux, & misérable !..

ABUDAH.

Le tems me presse; je suis forcé de te quitter. Songe que cette nuit fatale est destinée à la vangeance & au carnage; songe que parmi les horreurs que le fer & le feu vont répandre dans ta patrie, rien n'est sacré pour le Vainqueur; que ton Eudoxe même, victime du Soldat Barbare....

PHOCIAS.

Arrête ... Ce dernier trait perce mon cœur !... O terre, ouvre-moi tes entrailles ! cette horrible pensée décide de ma perte !...

(*Il tombe.*)

ABUDAH.

Malheureux Phocias ! Pourquoi t'abandonner au désespoir ? Ouvre les yeux, leve-toi, c'est ton ami qui t'en conjure; entends sa voix, & consens d'être heureux....

PHOCIAS, *se relevant furieux.*

Heureux !... Ah, qui es-tu ?... Mon ami ? Toi !.... Attens : tous les amis sont-ils vrais & sinceres? ... Parle ; que faut-il faire ?... Ecoute ! Ciel, quelle est cette voix lamentable ?....

ABUDAH.

Nulle voix ne se fait entendre : tout est tranquille dans le camp.

PHOCIAS.

Encor !... C'est moi qu'on appelle ?... C'est elle.... ah, daigne m'y conduire....

ABUDAH.

C'est ta passion qui te trompe : cette voix est imaginaire.

PHOCIAS.

Non, c'est celle d'Eudoxe. C'est elle qui me défend de t'écouter..... O Ciel ! que faire maintenant ?

ABUDAH.

Le Ciel te l'indique ; prends ton parti.... mais hélas, il est trop tard : Caled arrive ; la fureur éclate dans ses yeux. Sauve-toi, retire-toi dans la tente prochaine...

PHOCIAS, *furieux.*

Quelle horreur m'environne !....

O Damas ! O nuit affreuse ! O Eudoxe !.... Barbares sauvez-la !....

(Il sort avec Abudah.)

SCENE VIII.

CALED. DARAN. RAPHAN.

DARAN.

Vois comme ton approche les fait fuir.

CALED.

Tes soupçons sont justes. Phocias abuse de ma clémence.

DARAN.

Parle : j'apporte sa tête à tes pieds.

CALED.

Non, reste ici toi.... Raphan, écoute.... *(Il lui parle à l'oreille.)* Mais non, demeure : il me vient une autre idée.... il ne mourra pas. Vas, dis lui qu'il vivra, pour voir Damas réduite en cendre, pour voir cette Esclave, cette femme qu'il idolâtre donnée en proie à quelque brave Musulman, ou

massacrée à ses yeux... alors, s'il demande la mort, comme une grace, peut-être la lui accordera-t-on.

(*Raphan sort.*)

D'ARAN.

Nos Officiers attendent vos ordres.

CALED.

Les troupes sont-elles prêtes à marcher ?

DARAN.

Tout est prêt.

SCENE IX.

CALED. DARAN. *Les Officiers passent.*

CALED.

ABu *Taleb*, *Alcorash*, où sont-ils ?... Vos vaillantes Tribus ont déserté leur étendart : je leur en rens grace ! voici l'instant de reparer leur honte. *Omar* & *Serjabil*.. Il suffit, je vous vois : vous connoissez votre devoir. *Abderamen*, vous chargerez avec *Raphan*

Pleure à présent superbe Ville ! L'arc est tendu, tu ne sçaurois nous échaper. Que celui de nous qui fuira soit maudit par le Prophéte !

DARAN.

Mais qui commande aujourd'hui les nobles Bandes de la Mecque ? Vous sçavez que le dernier combat a vu périr leur Chef.

CALED.

Il est vrai. Eh bien, ce sera toi Daran ; je connois ta haine pour les Chrétiens, elle égale la mienne : tu mérites ce poste.

DARAN.

Tu me rend justice.

CALED.

Tu vois ce sabre : il fut béni par *Mahomet* lui-même à la glorieuse journée de *Caaba*. Je te le donne.

DARAN.

Mille graces, Seigneur !.. (*Il prend le Cimeterre.*) Ceci vous marquera encor mieux ma reconnoissance.

CALED.

Je conduirai moi-même les troupes de la baniere noire. Que l'attaque com-

mence par la porte d'Orient. Marchons.... Qu'on appelle Abudah ?..

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. ABUDAH.

CALED.

Ton devoir te demande. Qu'as-tu fait de notre prisonnier ?

ABUDAH.

Son courage m'étonne ! Je l'ai laissé dans la tente voisine : à peine est-il revenu à lui.

CALED.

Qu'importe : est-il à nous ?

ABUDAH.

La menace ne peut rien sur cet homme. Ton dernier message l'a beaucoup ébranlé ; mais semblable à un Pin agité par les vents, en pliant sous l'effort de l'orage, il tient encore à sa racine. En me relâchant un peu de tes premieres demandes, je suis cependant parvenu, sinon à le gagner totale-

ment, du moins à l'amener à peu près à notre but.

CALED.

Comment cela ?

ABUDAH.

Je l'ai vu deux fois prêt à se rendre ; l'instant après il m'échappoit en frémissant. Il alloit enfin consentir à tout, lorsque fixant tout à coup les yeux en terre, & les relevant vers le Ciel (il sembloit en cet instant avoir acquis de nouvelles forces !) *moi*, dit-il, *trahir ma foi ! moi renoncer à ma Religion ! jamais*.... Non, dis-je, on ne l'exige plus....

CALED.

Qu'osois-tu dire ?

ABUDAH.

Ecoute. Il étoit alors trop animé pour être pressé davantage. Je me suis borné à lui representer le péril évident où son entêtement l'alloit plonger : Tout ce qu'il a de plus cher dans une Ville dévouée au fer & à la flamme ! j'ai surtout insisté sur le sort affreux dont son Eudoxe est menacée, s'il refuse de joindre ses armes aux nôtres,

& s'il ne jure de nous être fidèle. C'est ce que je viens enfin d'obtenir.

CALED.

Rien que cela ? Il est donc encor Chrétien ?

ABUDAH.

Il s'agit d'abord qu'il nous aide à surprendre la ville.

CALED.

Le fera-t-il ?

ABUDAH.

Ecoute ce qu'il consent de faire ; *sous condition expresse que tout ce qui ne sera pas armé, ou mettra bas les armes, sera épargné.* Tu me donneras quelques Troupes d'Elite ; Phocias nous guidera vers la Porte par laquelle il s'est échappé ; & nous comptons être aisément introduits dans la Ville.

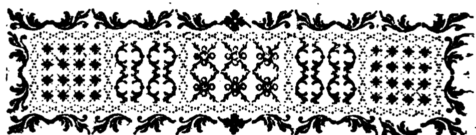
CALED.

C'est quelque chose que ceci.... Je n'aime pourtant pas un homme demi-Chrétien, & demi-Musulman... N'importe. Je ne laisserai pas d'attaquer la Porte d'Orient : les premiers entrés dans la Place en ouvriront les portes aux autres... Soldats, écoutez-moi !

préparezvous à signaler votre valeur; songez que le Prophéte a les yeux sur vous, & que la récompense vous attend. Songez surtout, que la victoire est assurée, & que les victimes du combat sont attendues dans les Cieux. C'est là qu'un printems éternel, une symphonie céleste, des fleuves de vins délicieux, & des beautés toujours nouvelles seront le prix de vos exploits. Hâtez-vous, heureux Disciples du Pere des Croyans, hâtez-vous de vaincre & d'étendre la loi du Prophéte! Dès Palmes immortelles, des desirs vifs & toujours renaissans seront votre partage; & vos sens satisfaits ne seront pas moins prompts à renouveller vos plaisirs.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente une grande Place vis-à-vis le Palais du Gouverneur de Damas.

ABUDAH paroît accompagné de plusieurs Officiers Sarrasins. EUMENES, HERBIS, & plusieurs autres Chrétiens arrivent désarmés.

EUMENES.

IL faut se soumettre à son sort. . . . Adieu, murs sacrés, adieu ! .... quelle surprise étrange ! Puissances infernales, voici l'instant de votre triomphe.

HERBIS.

C'est la joie, c'est la débauche qui

nous a trahis. Maudits soient à jamais nos Gardes infidèles !

ABUDAH.

Chrétiens, cessez vos plaintes : on vous tiendra ce qu'on vous a promis. Songez que vous n'êtes que des hommes ; gardez vous d'interroger, encor moins d'accuser la Justice éternelle. Apprenez que la foudre peut tomber sur vos Tours, ainsi que sur les Cèdres qui couronnent le sommet de vos montagnes, sans que le Ciel vous doive tenir compte de leur ruine. Humiliez-vous, courbez vos têtes sous la main qui vous frappe, & sçachez supporter un malheur encor plus grand. Tout eût péri si vous eussiez osé nous résister : nous pardonnons à tous, nous vous rendons à tous & la vie & la liberté. Tant de générosité de notre part vous surprend sans doute : mais quel sera votre étonnement, en apprenant à qui vous la devez !



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. ARTAMON arrive précipitament.

ARTAMON, *à Eumenes.*

SEigneur, tout est perdu !.... Mais, quels sont ces Guerriers ?

EUMENES.

Hélas, tout est perdu sans doute ; nous ne le sçavons que trop !.. Mais si tu veux qu'on nous épargne, rends au plutôt ton épée : tes nouvelles arrivent trop tard.

ARTAMON.

Caled a forcé la Porte d'Orient ; tout fuit devant lui : je venois vous l'apprendre, dans l'espoir.... Mais le voici lui-même !

(*On entend les cris du Peuple derriere le Théâtre.*)

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CALED, le sabre à la main; plusieurs Citoyens fuyant devant lui, & demandant quartier.

CALED.

Point de quartier! Frappez soldats; Ne sont-ils pas Chrétiens? Versez leur sang, le Prophete l'ordonne.... Que vois-je? Abudah! Je t'en félicite. Mais d'où *naissent* ces regards pacifiques? Pourquoi ton cimeterre est-il oisif?

ABUDAH.

Nous n'avons plus d'Ennemis. Vois tous leurs chefs désarmés: ils nous remettent la Place.

CALED.

Et jurent-ils d'embrasser notre loi?

ABUDAH.

Non.

CALED.

Qu'ils périssent.

ABUDAH.

Arrête, écoute-moi. Le Ciel, en secondant mes vœux, m'a fait entrer dans cette Ville sans le secours de l'épée. Tenons notre promesse, n'ensanglantons pas nos lauriers.

CALED.

Je n'ai rien promis : la Ville est à moi par le seul droit de la Victoire. frappez Soldats ; frappez, dis-je.

ABUDAH.

Et moi je le défens... Je l'ai juré, je tiendrai ma parole.

CALED.

Ah !.. qui suis-je donc ici ?

ABUDAH.

Le Général ; je sçais même tout ce je te dois.... (*appercevant que Caled fait signe à ses Soldats de frapper.*) Arrêtez Barbares, ou commencez par moi. C'est mon honneur que je défends ici ; qui de vous osera l'attaquer ? (*Les Soldats s'arrêtent.*) Caled c'est toi qui nous commande ; je connois ta bravoure, ta sagesse & ta probité. Mais souviens-toi que je suis Musulman, ancien Compagnon du Pro-

phéte, & que mes ſermens ſont ſacrés.

CALED.

Non, tu n'es qu'un Chrétien ; tu as trahi ta foi. Puiſſe-tu bien-tôt périr avec tes nouveaux Alliés !

ABUDAH.

Terminons ce différend ſcandaleux, & ſi peu ſéant aux Serviteurs du Calife.... Chrétiens, retirez-vous pour un inſtant : ma vie vous répond de votre ſureté.

SCENE IV.

CALED. ABUDAH. *Suite écartée.*

ABUDAH.

POurquoi, Caled, nous expoſer ainſi au mépris des Nations ? Quelle idée prétens-tu qu'on ait de notre loi ? *Tu m'appelles Chrétien !*.... Eſt-ce parceque je veux obſerver ma promeſſe que je ſuis Chrétien à tes yeux ? Tu as tort, Caled ; & ſi.....

CALED.

Quelles sont tes promesses ?

ABUDAH.

De laisser les Citoyens en pleine liberté de rester dans Damas, ou de quitter ces murs, après un serment de ne jamais combattre contre nous. J'ai promis de ne point troubler leur retraite. Je permets à chaque habitant d'emporter de tous ses biens, la charge d'une mule ; celle de six à chaque Chef, & de dix au Gouverneur. Je leur accorde, de plus, quelques armes légeres pour les défendre contre les Brigands des montagnes.

CALED.

Par Mahomet ! c'est une armée entiere que ton imprudence prétend équiper.

ABUDAH.

Peux-tu douter que le plus grand nombre de ces malheureux, pour rester dans leur Patrie, ne se soumette à notre loi, & ne s'assujettisse au tribut accoutumé ? En ce cas, qu'aurons-nous à craindre de quelques misérables fugitifs ?... tu sçais, d'ailleurs, qu'il nous reste encor plus d'une forteresse

à subjuguer. Montrons-nous une fois vainqueurs généreux ; nos conquêtes futures en seront la récompense, & nous verrons bientôt des Provinces entieres accourir volontairement sous le joug.

CALED.

Eh bien, prens-en le risque sur ta tête : je te céde pour cette fois ..... Mais, hâte-toi de faire au plutôt publier dans la Ville, que ceux qui prétendent en sortir, partent dès cet instant. Marche.

SCENE V.

Le Théâtre represente l'extérieur d'un Monastére.

EUDOXE, *seule.*

OU fuir ? Où me cacher ?... Nuit terrible & sanglante,
Ta noirceur se dissipe, & ma terreur augmente !...
Phocias survit-il à ce malheur nouveau ?
Que ne suis-je avec lui dans le même tombeau !

Le feu, le ſang, l'horreur où Damas eſt livrée
Reſpecte encor du moins cette enceinte ſacrée,
Azile du repos, cache mon triſte ſort;
Puiſſai-je dans tes murs trouver bientôt la mort!

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

PHOCIAS, *ſeul.*

N'Entends-je pas des cris?.. Dieu, quelle voix plaintive
Frape, & fixe en ces lieux mon oreille attentive?
Brûlant de la revoir, de ſon ſort incertain,
Mon cœur cherchoit Eudoxe, & l'appelloit en vain.
Du Palais de ſon pere en vain l'eſpace immenſe
Laſſoit, & ranimoit ma tendre impatience:
Tandis que tout trompoit & mon cœur & mes yeux,
Un invincible attrait me guidoit vers ces lieux.

C'est ici que déja cette Amante fidelle,
Qu'Eudoxe....

SCENE VII.

PHOCIAS, *allant pour sortir, ramène Eudoxe.*

EUDOXE.

Ah, cher amant!... Est-ce toi?

PHOCIAS.

Ciel, c'est elle!...
Est-ce toi que j'embrasse? Est-ce toi que j'entens? ....

EUDOXE.

Quel Dieu t'a délivré des fers de nos Tyrans?
Je revois Phocias! ... quelle main secourable
Te dérobe aux fureurs d'un Vainqueur implacable?

PHOCIAS.

J'ai souffert mille maux depuis que mes malheurs
M'ont séparé de toi.... Mais laissons ces horreurs:

Le péril est passé ; mon bonheur nous rassemble :
Nous vivrons désormais, ou nous mourrons ensemble !

EUDOXE.

Eh, quels sont les garants de nos destins futurs,
Phocias ? l'Ennemi n'est-il pas dans ces murs ? . . . .
Caled régne en ces lieux, cependant tu le braves !
Crois-tu l'en chasser ?

PHOCIAS.

Non.

EUDOXE.

Nous sommes donc Esclaves ?

PHOCIAS, *à part.*

Que lui dirai-je ? . . (*haut.*) Non, tu ne l'es pas. . . .

EUDOXE.

O Ciel !
Parle, épargne à mon cœur un doute trop cruel ;
Explique-toi.

PHOCIAS.

Partons.

EUDOXE.

EUDOXE.

Quoi! crains-tu de m'instruire?
Parle.

PHOCIAS.

Le tems est cher!...

EUDOXE.

Où vas-tu me conduire?
En quels lieux reculés faut-il suivre tes pas?
Prononce, je te suis....

PHOCIAS.

Nous restons à Damas.

EUDOXE.

Nous restons à Damas! Quel est donc ce mystere?
Nous Chrétiens! ... Phocias, qu'est devenu mon pere?

PHOCIAS.

Il est en sureté. Mais vois comme en ce jour
Le sort nous favorise, & seconde l'amour:
Tu sçais, que sur l'avis d'une nouvelle armée
Prête à vanger les maux de Damas opprimée,
Ton pere, & ses flateurs, par cet espoir séduits,
Dédaignérent le bras qui les avoit servis.
Le pere d'Eutichès, déja plein de sa gloire,
Te donnoit à son fils pour prix de sa victoire;

Ce fier rival est mort; les guerriers révoltés
Ont tiré de son sein leurs dards ensanglantés.
Par un soldat surpris, moins heureux que fidelle,
Caled en cet instant en apprend la nouvelle.

EUDOXE.

Que m'importe, Eutichès! dans ces tristes instans,
Mon cœur est occupé de soins plus importans.
Si le tien voit mon trouble, & ma douleur amére,
Répons-moi, Phocias: qu'est devenu mon pere?
Dis-moi quel est son sort?

PHOCIAS.

Il peut le rendre heureux....
Tout m'annonce pourtant qu'il va quitter ces lieux.

EUDOXE.

Quel trouble tu répands dans mon ame interdite!...
Quoi! Ce n'est donc plus nous, c'est lui qui prend la fuite?
O fortune!...

PHOCIAS.

Entens-moi... Pour rassurer ton cœur;
Apprens que ton amant, au comble du malheur,

Non content de ſauver ſon ingrate Patrie,
Sauve encor le cruel à qui tu dois la vie.
Apprens, que par mes ſoins cent mille infortunés,
Par la flamme & le fer à périr condamnés,
Peuvent encore ici gouter un ſort tranquile,
Ou vers d'autres climats ſe choiſir un azile.

EUDOXE.

Qu'entens-je !... Ah, cher amant, pourquoi me cachois-tu
Ce que doit ta Patrie à ta rare vertu ?
Quoi ; nous ſerions heureux !... Hélas, par quels Miracles
Ton amour a-t-il pu ſurmonter tant d'obſtacles ?
Acheve de m'inſtruire, acheve d'éclairer
Un cœur plein d'un bonheur qu'il n'oſoit eſpérer.

PHOCIAS.

Ah, jouis-en plutôt ! & pour jamais, ignore
Les horreurs d'une nuit dont je frémis encore
Détourne tes regards du Tableau douloureux
Des maux que j'ai ſouferts pour nous ſauver tous deux :
Mais que dis-je, tous deux ? Dans ce péril extrême,

J'eusse péri cent fois pour sauver ce que j'aime,
Pour t'arracher au sort qui menaçoit Damas!
Je goute ce bonheur, ne l'empoisonne pas.

EUDOXE.

Si tu dois à l'amour cette grande victoire,
Quelle amante eut plus droit d'en partager la gloire?
Pourquoi donc affecter un silence cruel,
Qui me peint Phocias ingrat, ou criminel?
Si tu connois mon cœur, il ne peut que te plaindre;
Si je connois le tien, Ciel! qu'as-tu donc à craindre?
Pourquoi de tes succès n'oser m'entretenir?
En me les confiant, crains-tu de les ternir?

PHOCIAS.

Je crains bien plus encor; je crains de te déplaire!...
Parle: de mes succès quel seroit le salaire,
Si j'allois t'avouer, que pour les obtenir...
J'ai pû, de mes devoirs, perdre le souvenir?...
Que peu ferme en ma loi... pour préserver ta tête,
J'ai risqué de trahir....

EUDOXE.

Ah malheureux, arrête!

Si tu ne veux ma mort, garde-toi d'achever!...

Toi rébelle à ta loi?... Non, tu veux m'éprouver!...

Non, tu n'as point trahi...?

PHOCIAS.

Garde-toi de le croire!

Ce forfait odieux n'a point souillé ma gloire;

De mille morts plûtôt j'eusse affronté l'horreur.

EUDOXE.

Pardonne, cher Amant, pardonne à mon erreur!

Je te crois innocent, dès que tu prétens l'être.

Dans ces lieux cependant Caled commande en maître:

Ses Soldats, par ton bras repoussés, ou détruits,

Aujourd'hui dans ces murs sont pourtant introduits.

D'où leur vient ce bonheur? d'où leur vient ce courage?

D'où naît ce changement?... Tu changes de visage!

Je lis dans tes regards la douleur, & l'effroi?
Nous aurois-tu livrés? Ciel!...

PHOCIAS.

Ecoute, & plains-moi.
Je n'avois plus d'espoir, & mon ame abbatuë
N'invoquoit que la mort, après t'avoir perduë:
L'impitoyable Arabe, aidé de ses soldats,
Vers le camp ennemi précipite mes pas;
Tout y veilloit encor: mais l'affreuse vangeance
Couvroit ses noirs complots des voiles du silence.
Elle inspiroit Caled! par son ordre appellés
Je trouve cent guerriers sous sa tente assemblés;
Et ce monstre nourri par la rage & le crime,
Fait passer dans leurs cœurs le poison qui l'anime.
De Damas à mes yeux on prononce l'arrêt:
Pour un nouvel assaut le camp est déja prêt;
Et tandis qu'aux plaisirs nos peuples s'abandonnent,
Les piéges de la mort déja les environnent;
Tout doit périr enfin dans cette horrible nuit.
Peins-toi l'état affreux où je me vois réduit!

Eh quoi, tout doit périr ? & mon Eudoxe même !....

Peins-toi mon désespoir, si tu crois que je t'aime.

Eudoxe, sous le fer d'un cruel assassin,

Prête à perdre le jour, & m'invoquant en vain !

Eudoxe sans secours, dans l'horreur du carnage,

Risquant peut-être encor un plus sanglant outrage !....

Cette effrayante image accable mes esprits :

Il faut sauver Eudoxe, il m'importe à quel prix ;

Mon front de l'Univers portât-il la Couronne,

Epargnez cet objet, Barbares ! je la donne.

EUDOXE.

Ainsi donc, c'est par toi que nous sommes perdus ?

Ainsi donc, c'est pour moi que ces murs sont vendus ?

Aveugle Phocias ! O ma triste Patrie !

O crime !.... & c'est pour moi que vous êtes trahie !....

Ah, malheureux !....

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Hélas, oubliez-vous
Qu'il falloit de Caled appaiser le courroux ?
Que tout alloit périr. Qu'en ce péril extrême ?
J'eusse trahi l'amour en périssant moi-même ?
Et qu'en flattant l'orgueil d'un vainqueur irrité,
J'ai d'un peuple proscrit sauvé la liberté ?
Que je suis votre amant ?...

EUDOXE.

Et c'est ce qui m'accable !
Après ce que j'entens, en es-tu moins coupable ?
Esclave de l'amour, déserteur de ta loi,
En es-tu, pour jamais, moins indigne de moi ?
Ton cœur, ton foible cœur fût-il exempt de crime,
Qui pourra te laver d'un soupçon légitime ?
Chrétien, couvert de gloire, & né pour tout oser,
Aux yeux de l'Univers qui pourra t'excuser ?...
As-tu pu te souiller d'une tache si noire ?
Tu te dis mon amant, & j'en faisois ma gloire;

Je n'avois qu'à me taire, & t'entendre louer!
Mais après ton forfait, puis je encor t'avouer?
A ton nom, désormais, s'il faut que je rougisse,
Puis-je t'aimer encor sans être ta complice;
Sans m'avilir moi-même, & trahir avec toi
Mon Pere, ma Patrie, & le Ciel, & ma Loi?
Perds cet indigne espoir où ton ame s'égare:
Plus puissant que la Mort, ton forfait nous sépare;
La mort dans le tombeau nous eût rejoints un jour:
Le crime rompt les nœuds qu'avoit formés l'amour.

PHOCIAS.

Cruelle! à me haïr si tu peux te résoudre;
Si tel est mon salaire, ô Ciel lance la foudre!
Ecrase un malheureux sous sa chaine opprimé,
Qui seroit innocent, s'il avoit moins aimé!...
Eudoxe! A cet accueil aurois-je dû m'attendre?

EUDOXE.

Phocias vertueux méritoit un cœur tendre;
Sa mort, de mes sermens n'auroit pû m'affranchir:
Phocias criminel ne sçauroit me fléchir...

Quels plaisirs, quels transports ta vuë inespérée
N'eût-elle pas fait naître en mon ame enyvrée,
Si digne de mes vœux en cet heureux moment,
J'eusse pû sans remords embrasser mon amant!

PHOCIAS.

Barbare! Se peut-il qu'un instant de foiblesse
Me perde, & pour jamais m'arrache ta tendresse?
En peux-tu méconnoître & la cause, & l'objet?

EUDOXE.

Quand la cause est frivole, elle ajoute au forfait.
Il en est, je le sçais, que l'honneur justifie;
Mais en fut-il jamais pour trahir sa Patrie?
Quelle cause pourroit balancer dans un cœur
La perte de la gloire, ainsi que du bonheur?
Si l'on n'est point heureux, dès qu'on se croit coupable,
Quel est le sort d'un cœur qui se sent méprisable!

PHOCIAS.

Il est affreux sans doute, & sur-tout pour le mien !...
Quoi, ma vive douleur n'amendrit pas le tien !

EUDOXE.

Rappelle cette nuit, pour ton malheur passée ;
Rapelle tes vertus, & ta gloire éclipsée ;
Rapelle ces dangers, où je t'ai vu si grand ;
Sois tout ce que tu fus, redeviens innocent ;
Soutiens, ranime encor ta Patrie expirante ;
Sois Phocias enfin : tu revois ton Amante.

PHOCIAS.

Arrête ! Epargne-moi de si cruels mépris ;
Crois que ce que je fus, m'apprend ce que je suis....
J'ai pu risquer pour toi ce comble d'infamie,
Cruelle, & je n'ai pu voir menacer ta vie !...

EUDOXE.

Malheureux !.. Je te plains !.. Hélas, est-ce bien toi !
Ce Phocias, jadis si digne de ma foi ?
C'est pour nous séparer que le sort nous rassemble !
Avant ta chute, hélas, nous serions morts ensemble ;

J'aurois ſuivi tes pas dans la nuit du Tombeau :
Mourant pour mon pays, mon ſort m'eût paru beau.
Mais aujourd'hui !.. Non, non, ſi je t'aimois encore,
Ce ſeroit partager un forfait que j'abhorre :
Tu jouirois du prix que tu crûs obtenir ;
Et ce ſeroit forcer le Ciel à t'en punir.
Si la voix des remords paſſe juſqu'en ton ame,
Oublie, éteint plutôt une funeſte flame,
Poiſon de ton bonheur, écueil de ta vertu :
Ranime s'il ſe peut ton courage abbatu ;
Et ſans offrir au ſort une lâche victime,
Apprens à ſupporter la peine de ton crime.

PHOCIAS.

Tu veux donc me quitter ?....

EUDOXE.

Je le veux, je le dois :
Implacable vertu, je ſouſcris à tes lois !..
Adieu : ta vuë encore a pour moi trop de charmes !...

PHOCIAS.

Tu ne me hais donc pas ?..

EUDOXE.

Juges-en par mes larmes !

PHOCIAS.

Hélas, ta douleur même augmente mon tourment!...

EUDOXE.

Adieu trop malheureux, & trop fidèle amant!

SCENE VIII.

PHocias déplore son malheur. Il ne doute pas qu'Eudoxe ne soit allé se joindre à Eumenes & aux autres fugitifs prêts à quitter Damas. Ce tendre amant espere encore de toucher le cœur d'Eudoxe. Il implore la clémence & le secours du Ciel; & paroît déterminé à réparer sa faute par quelque action éclatante.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Place publique.

CALED & DARAN, *arrivant de différens côtés.*

CALED.

QU'as-tu, soldat ? tu parois en colere.

DARAN.

Puisque tu veux le sçavoir, je te l'avoue. Si cette franchise déplaît à mon Général, voilà ma tête : qu'il en dispose.

CALED.

Non, parle-moi plutôt sans détours.

Je crois déja préssentir la cause de ton chagrin.

D A R A N.

Crois-tu avoir conquis Damas ?

C A L E D.

Sans doute.

D A R A N.

Eh bien, jette les yeux sur cette vallée de palmiers ; regarde le triomphe de ces Chrétiens que tu crois avoir vaincus : contemple leurs richesses, la stérilité de ta victoire, & le mépris qu'ils font de toi.

C A L E D.

Où est donc cette vallée de Palmiers ?

D A R A N.

Ici près, derriere ces murs : c'est-là qu'est le rendez-vous général de ceux qui se disposent à quitter Damas ; c'est-là qu'ils rassemblent toutes leurs forces, & que je viens d'observer leurs démarches à la faveur de ce déguisement.... ah quelle vision ! Je maudirois volontiers mes yeux.

C A L E D.

Qu'ont-ils donc vû de si terrible ?

DARAN.

Tout Damas, toute ſon ame, toute ſa vie, tout ſon ſang le plus pur, tous ſes tréſors enfin. Quelle argenterie immenſe ! Quelles piles de vaſes précieux enrichis de diamans & de perles ! Quel brillant amas de meubles, de tapiſſeries, d'étoffes tiſſuës d'or ! La terre en eſt couverte ; Le ſoleil ſemble avoir trouvé des rivaux !

CALED.

Qu'entens-je !

DARAN.

La vérité. Tes vils Chrétiens, ainſi qu'un eſſain d'abeilles, s'empreſſent d'emporter leur miel loin de ces lieux : les *ruches* que tu trouveras bientôt vuides, ſeront l'unique fruit de ta conquête.

CALED.

Quoi donc, ils ſont déja prêts à partir ?... Quelle imprudente capitulation !

DARAN.

Ils ſont ſi bien prêts à partir, qu'ils ſemblent s'y être diſpoſés par avance. Par Mahomet ! on cherche en vain dans ce pays l'image de la guerre : tout

y annonce plutôt une *foire* paisible, ou le départ d'une caravane nombreuse pour les Provinces voisines.

CALED, *à part.*

Ah! Cette comparaison me frappe: elle me rappelle le premier exploit du Prophéte, lorsqu'il poursuivit la Caravane de *Corash*, & qu'il dépouilla plus de mille Infidèles pour enrichir ses premiers Disciples.... (*haut.*) Est-il vrai que l'Empereur eût ici un garde-meuble d'étoffes de soye * les plus précieuses.

DARAN.

Tout cela est aussi disparu.

CALED.

Les traîtres! Cela n'étoit pas compris dans le traité.

DARAN.

Et tu veux laisser partir en paix ces brigands? Tu veux que de braves soldats soient ainsi privés de leur salaire?

CALED, *à part.*

Lâche Abudah! Le Calife sera in-

---

* Les étoffes de soye étoient encore très-rares, & par conséquent d'un grand prix sous le régne d'Héraclius.

formé de ce traité honteux .... Je ne le tiendrai pas. (*haut.*) Daran, il faut les arrêter.

DARAN.

Les dépouiller.

CALED.

Les tuer tous.

DARAN.

Soit .... je crains pourtant ce Chrétien, cet ami d'Abudah.

CALED.

Il faut leur cacher ce projet. Je soupçonne Abudah d'avoir l'ame Chrétienne. Tel est sans doute le motif secret d'une clémence qui nous deshonore.

DARAN.

Je présumois bien que notre Général ne supporteroit point patiemment une semblable trahison : aussi avois-je disposé d'avance une Troupe de cavalerie qui n'attend que tes ordres pour la poursuite des fuyards ..... Je crains pourtant, & je te le répete, que ce redoutable Phocias ne pénétre, & ne croise nos desseins. Je viens de le rencontrer aux portes de la Ville ; & je ne sçais quel trouble involontaire

s'est répandu dans mon ame, & m'a fait frémir à son aspect.

CALED.

Cache-moi ces indignes terreurs; Marchons sur l'heure à l'Ennemi, & rendons notre conquête fructueuse.

SCENE II.

Le fond du Théâtre s'ouvre, & represente une Vallée remplie de Tentes, d'Equipages, & de balots. On voit, dans l'éloignement, des Palmiers, & de hautes Montagnes.

EUMENES paroît avec plusieurs Officiers, & une Troupe d'Habitans de Damas.

EUMENES, *sortant de sa tente.*

DOrs, chere & malheureuse fille: puisse le Ciel veiller à ta conservation!.... un léger sommeil suspend pour un instant ses mortelles dou-

leurs. Empêchez, mes amis, qu'on approche de cette tente ...: nos gardes sont-elles bien placées au bas de ces montagnes ?

UN OFFICIER.

Oui, Seigneur.

EUMENES, *se frappant la poitrine.*

O Damas !.. Je te vois donc encore ?... Souffrez mes amis, que je vous recommande une discipline exacte.... Je n'ai plus droit de commander ici : c'est un conseil que je vous donne.

UN CITOYEN.

Vous êtes toujours notre Chef, & notre guide.

UN AUTRE CITOYEN.

Nous vous obéirons toujours.

UN AUTRE.

Nous vous suivrons partout.

EUMENES.

Je vous en rends grace. Les ombres de la nuit couvriront bientôt notre misere ; jusqu'à l'Aurore, voilà votre demeure. Que chacun de vous se rende, s'il se peut, moins amer le souvenir de ses pertes, & apprenne de bon-

une heure à supporter le poids de l'infortune.

UN OFFICIER.

Seigneur, par l'inspection que j'ai prise de l'étenduë de notre camp, je présume que plus de la moitié de nos Citoyens est ici.

EUMENES.

C'est dumoins une consolation pour moi. Mes yeux parcourent avec plaisir le grand nombre de mes compatriotes, mais ils n'en sont pas moins baignés de larmes !... Ce puissant Roi de Perse, ce superbe *Xercès* pleura, dit-on, à la vuë de son armée innombrable, en songeant qu'elle étoit composée de mortels : il s'applaudissoit cependant de sa prospérité. Hélas ! Qu'appellons-nous prospérité ? Une Courtisane perfide, qui ne sourit que pour nous trahir. O toi, brillant Bosphore ! Aliment éternel des passions, poison de la vertu, monstre destructeur de ton Etre, phantôme aveugle qui fascines les yeux de la raison même qui devroit te guider, serons-nous toujours tes victimes !..... Cieux bienfaisants, écoutez-moi ! Permettez qu'une

obscure tranquilité couvre le reste de ma vie ! ou s'il faut que je sois malheureux, faites du moins que vos châtimens ne servent qu'à épurer ma vertu! J'apprendrai à me connoître: c'est plus pour moi que le gain d'un empire. Ecartez de moi les faveurs de la fortune : ce sont elles qui m'ont perdu..... ne vois-je point Herbis? O mon ami, qu'es tu donc devenu depuis le tems que j'aspire après toi?

SCENE III.

EUMENES. HERBIS.

HERBIS.

J'Etois sur le haut de ces montagnes : Damas y recevoit mes derniers adieux !

EUMENES.

Cette Ville infortunée est-elle encore digne de tes regards ?

HERBIS.

Non, je veux l'oublier pour jamais.

Toutes nos richesses, toutes nos possessions peuvent être comparées à une poignée d'air : tant que nous serrons fortement la main, nos cœurs sont flatés d'en jouir ; si nous l'ouvrons, ce n'est plus rien. Mais une blessure bien plus profonde encore excite mes gémissemens.

EUMENES.

Ah, je t'entends : c'est ton fils que tu pleures.... Je conçois toute ton infortune, & je la partage.

SCENE IV.

EUMENES. HERBIS. ARTAMON.

EUMENES.

Que vois-je ? Artamon !.... je te croyois resté dans Damas.

ARTAMON.

Je ne fis jamais grand étalage de Religion : j'ai pourtant de l'honneur, & l'orgueil d'un soldat. Ces nouveaux Maîtres me déplaisent.

EUMENES.

Ne désespérons de rien, cher Artamon : il viendra peut-être un tems où nous pourrons triompher à notre tour des Barbares qui nous oppriment, & recouvrer le beau pays qu'ils nous enlèvent... Hélas, que la flateuse espérance est promte à nous séduire ! Que ses accens enchanteurs ont de pouvoir sur le cœur des foibles Mortels !... Ne les écoutons plus : remettons tout aux volontés du Ciel. Regarde, Herbis. N'avons-nous pas ici de quoi fonder une ville puissante ? N'est-ce pas ainsi que vivoient nos premiers peres, dans des tems plus heureux ? N'est-ce pas ainsi, qu'au milieu de leurs fertiles champs, & couchés sous la toile avec leurs troupeaux nombreux, ils jouissoient en paix de leurs richesses *ambulantes ?* Vois notre clair & poissonneux *Pharphar* *, qui semble vouloir nous suivre en précipitant ses ondes le long de cette vallée délicieuse. Ne diroit-on

* Fleuve de la Syrie qui a sa source dans le Mont Liban, à sept lieues de Damas.

on pas qu'il redouble la fraîcheur de l'air & de ses eaux pour favoriser notre marche pénible ! ... Amis, sommes-nous donc si malheureux ?

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. EUDOXE.

EUMENES.

O Ma fille ! ... pourquoi sors-tu de ta tente ? Qui peut sitôt avoir troublé ton repos.

EUDOXE.

Je le cherchois envain : Il n'en est point ici. Hélas, nous sommes fugitifs, c'est notre sort ; il n'est plus de sommeil pour nous !

EUMENES.

Tu souffres, chere Eudoxe.

EUDOXE.

Je voudrois, s'il étoit possible, pouvoir me fixer moi-même : je me sens pourtant plus tranquille auprès de vous.

EUMENES.

Auprès de moi ! Hélas, c'est ainsi que le tendre arbrisseau cherche à s'étayer d'un mur, souvent prêt à s'écrouler. Je pense, en gémissant, que tu ne me suis que pour être témoin de ma chute, & pour partager mes malheurs. J'ai tout perdu, ma chere Eudoxe : je vois en toi le seul bien qui me reste.

EUDOXE.

Ah, gardez-vous de penser ainsi ! Non, Seigneur, non, vous n'avez rien perdu : vous avez sauvé du naufrage un trésor de richesses immortelles, une foi pure, une fidélité inviolable au Ciel, & à votre pays. N'avez-vous pas généreusement refusé une vaine grandeur qu'il falloit partager avec d'heureux criminels ? Non, Seigneur, vous n'avez rien perdu : Damas seule est à plaindre ; l'erreur & l'infidélité régnent maintenant dans ses murs : en la quittant, c'est la mort même que nous fuyons.

EUMENES.

Trop généreuse fille ! Ce que j'entends me rend la vie. O Eudoxe, tes subli-

mes vertus m'étoient inconnuës: je ne connoissois pas toutes mes injustices; pourras-tu me les pardonner?

EUDOXE.

Ah, Seigneur! Témoignez-vous, en me parlant ainsi, que vous me pardonnez vous-même?

EUMENES.

Moi! Eh c'est par toi-seule que j'espere encore, c'est en ta faveur seule que le Ciel peut encore jetter sur nous un regard favorable. C'est maintenant, ou jamais, que tout ressentiment doit être éteint parmi nous. Pardonne aussi au malheureux Herbis: nous fûmes tous les deux bien injustes. O Phocias!... Mais le passé est irrévocable. Cependant, s'il étoit ici, je le prierois aussi d'oublier.... Ah, ma fille! Mon intention n'est pas d'irriter tes douleurs. Hélas, je fais couler tes larmes!...

EUDOXE, *à part*.

Dieu, pourquoi n'est-il point ici? Pourquoi mille infortunés que j'apperçois ont-ils conservé leur innocence, tandis que mon amant est criminel?

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

OU est Eumenes ?

EUMENES.

Quel sujet important te fait ainsi précipiter tes pas ?

L'OFFICIER.

Je crains Seigneur, je crains quelque surprise. Un corps de Cavalerie Arabe paroît vouloir s'approcher de ces lieux : je les ai vu roder au bas de la montagne où vous avez placé ma Garde.

HERBIS.

J'ai vu la même chose : mais je les ai pris pour des Chrétiens Arabes traversant le pays.... Paroissoient-ils venir de ce côté ?

L'OFFICIER.

En toute diligence.

EUMENES.

Si ces Arabes sont Chrétiens, nous n'en devons rien craindre; si c'en sont d'autres, le traité me rassure. Voyons pourtant de quoi il s'agit. Rentre, ma chere Eudoxe; je te rejoins bientôt. Soldat, sois mon guide.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. UN AUTRE OFFICIER.

II. OFFICIER.

AUx armes, aux armes! L'Ennemi est dans le camp, nous sommes perdus.

EUMENES.

Quoi, déja?...

II. OFFICIER.

Après avoir mis pied à terre, ils ont forcé la Garde l'épée à la main. Ils viennent, disent-ils, pour piller les trésors que nous emportons.

EUMENES.

Infâmes ! .... Caled n'est surement pas instruit de cette perfidie. Marchons amis, il faut combattre. Montrons à ces Barbares combien il est dangereux d'insulter à un ennemi qui n'a plus d'espoir.

(Ils sortent tous. On entend de tems à autre le bruit des armes, & les cris des Combattans.)

SCENE VIII.

DARAN, *avec un Parti de Soldats Sarrasins.*

DARAN.

LAissons battre les fols ; ne songeons qu'à notre récolte .... c'est ici, mes amis, c'est ici qu'il faut moissonner ... Commençons par vuider les tentes les plus écartées....

Les soldats emportent le bagage. DARAN *regarde dans une tente, & dit :*

Que vois-je ici ? Une femme ! Elle est belle, & richement vêtuë... commençons par par la dépouiller, .. *Il entre dans la tente.*

SCENE IX.

DARAN. EUDOXE. *Soldats.*

EUDOXE, *se débattant.*

O Ciel, daigne m'entendre ! Ciel, viens me secourir !... Eh quoi, tout m'abandonne, tout est sourd à mes cris ? Ah, barbare, arrête ! mes vœux vont être exaucés.

DARAN.

Tu t'en flattes envain : le secours que tu implores est encore éloigné.



SCENE X.

DARAN. EUDOXE. PHOCIAS.

PHOCIAS.

LAche, tu as menti !... (*Il le repousse avec sa lance.*)

DARAN.

Ah, c'est toi ! C'est mon mauvais génie ... Tu viens donc encore traverser mes desseins ? Tiens, voilà ton salaire....

(*Il lui porte un coup de cimeterre.*)

Quoi, je t'attaque envain ?... Ciel desséche le bras qui sert si mal ma vangeance ! ...

(*Phocias le blesse.*)

O vil Chrétien ! Tu m'as frappé ... Je succombe ! ... Je meurs ....

(*Daran tombe, & expire en maudissant Phocias.*)

PHOCIAS.

Meurs malheureux ; & puissent tes malédictions retomber sur toi-même !

SCENE XI.

PHOCIAS. EUDOXE.

PHOCIAS.

QUe vois-je ? C'est Eudoxe.

EUDOXE.

Phocias .... O surprise ! C'est donc ainsi que le Ciel exauce enfin mes vœux ? Je tremble cependant ...... A peine ai-je la force de te demander par quel bonheur tu te rencontres ici ? Par quelle raison l'Ennemi vient ainsi troubler notre retraite ?

PHOCIAS, *à part.*

Mon sang échauffé par la colere ; se glace encore à son aspect ! son dernier adieu jette autant de terreur dans mon ame que si le sort avoit prononcé cet Arrêt. Quels reproches n'est-elle pas maintenant en droit de me faire ?...

Voilà tes amis aveugle Phocias ! Voilà ces fideles Arabes qui t'avoient parus si digne de ta confiance ! Ah comment soutenir ces trop justes reproches ?

EUDOXE.

Tu viens de m'arracher des mains féroces d'un infame ravisseur, & ton ame paroît accablée par de nouvelles peines... Parle, qu'avons-nous à craindre encore ?

PHOCIAS.

Le Ciel, chere Eudoxe, veille à ta sûreté ! Tu vois que la mort punit l'audace de quiconque ose t'approcher pour te nuire : les Barbares mêmes sont faits pour te respecter. Ne crains rien de leurs mains profanes.

EUDOXE.

Tu ne me répons point. Parle ; d'où naît ce bruit affreux ? D'où viennent ces allarmes qui se répandent dans le camp ?

PHOCIAS.

Quelques richesses, non comprises dans le Traité, occasionnent une recherche de la part des Sarrasins. Ce différend de peu d'importance est

peut-être déja terminé..... Mais hélas ! je suis un malheureux Banni ; c'est même un crime pour Phocias d'oser encor paroître devant toi. Si j'avois droit de te parler, je te conseillerois de quitter au plûtôt ces lieux.

EUDOXE.

Qu'entens-je ! N'ai-je point un Pere ? voudrois-tu que je le quittasse dans l'état déplorable où notre amour l'a réduit ! & pourquoi ? pour une nuit que nous avons à passer dans cette vallée ? .... Non, Phocias l'exigeroit en vain. Dieu ! quelle reconnoissance, quels tendres transports ce dernier bienfait que je reçois de toi n'eût-il pas fait naître dans mon ame, si..... Mais je n'ai plus maintenant à t'offrir que des vœux, & des larmes : froids & stériles remercîmens pour un cœur tel que le tien ! ... Je bénis pourtant le Ciel de m'avoir procuré l'occasion de te revoir sans crime ; de pouvoir encore gémir un instant avec toi du sort affreux qui nous poursuit ; & de te dire encore en nous séparant pour jamais......

PHOCIAS.

Pour jamais ! . . . Eh bien, c'en est donc fait : ton Arrêt est irrévocable ; il faut l'exécuter. C'est ce qui m'amenoit ici.

EUDOXE.

Ciel, quel est ton dessein ?

PHOCIAS.

C'est ainsi qu'à tes pieds....

EUDOXE.

Que vois-je ! Ah léve-toi.

PHOCIAS.

Jamais.... Non, c'est ici que je dépose le fardeau funeste dont tu m'as accablé : j'ai tenté de le porter, il excéde mes forces. Jette un dernier regard sur ta victime, si tant est qu'elle en soit encor digne... Attens, chere Eudoxe ! ... encor un instant : mon sacrifice est bientôt accompli.... Je cesse d'être....

EUDOXE.

Arrête cruel ! Tu déchires mon cœur ! ... N'as-tu pas vû l'horreur de mes regrets ? Ai-je pû te cacher, en te disant adieu, l'état horrible de mon ame ? N'as-tu pas vû que la main du

Ciel seul pouvoit briser les nœuds qui m'attachoient à toi ?....

PHOCIAS, *se relevant.*

Prens garde ! Tu ne me tromperas plus par ta fausse pitié : elle coute trop à mon cœur ; je t'en dispense désormais..... voilà mon seul espoir.

(Il tire un poignard.)

Ta cruauté est maintenant un bienfait pour moi ..... adieu, la mort va terminer mes peines.

EUDOXE.

O Ciel, arrête !... Le désespoir t'aveugle donc ainsi ? Tu veux mourir ! Pense du moins avant que de te précipiter dans ce gouffre ténébreux, pense du moins que le retour n'en est point ouvert au repentir... Hélas, si ton état n'en devenoit que plus horrible encore ! Ah, daigne réfléchir...

PHOCIAS.

Réfléchir ? Non ; la réfléxion est maintenant ma plus mortelle ennemie : c'est une torture languissante, un feu qui consume trop lentement. C'est pour m'en affranchir que je cours au tombeau.

EUDOXE.

O fatale erreur ! Es-tu bien sûr de ton azile ? Ah, qui t'a dit que ton repos n'y sera point troublé ? Va, la mort n'est qu'un nom trompeur, dont les Mortels sont abusés : tu la cherches envain, nul d'entr'eux ne la rencontra jamais. Tu fuis la vie, pour retrouver peut-être sous une forme plus terrible encore tout ce que tu crois éviter... Et quel sera ton désespoir de ne pouvoir alors changer ton nouvel être !

PHOCIAS.

Eh bien, je te rends graces : mon malheur est à présent complet ! Tu avois déja tout obtenu de moi : cet espoir cher à mon cœur est le seul bien que je m'étois réservé ... tiens, prens-le aussi ... (*Il jette le poignard.*) dis-moi, maintenant, Eudoxe : privé de toute ombre d'espoir, privé du seul aliment de ma vie. (Cependant condamné à vivre !) que suis-je maintenant ? Que prétens-tu que je devienne ?

EUDOXE, *se retourne en pleurant.*

Ah, Dieu !....

PHOCIAS.

Tu pleures !... peux-tu verser des

larmes, & ne point pardonner? Parle, avant que le désespoir s'empare de nouveau d'un cœur qui ne vit que pour t'aimer, hâte-toi de me dire si tu n'apperçois dans tout l'avenir aucune espece de consolation pour moi? Si tu n'entrevois pas la moindre lueur qui puisse me conduire à travers cet obscur labyrinthe? Si guidé par mon seul désespoir, je dois pour jamais errer dans les ténébres?

Ils se regardent, & restent quelques instans dans le silence.

Tu te tais?... Parle, dévoile mon sort, qui semble encore en suspens dans ce moment terrible! Ah, parle... tous mes sens, toutes les facultés de mon ame sont attentives à ce que tu vas prononcer. Mon cœur cesse de palpiter, le cours de mon sang est interrompu, je respire à peine; & si je vis encore, ce n'est que pour t'entendre.

EUDOXE.

Si tu pouvois.... Mais seroit-il possible?... Je tremble.... Je frémis.... Ah, Phocias, ne me fais point parler!

PHOCIAS.

Eh bien, entends-moi donc; entends

mes derniers, & mes uniques vœux.... Ils ne blesseront point le Ciel. Partout où tu porteras tes pas, consens seulement que je te suive, permets que je te voye, consens que je t'entende: sois désormais le génie bienfaisant qui éclairera mes démarches, qui dirigera tous mes pas, jusqu'à ce que mes larmes & mes longs travaux ayent expié mon crime. Alors peut-être, alors ma chere Eudoxe, ton amant te paroîtra moins indigne de ta pitié, tu le croiras peut-être assez puni, tu le croiras du moins encore plus malheureux qu'il ne fut coupable; & ton cœur attendri.... Ciel, tu détournes les yeux! tu ne le penses pas.

EUDOXE.

Ah, ne m'en dis pas plus!. Tes accens douloureux ébranlent & séduisent mon ame; & si.... (*On entend les cris des habitans de Damas massacrés dans le camp.*) Quels sont ces cris funestes? L'étendart de la mort est-il encor deployé dans ces lieux?.. Le bruit redouble... Cours, vole, Phocias, préviens, arrête les nouvelles fureurs d'un ennemi perfide. Voici

l'instant de me prouver la sincérité de ton repentir ; sauve nos Citoyens, sauve nos amis, sauve surtout mon pere : l'espoir de m'attendrir ne t'est plus interdit... Je n'ose rester plus longtems dans ces lieux... Je fuis, adieu... Ciel, daigne être mon guide !

SCENE XII.

PHOCIAS. *CALED paroît dans le fond du Théâtre.*

CALED, *à part.*

O Mort ! achève ton ouvrage.... (*Il regarde ses mains sanglantes.*) Cette couleur me plaît. C'est ainsi que l'ardent Chasseur, avant que de quitter les bois, trempe ses mains dans le sang du Cerf expirant pour mieux célébrer sa victoire, & sa joye... (*haut.*) Est-ce toi Phocias ? Qu'es-tu maintenant ? Dois-je aussi te regarder comme notre ennemi ? Si tu ne l'es pas, montre-moi la tente d'Eumenes.

PHOCIAS.

Arrête.... garde-toi de passer plus loin.

CALED.

Et c'est toi qui prétend m'en empêcher ?

PHOCIAS.

Oui, si tu aimes la vie, crains de faire un pas de plus.

CALED.

Vois-tu qui tu menaces ? Me reconnois-tu bien ?

PHOCIAS.

Si je te reconnois ! Puis-je méconnoître un monstre destructeur ?... Pourquoi le sang inonde-t-il ces lieux ? N'avois-tu point promis .....

CALED.

Insolent ! J'apprens enfin à te connoître aussi : aussi parjure à tes premiers qu'à tes derniers sermens, il te sied bien de me rappeller mes promesses. Fuis, infâme.

PHOCIAS.

Tu as raison... je mérite ce titre, grave-le dans mon cœur. Infâme !... Oui, c'est toi qui m'as rendu tel ; & tu m'invites à t'en demander raison.

Rends-moi, Barbare, rends-moi mon premier être, l'estime de mon pays, mes amis, mon honneur, tout enfin ce que tu m'as ravi... Tu ne le peux, exécrable ravisseur! Tu me dois du moins ma vangeance, ou la mort. La derniere hélas ne m'est que trop dûë, puisque je t'ai vendu mon ame. Ah, puisse-tu, ainsi que ton Prophéte, en être à jamais détesté.

CALED.

O Mahomet! entens-tu ces blasphémes?... Scélérat, ces mots te couteront la vie! Và te repaître des fruits amers de l'arbre de *Zacon*, détestable pâture des esprits infernaux....

(*Il attaque Phocias, qui se défend, & le tuë.*)

PHOCIAS.

Vas-y d'abord toi-même.

CALED.

Traître! Tu m'as percé le cœur..... O Prophéte imposteur! Sont-ce là tes promesses?.....

(*Il expire.*)



SCENE XIII.

Plusieurs Troupes de Chrétiens & de Sarrasins traversent le Théâtre en combattant. Les premiers sont défaits. EUMENES les rallie enfin, & tient ferme. ABUDAH paroît, suivi de quelques Guerriers Arabes.

ABUDAH.

CEssez, cessez, dis-je ? & que l'épée sanglante rentre dans le foureau.

EUMENES.

Abudah, sont-ce là vos sermens ?

ABUDAH.

Non ; & je conviens de la justice de tes plaintes.... (*il jette les yeux sur le corps de Caled.* O Musulmans ! regardez votre Général.

EUMENES.

Que vois-je ? C'est Caled !

ABUDAH.

Il ne respire plus... C'est ainsi que le Ciel nous punit, par sa mort, d'avoir

violé notre foi. Adieu, grand, mais cruel Guerrier !

EUMENES.

La soif qu'il avoit du sang humain s'éteint dans son sang même.

ABUDAH.

Emportez son corps à Damas; couvrez-le d'un manteau.... puissions-nous ainsi cacher ses fautes !... serviteurs du Prophéte, écoutez-moi maintenant. Vous avez à pleurer une perte plus importante encore : votre Seigneur & le mien, *Abubecre* n'est plus; ce grand Calife a quitté cette vie pour en trouver une meilleure ! Vous n'êtes pourtant point sans Maître, *Omar* vient de lui succéder. Reconnoissez son sceau respectable que je reçois dans le moment. Il me charge du Commandement général de ses fideles Musulmans dans toute la Syrie : telle est sa volonté suprême. Hélas ! Ne semble-t-il pas avoir prévu l'événement funeste que nous pleurons tous aujourd'hui ? Obéissez donc, soldats du Prophéte, & reconnoissez en moi votre Chef. Quant à vous, ô malheureux Chrétiens ! Sçachez, qu'à la premiere

nouvelle d'un attentat dont je rougis, j'ai volé pour le prévenir, ou pour vous défendre. Reprenez tous vos biens, ne craignez rien à l'avenir pour votre fureté, la mort sera le prix de quiconque osera troubler votre retraite.... Qu'exigez-vous de plus? Parlez, je vous l'accorde.

EUMENES.

Toujours juste, toujours brave! tes vertus illustreroient une foi plus pure. Tu connois la pitié, tu connois la clémence, tu es trop au-dessus de ta Secte! Pardonne, respectable Abudah : ta probité te rendoit digne d'être Chrétien.

ABUDAH, *à part.*

Eternelle Puissance! c'est toi qui fis mon cœur; ses mouvemens les plus secrets te sont connus : ou fais-moi connoître la vérité, ou pardonne-moi mon erreur!..... Maintenant, Eumenes, séparons-nous en paix : Tu vois en moi ton ami, autant que je puis l'être.

(*Ils sortent tous par différens côtés.*)

SCENE XIV.

EUDOXE. ARTAMON.

EUDOXE.

HElas, mon Pere est-il sauvé?

ARTAMON.

Le Ciel le sçait. Il étoit prêt à combattre, lorsqu'incertain de l'événement il m'a ordonné de vous avertir du danger, & d'accompagner votre fuite.

EUDOXE.

Ma fuite! Eh de quel côté porterois-je mes pas?... Non; si mon Pere est mort....

ARTAMON.

Esperons mieux, Madame; le tumulte cesse: l'Ennemi peut-être est repoussé... Ce Guerrier pourra mieux nous instruire.



SCENE XV.

EUDOXE. ARTAMON.
L'Officier.

ARTAMON.

Soldat, tes yeux annoncent la victoire : Que dit ta langue ?

L'OFFICIER.

L'Ennemi s'est retiré ; Abudah n'a fait que paroître pour nous sauver ; le traité est renouvellé ; Caled est mort.

EUDOXE.

Et mon Pere ? ....

L'OFFICIER.

C'est par son ordre que je vous cherche, pour vous apprendre tout ceci. J'ai encor d'autres nouvelles à vous dire ..... Mais ....

ARTAMON.

Mauvaises, sans doute ; ce soudain embaras l'annonce. N'importe, achéve : les biens mêlés de maux sont le partage des Mortels.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Eumenes pleure un ami malheureux, Herbis est tué. Ce pere déplorable, accablé de la mort de son fils, s'est jetté dans le plus épais des bataillons ennemis, où il a trouvé le sort qu'il cherchoit sans-doute. Mais Eumenes paroît lui-même....

ARTAMON.

Il paroît soutenir quelqu'ami mourant... Hélas! c'est....

(Eudoxe, Artamon, & l'Officier reculent au fond du Théâtre.

SCENE XVI.

EUMENES conduit, & soutient PHOCIAS percé d'une fléche.

EUMENES.

O Blessure fatale! que ne l'ai-je reçue moi-même! ta générosité me pénétre, & me confond. Quoi, tu peux oublier mon injustice; Tu me pardonnes! & tes derniers embrassemens sont pour moi!

PHOCIAS.

Je n'ai plus qu'un instant à vivre; il faut le ménager.... Achéve, cher Eumenes.... Achéve de me conduire.... Hélas, où est-elle?

(Eudoxe & Artamon s'approchent.)

EUMENES.

Approche, Eudoxe!... Vois le déplorable objet de nos pleurs!

EUDOXE.

Phocias blessé! Phocias expirant!.. Ah, quelle main barbare?...

PHOCIAS.

Dis plûtôt bienfaisante.... Séche tes larmes, Eudoxe. Ce n'est point la douleur qui fait couler les miennes... Et je bénis mon sort.

EUDOXE.

O Ciel, est-il possible?

PHOCIAS.

Mes destins sont remplis.... le Ciel vient d'exaucer mes vœux; il a permis que je devinsse encor utile à ma patrie, ainsi qu'à mes amis: Caled, Daran, & tous ceux qui nous avoient trompés sont tombés sous mes coups: nous n'avons plus d'ennemis; & j'avois arrêté leur fureur meurtriére

avant qu'Abudah que j'avois averti de leur dessein accourût à votre secours. Ce trait lancé au hazard, termine ma carriére ; mon rolle est achevé.... C'est ainsi que le Ciel toujours juste, & me punit, & me fait grace. Je l'espére du moins ! O mes amis ne plaignez point mon sort.

EUDOXE.

Infortuné Phocias !.. Hélas ; que te dirai-je ?

PHOCIAS.

Dis que tu me pardonnes.... O mon Eudoxe, ce n'est plus par les yeux de la passion que ton amant te regarde : mon ame, presqu'insensible pour tout objet terrestre, ne t'en trouve que plus brillante & plus pure.... Tandis que.... Je succombe... Et la douleur que je ressens....

EUDOXE.

Ciel secourable, jette les yeux sur lui ! daigne le secourir !

EUMENES.

Il n'est peut-être point trop tard ; laisse-toi porter dans ma tente : ta blessure peut n'être point mortelle.

PHOCIAS.

On m'en flateroit en vain : l'Empire du monde ne me feroit point renoncer à une mort si précieuse. Hélas, je ne retiens encor mon ame pendant quelques instants que pour vous supplier d'être témoins de mes remords & d'en instruire l'univers. Le moment où ce dard sera arraché de ma blessure sera celui de mon trépas.

EUDOXE.

Ah, garde-toi d'y toucher ! mille sentimens aussi tendres que douloureux s'élévent à la fois dans mon ame, & l'agitent au point de ne pouvoir rien exprimer !... Je connoissois à peine le malheur.... Mais ce moment affreux...

PHOCIAS.

Arrête ?.. Tu me fais regretter la vie ! mais tandis que je respire encore, daignez m'apprendre, mes amis, de quel côté vous dirigez vos pas ?.. C'est ma derniére inquiétude.

EUMENES.

Si le Ciel exauce mes vœux, Constantinople sera ma derniére retraite. C'est là que j'espére passer le peu de

jours que mes malheurs me laissent.

EUDOXE.

Et c'est là que je vais me consacrer au Ciel. O Phocias, ne crains point de rivaux, toi seul aura possédé le cœur d'Eudoxe. Mon Pere même consent à mon dessein. Ma vie, ainsi qu'un flambeau peu durable, va desormais se consommer aux pieds des Autels, jusqu'au moment où le Ciel (qui sans doute t'a déja pardonné!) réunisse deux ames que rien à l'avenir ne pourra séparer.

PHOCIAS, *arrachant le dard de sa playe.*

Je meurs content... Je ne regrettois que toi seule.... L'Univers est maintenant à mes yeux.... Rien.

EUMENES.

Hélas; il tombe! Artamon, soutiens-le: vois comme son sang coule!.. les ombres de la mort couvrent ses yeux.... mais que vois-je? O ma fille! Vas-tu périr aussi?... Aidez-la, secourez-la, chers amis, portez-la dans ma tente.

On emporte Eudoxe.

SCENE DERNIERE.

EUMENES. ARTAMON. Suite.

ARTAMON, *à part.*

MEs yeux, ne retenez point vos larmes ! Elles honorent l'humanité.

EUMENES.

O Phocias ! O Phocias !... Il ne m'entend plus ; il est insensible à mes cris ! Jeune & trop malheureux Guerrier je ne t'en pleurerai pas moins : C'est un fils que je crois perdre en toi ! c'est un ami dont je n'étois pas digne !.... Mais à quoi te servent mes larmes ?

Quand on a dû prévoir ses funestes effets,
Notre injustice envain excite nos regrets !

FIN.

BUSIRIS,

ROI D'EGYPTE,

TRAGEDIE

DE

M. YOUNG.

O triste planè acerbumque funus!
O morte ipsâ mortis tempus indignior!
Jam destinata erat egregio juveni, jam
electus nuptiarum dies; quod gaudium,
Quo mærore mutatum est?

Plin. Epist.

(2)



PERSONNAGES.

BUSIRIS, Roi d'Egypte.
MYRON, Fils du Roi.
NICANOR, Pere de Mandane.
AULETES, Courtisan.
MEMNON,
RAMESES,
SYPHOCES,
PHE'RON,
} Conjurés.
MYRIS, Reine d'Egypte.
MANDANE.

La Scene est à Memphis dans l'ancienne Egypte.

Représenté sur le Théâtre de Drury-lane, en 1719.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente un Temple de Memphis.

PHERON, SYPHOCES.

SYPHOCES.



SI l'antique splendeur d'un pays, la beauté de ses édifices, & les faits immortels dont il fut le théâtre, ont droit d'élever l'ame & d'annoblir les idées, j'ai sans doute loué trop foiblement notre Egypte. Reine des Nations, gloire de tous les tems; Mere des Sciences,

berceau des Dieux; mon imagination s'étend en vain pour concevoir & peindre dignement à quel degré les armes & les Arts ont porté sa vaste puissance.

PHERON.

Trop heureuse Contrée! si le redoutable Monarque qui la tient sous sa loi, si le superbe Busiris dont le nom seul fait trembler l'Univers, n'eût avili toutes les merveilles qu'elle renferme, par son orgueil & par sa cruauté.

SYPHOCES.

L'orgueil est en effet la source de tous ses crimes & il en fait toute sa gloire? Que dis-je? il en est tellement enyvré, qu'à ses yeux Jupiter lui-même paroît à peine son égal. N'avons-nous pas vû ce vain Mortel traîné par des Rois attachés à son Char? N'avons-nous pas vû ces infortunés Souverains cachant leur Majesté dans la poussiére, supporter avec indignation cet Esclavage humiliant, tandis que le Vainqueur ornant son Diadême des plus précieuses dépouilles de leur Empire sembloit braver les Dieux par

le faste éclatant de son triomphe ?

PHERON.

Sa cruauté n'est pas moins extrême que son orgueil. Toujours Barbare, même en invoquant les Dieux, sa piété ne se signala jamais que par l'effusion du sang humain.

(*On entend les acclamations du Peuple.*)

SYPHOCES.

Ce million de voix réunies nous annonce l'arrivée du Tyran. Voici l'heure où, descendant du haut du Temple, il vient de jetter un œil de complaisance sur ces énormes monumens qui cachant leur sommet dans les nuës, doivent apprendre à la postérité la plus reculée ce que peut & l'audace & l'industrie humaine.

PHERON.

Le Soleil a déja vingt fois ramené le printems depuis que nos peuples, & les Nations rassemblées gémissent sous le poids de ces immenses travaux.

SYPHOCES.

Le Roi paroît.... Si tu ne veux te prosterner, fuis.

SCENE II.

BUSIRIS *paroît, environné d'une foule de Courtisans.*

BUSIRIS.

CEtte Cité puissante, par son antiquité presque rivale du soleil, cette opulente & fameuse Memphis ne découvre maintenant du plus haut de ses tours que des objets où le luxe & les Arts enfans de l'abondance ont épuisé tout ce que l'imagination peut inventer de plus enchanteur pour les yeux. Là des vallées fertiles, dont l'œil surpris veut en vain parcourir l'étenduë ; ici des vaisseaux innombrables ; plus loin mille Cités enorgueillies de leur puissance, & qui ne semblent subsister que pour commander au monde. Trésors des Nations, richesses de l'Univers, c'est ici votre centre ! Heureuse Egypte, ce monument seul manquoit à ta gloire. Cette naissante Pyramide, dont

l'épaisseur se perd pourtant déja dans les airs, tandis que la vaste étendue de son ombre raccourcit les objets qu'elle couvre proportionnément à ce que les Rois de la terre sont au-dessous de ton Monarque : cette merveille, dis-je, cet hardi chef-d'œuvre de l'humanité étoit seul digne d'éterniser le souvenir de ta grandeur.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. AULETES.

AULETES, *se prosternant.*

QUe le plus grand des hommes, que Busiris vive à jamais !

BUSIRIS.

Leve-toi. Que veux-tu ?

AULETES.

Divers Ambassadeurs sont arrivés des plus lointains climats : en t'apportant les hommages de leurs Souverains, ils viennent admirer les merveilles de ton régne. Chacun d'eux

est chargé des dons les plus précieux que la nature accorde à sa contrée : l'or, & les perles sont leurs moindres présents. L'Arabe vient mettre à tes pieds ses parfums les plus rares ; l'Ethiopien t'offre mille coursiers aussi vîtes que le vent ; des chameaux, des éléphants succombant sous le faix des riches dépouilles de leurs maîtres, sont les tributs que les autres Royaumes offrent au redoutable Busiris.

BUSIRIS.

Et le Persan, qu'apporte-t-il ?

AULETES.

Il se prosterne devant ton Thrône ; & la magnificence de ses présents ne peut être égalée.

BUSIRIS.

J'ai pénétré ses desseins ; c'est un espion jaloux de ma grandeur, & non pas un ami : il ne me verra point. Fais voir l'Egypte à son Ambassadeur ; qu'il contemple dans Memphis le prodigieux concours des Nations, qui semblables aux flots de la mer, se répandent sans obstacle dans nos Places publiques ; montre-lui ces vastes portes d'airain, à travers chacune

desquelles le premier signal de mes trompettes fait sortir en un instant un million d'hommes ; fais-lui parcourir nos remparts formidables ; qu'il tremble à l'aspect de ces murs, où le bruit éclatant de tant de chars marchant de front, imite celui du tonnerre. Fais-lui surtout remarquer que le Roi des Fleuves, le Fils aîné de l'Ocean, le Nil enfin fertilise à mon gré les champs de mon Empire ; & qu'indépendant du caprice des saisons, je tiens seul en mes mains, & la disette & l'abondance..... qu'il voye enfin toute ma gloire. Ensuite, présente-lui cet arc. Lorsqu'un de ses sujets pourra, ainsi que moi, le tendre sans effort, dis-lui que j'invite son maître à porter la guerre en ces lieux. Jusques-là, qu'il rende grace au Ciel d'avoir dirigé ailleurs le cours de mes conquêtes. Voilà pour le Persan... j'entendrai les autres Ambassadeurs.



SCENE IV.

MANDANE entourée de Prêtres, & de ses femmes, est vuë dans le lointain, offrant un sacrifice aux Dieux de l'Egypte.

On chante une Hymne à ISIS, après quoi les Prêtres sortent, & MANDANE accompagnée de ses femmes, s'approche sur le devant du Théâtre.

MANDANE.

J'Ai rempli mes devoirs envers les Dieux ; mon ame cependant n'en est pas moins agitée. Les images terribles qui l'épouvantent, le glaive menaçant toujours prêt à me percer le cœur, n'en est pas moins sans cesse présent à mes regards ! Ce n'est pourtant que l'effet d'un songe : devroit-il si long-tems m'occuper ?... mes filles, laissez-moi ... Suprême arbitre des humains, daigne m'entendre ! Daigne inspirer

un cœur que son innocence invite à t'implorer ! Heureux, ou malheureux, mon sort dépend de cet instant terrible. Epaissis les ombres de ces demeures funébres, cache à tous les yeux mon amant ; & fais qu'il puisse déplorer en paix ses malheurs.

SCENE V.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit MEMNON *couché sur le tombeau de son pere.*

MANDANE, *continue.*

QUel spectacle fut jamais plus déplorable ! Cher Amant, si les morts ont seuls droit d'occuper un cœur où je croyois régner, la vie n'a donc plus de charmes pour toi ? Ou si je te suis chere encore, qu'ais-je donc fait pour te rendre ingrat à l'amour ; pour te voir préferer à ma tendresse l'azile de la mort, & du désespoir ?

MEMNON.

Pourquoi le feu charmant de tes regards vient-il éclairer des lieux dont la sombre horreur convient si fort à l'état affreux de mon ame ? Songes-tu que l'éclat de tes charmes dissipe les ténébres qui flattent & nourissent ma douleur ? Retire-toi, chere Mandane: mon cœur voudroit ne vivre que pour toi, mais la nature reclame cet instant: ce n'est point à l'amour à le partager.

MANDANE.

Qu'entens-je !.. M'estimerois-tu assez peu pour me croire incapable de partager tes douleurs ? Vis-tu jamais mes yeux sereins quand les tiens ont versé des larmes ?

MEMNON.

O ma chére Mandane !

MANDANE.

Pourquoi sembles-tu me fuir ? Pourquoi détournes-tu les yeux ? Mandane est-elle coupable ? Memnon est-il ingrat ? Hélas, en quel état te vois-je ! Ton cœur, gros de soupirs, me cache la moitié de ta peine ; tes larmes coulent malgré toi.... Quel nou-

veau, quel puissant motif te les fait donc répandre ?

MEMNON.

Ah, ne cherches point à augmenter ma douleur; je la croirois criminelle, si tu la partageois ! Je veux pourtant te la cacher en vain. O mon Pére ! Ce nom du moins m'excuse : que ne doit-on pas à ce titre sacré !

MANDANE.

Donne passage à tes sanglots : Ce n'est qu'en m'ouvrant ton cœur que tu peux le soulager; les maux que tu me caches n'ont déja que trop longtemps empoisonné les plus doux instans de ma vie. Hélas combien de fois ne t'ai-je pas demandé vainement le triste detail de tes infortunes ? Cruel ! est-ce par un coup d'œil irrité que tu prétends encore me répondre ?

MEMNON.

O Mandane ! Si mes malheurs n'enveloppoient que moi; si mon intérêt seul exigeoit mon silence, pourrois-je l'observer ? Pourrois-je résister aux tendres inquiétudes de l'amour effrayé ? Mais il s'agit d'un crime à vanger; il s'agit d'un crime émané du

Thrône : crains, ma chere Mandane ; crains d'approfondir ce sécret fatal ! En révélant ces sécrettes horreurs, tremble que je ne réveille un feu depuis longtems couvert, & dont la moindre étincelle peut embraser ces lieux ! .. Mais, tu le veux ; je te connois : c'est trop longtems me défier d'un autre moi-même. Il faut te satisfaire.

Cette Myris, cette femme ambitieuse qui régne ici maintenant, étoit sœur d'Artaxès notre dernier Rôi ; & Busiris, qui occupe aujourd'hui le trône, en étoit le plus prochain héritier. Pour t'épargner les circonstances du plus noir des forfaits, apprens seulement que la coupable Myris, enyvrée du desir de régner avec notre Tyran, porta sur son frere une main criminelle, & que tous deux jouissent en paix du prix de leur crime.

MANDANE.

Ah, que m'apprens-tu !

MEMNON.

Les amis d'Artaxès, tout ce que l'Égypte avoit de vertueux & d'illustre, fut envelöppé dans cette horri-

ble proscription : des flots de sang inonderent ces lieux ; la crainte que le sang de nos Rois ne trouvât des vangeurs, rendit nos Tyrans implacables : tout ce que le fer ne put atteindre, fut à jamais banni de cet Empire. Mon pere même ..... hélas, pardonne-moi ! Le souvenir du tien, doit te faire excuser mes larmes ... Le Tyran, rassuré sans doute par ma jeunesse, me fit élever avec un de ses fils (que le Ciel n'a pas laissé vivre.) Il espera toujours, par ses caresses & par ses bontés feintes, effacer par dégrés dans mon esprit la noirceur de son crime : mais l'impuissance de la satisfaire a pu seule me faire suspendre ma vangeance, & déguiser à ses yeux les justes fureurs dont mon cœur est rempli.



SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. PHERON paroît dans l'éloignement, & les observe.

PHERON, *à part.*

Seuls dans ces lieux retirés ! Leurs yeux marquent leur tendre intelligence. Ecoutons : sçachons le sort de mon rival.

MEMNON.

Toi seule belle Mandane, Toi seule rétablis quelquefois la paix dans mon cœur... Toi seule pourois me rendre moins malheureux !

MANDANE

Moi, Seigneur ! & par quel moyen ?

MEMNON.

Peux-tu le demander ? N'est-ce pas insulter à ma peine ?

MANDANE.

Ah, Memnon !..... Que ne puis-je parler !

MEMNON.

Parle.

MANDANE.

Je le voudrois; je ne le puis.... Tu n'es déja que trop à plaindre. Laisse-moi fuir....

MEMNON, *l'arrêtant.*

Tu me perces le cœur!

MANDANE.

Tu le veux. Laisse-moi donc respirer; laisse-moi donc reprendre assez de forces pour t'apprendre de nouveaux malheurs.... Tu sçais que Phéron m'aime, & que chaque jour ajoute aux persécutions que son odieuse flamme lui suggére... (*Phéron donne des marques de la plus grande agitation.*) Un autre Amant plus dangereux, plus redoutable encore, trouble depuis longtems mon repos! L'impétueux Myron, ce jeune & voluptueux Prince m'a cruë digne de sa tendresse. Il avoit osé m'en entretenir longtems même avant que son pere eût livré le *Méde* à son glaive destructeur; & depuis quelques nuits son image terrible ne m'offre plus que des songes affreux!... Il revient, dit-on, aujour-

d'hui : la Cour s'apprête à célébrer son triomphe ; & je ne sçais quel pressentiment m'annonce que nous avons tout à craindre de lui.

MEMNON.

Eh bien, mettons le sort même dans l'impossibilité de nous désunir... Tu ne rougis pas d'être mon amante : ose dès cette nuit devenir mon épouse.... (*Il l'embrasse.*)

PHERON, *à part.*

Que le Ciel les punisse tous deux ! Quoi, j'aurai soupiré si longtems pour la voir passer dans les bras d'un rival ! .... Ce supplice est au-dessus de ma vertu ; n'écoutons que le désespoir. S'il me rend coupable, celui qui l'a fait naître est lui seul criminel. Les Enfers même ne peuvent me préparer de tourmens plus rigoureux.



SCENE

SCENE VII.

MEMNON. MANDANE.

MEMNON.

Je tremble en t'embraſſant, & mon cœur agité ſemble douter encor *de ſon* bonheur. Il eſt trop grand pour moi : Il ſurcharge mon ame au point de ne pouvoir te l'exprimer !

MANDANE.

Cher Amant ! . . . . . Mais pourquoi certaine horreur ſecrette vient-elle tout-à-coup obſcurcir le charmant eſpoir qui me luit... Memnon, tu ſçais que je dépens d'un pere, & d'un pere que j'aime autant qu'il le mérite. Il faut le conſulter. Si je croyois altérer ſon bonheur, je chercherois en vain le mien dans les bras de l'amour même.

MEMNON.

Ta félicité ſeule peut me rendre heureux.

MANDANE.

Hélas, ce même jour est celui qui me donna la naissance... Oserois-je t'avouer ma foiblesse? Il ne fut jamais indifférent pour ton amante : quelque grand événement favorable ou sinistre pour moi l'a toujours signalé !

MEMNON.

Ecarte ces présages : ils offensent trop l'amour. Imite-moi, chere Mandane ; je pense que le Ciel en te donnant à moi me rend tout ce que sa rigueur m'avoit ôté : ma gloire, ma liberté, mon pere, je retrouve tout en toi. Eh, si les Dieux ne m'avoient réservé Mandane, m'auroient-ils jusqu'à ce jour rendu si malheureux ? Se feroient-ils crus justes à mon égard?... Dès que la nuit régnera dans ces lieux un Ministre sacré unira pour jamais nos destins, & remplira ma plus chere espérance. Jusques-là, cherche à dissiper tes douleurs parmi les jeux & les plaisirs dont cette cour abonde. Je gémis d'être forcé de te quitter : mais des devoirs importants m'appellent, & l'amour même me presse d'être attentif à leur voix... Si je m'arrache de

ces lieux, c'est pour me rendre encore plus digne de te posséder.

MANDANE.

J'entens quelqu'un... Ce sont tes amis sans-doute : je te laisse avec eux.

SCENE VIII.

MEMNON, *seul.*

GEnéreuse Mandane ! Mon ame suit tes pas.... Mais d'autres passions viennent à leur tour s'emparer de mon cœur. Les soupçons inquiets, la douleur, la vangeance se réünissent de nouveau pour déchirer le sein de leur victime. Amour ! tu n'as fait que suspendre mes maux.



SCENE IX.

MEMNON. SYPHOCES.

SYPHOCES.

Est-ce toi, brave Memnon ?

MEMNON.

Viens, mon cher Syphocès. Je vois ton ame dans tes yeux : tu m'apportes un cœur plus sensible aux malheurs d'autrui qu'aux tiens mêmes. C'est le plus sublime caractére de la vertu.

SYPHOCES.

Il en est un second, que je ne lui crois guères inférieur : c'est de défendre, c'est de vanger les opprimés, ou de périr.

MEMNON.

Je t'approuve. Oui, périssons plutôt : augmentons plutôt le nombre de ces premiers Héros, que la crainte de la mort ne retint jamais ; toujours prêts, pour le bonheur public, à plonger leur glaive dans le sein des Tyrans. O mes amis ! combien de tems l'Egypte

gémira-t-elle encor dans ses chaînes ? Jusques à quand ses fils tomberont-ils en foule sous le fer d'un barbare ennemi ? Fleau plus redoutable que tous ceux dont la colere céleste punit quelquefois les mortels, nous voyons en Busiris seul le destructeur d'un peuple dont il devroit être le pere.

SYPHOCÈS.

De quels carnages mes yeux n'ont-ils pas été témoins ! combien de fois, lorsque les débauches de la nuit avoient irrité la rage de ce Monstre, n'avons-nous pas vû son réveil ensanglanté par le trépas de mille innocentes victimes ? Tout tomboit alors indifféremment sous ses coups ; nul état n'étoit respecté : l'Esclave même, accablé sous sa chaîne, trouvoit un boureau dans son Roi ! . . . . . Mais quel nouvel espoir te luit ? Pourquoi nous appelles-tu dans ce Temple ?

MEMNON.

Ce fut à pareil jour, ô brave Syphocès, que mon Pere fut immolé ! Ce fut à pareil jour que ce Héros respectable, dont le sang avoit coulé cent fois pour la Patrie, fut massa-

cré dans ſon propre Palais, & tomba ſous des mains infâmes. C'eſt le retour de ce jour exécrable, qui en irritant mes douleurs, ranime les tranſports de ma vangeance, & m'en fait précipiter l'inſtant. Où ſont tous nos amis ?

SYPHOCES.

Ils vont paroître. Rameſès eſt agité des mêmes tranſports. La nuit derniére, tandis que le ſommeil s'étoit appeſanti ſur mes ſens déja accablés par la douleur, cet infortuné, ainſi qu'une ombre plaintive & menaçante, eſt entré chez moi... Ses lugubres ſanglots frapent mon ame ; je me réveille en frémiſſant... Hélas, c'étoit ſon frere ! c'étoit le ſouvenir douloureux du trépas de ce Héros qui troubloit, & briſoit le cœur du généreux Rameſès. *Tu m'as promis*, dit-il, *de me vanger ? Si tu veux que je vive, hâte l'effet de ta promeſſe.*

MEMNON.

Je connois ſa haine pour Buſiris, & pour ſon fils. Ceci va l'augmenter encore. (*Il montre une Lettre.*) Rameſès croyoit n'avoir à vanger que ſon

frere : il va découvrir de nouvelles horreurs.

SYPHOCES.

Memnon, que me dis-tu ?

MEMNON.

Cet événement me rappelle le coupable amour que la Reine a conçû pour toi, ses offres brillantes, & l'indignation avec laquelle tu les as rejettées.

SYPHOCES.

Fatal amour ! Tes jalouses fureurs ont préparé le poison qui m'a privé de ma chere Apamie ! Cruelle & détestable Mytis ! as-tu pû te flatter de lui succéder dans mon cœur ? ... Juste vangeance ! je ne respire que par toi.

MEMNON.

Croirois-tu que le Tyran même, que ce vautour qui semble ne vivre que du sang de ses sujets, malgré le poids de l'âge est aussi sensible à l'amour ?

SYPHOCES.

Qu'entens-je !

MEMNON.

Il brûle pour Amélie, pour l'épouse de Ramesès. ... Mais on vient ? ....

C'eſt Rameſès lui-même, ſuivi de nos compagnons d'infortune.

SCENE X.

MEMNON, SYPHOCES, RAMESES, PHERON, & *autres Conjurés.*

MEMNON.

QUel accueil, amis, attendez vous de moi dans des lieux conſacrés à la mort? parmi les tombeaux de nos Peres? Moins opulent, que le Prince Myron, je n'ai point à vous offrir de ces banquets ſomptueux, mais toujours terminés par le maſſacre de vos freres. Je ne t'offrirai point, mon cher Syphocès, des appartemens auſſi ſuperbes que ceux dont la paſſion de Myris compte te faire un léger ſacrifice: ce lugubre ſéjour, ces lieux habités par les mânes des Héros que nous pleurons tous, ſont maintenant mon ſeul azile. Mais Buſiris reſpire, Bu-

ſiris régne & joüit de l'impunité de ſes forfaits : Il eſt bon que ces retraites funébres rappellent à nos cœurs le ſort qui nous menace. Le glaive eſt toujours ſuſpendu ſur nos têtes ; & l'impitoyable Myris croiroit perdre un jour de ſa vie, s'il n'étoit marqué par le ſang.

RAMESES.

Et nous avons porté ce joug affreux pendant vingt ans entiers ! Nous avons ſenti nos maux, nous nous en ſommes plaints ; & nous n'en ſommes pas vangés ! Amis nous n'avons point de bras ; ou ſi nous en avons, ils n'ont ſervi qu'à reſſerrer nos chaînes. Otez-les-nous, grands Dieux, ſi nos ames ne peuvent nous en inſpirer un plus digne uſage !

MEMNON.

Le ſouvenir humiliant de tes malheurs paſſés aigrit, & fait éclater ton courage ?.. Tiens, connois tes malheurs préſens. (*Il lui donne la lettre.*)

RAMESES, *liſant.*

O Ciel !...

SYPHOCES.

Quel combat de paſſions réunies

se peint tout-à-coup dans ses yeux !

RAMESES.

Quoi, le seul plaisir de ma vie, celle dont les chastes ardeurs me donnent des gages si précieux d'une tendresse mutuelle qui m'est plus chére que mon être même ! Quoi, mon épouse me seroit enlevée ! On l'arracheroit de mes bras ! Et je le souffrirois !... Les combats où jai *servi* le Tyran ont épuisé ce que j'avois de sang impur dans mes veines : *un* reste de sang généreux y coule encore. Si tu veux réussir, Monstre ! il faudra le répandre.

PHERON.

Plus nous différerons, plus le Tyran se rendra criminel.

RAMESES.

Embrasse-moi, Phéron : *j'aime* à voir que ton ame rougisse de nos délais honteux. Périsse cent fois le *cœur* pusillanime, qui m'avoueroit encore pour son ami, si, après ce que je *viens* d'entendre, je balançois d'affronter la vangeance ou la mort !

MEMNON.

Cette nuit, cette nuit même ter-

minera nos maux, ou notre vie. Le Persan, depuis longtems aussi outragé que nous, seconde notre entreprise. Tout est prêt, mes amis! Vos cœurs, & vos bras le sont-ils?

RAMESES.

Le mien n'aspire qu'après l'instant d'arracher le Tyran du Thrône, & de l'immoler sur ce tombeau.

MEMNON.

Digne ressentiment! jettez les yeux, amis, sur les objets qui nous environnent: tout ce que la nature a de redoutable & de grand semble réuni dans ce Temple! Ici, voilà vos Dieux; ici les cendres de vos peres, de ces fameux défenseurs de cette liberté dont l'audace des Rois nous a ravi jusqu'à l'ombre. Quelle ame oseroit se démentir à l'aspect de pareils témoins! Les Autels méprisés frémissent, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, un murmure confus des Mânes indignés semble nous exciter à la vangeance! . . . Allons, braves amis, entourons la tombe de mon pere: que son ombre sacrée soit le témoin de nos sermens.

RAMESES.

Pourquoi la ſienne ſeule ? O vous, Ombres illuſtres ! vous qui chaque nuit entourez la couche du Tyran pour accabler ſon ame ! Par les fers des opprimés, par les ſanglots des veuves, par les larmes des orphelins, par les terreurs des vierges, par le ſang des Héros, par les Dieux blaſphémés, par l'eſclavage des hommes libres, venez, je vous invoque toutes !

MEMNON.

Entens-nous, puiſſant *Jupiter!* Daigne exaucer nos vœux, tandis que nos mains jointes autour de ce ſaint monument dévouent nos cœurs à la vangeance !

TOUS ENSEMBLE.

Nous jurons tous ! ...

MEMNON.

Le ſort du Tyran, & de ſes flateurs eſt rempli. Ces ſuperbes Palais ſeront demain réduits en cendre.

PHERON, *à part.*

Mon ennemi ne peut maintenant m'échaper; & je ſçais comment punir l'orgueilleuſe Mandane .... Un parjure

n'eſt point un crime quand il ſert à la fois la vangeance, & l'amour.

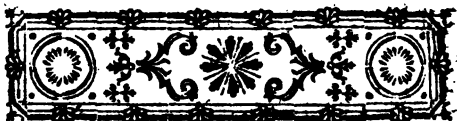
MEMNON.

O, mes amis, * notre ſort ne peut être que beau. Nous vangeons la Patrie ; ou nous périſſons pour elle !

* J'abrége ce dernier couplet qui n'eſt guères qu'une répétition de ce qui a déja été dit par Memnon dans le cours de la Scène.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente le Palais de BUSIRIS. *On voit un Thrône superbe dans l'enfoncement, & une foule de Courtisans attendant l'arrivée du Roi.*

SYPHOCES & RAMESES sont censés observer de loin ce qui se passe.

RAMESES.

QUi donc attire ici ce concours tumultueux de Courtisans avides de nouveautés? Quelle est la cause de ces acclamations réiterées qui frappent & choquent mon oreille?

SYPHOCES.

L'arrivée de ton pere, & du Prince

Myron, fait renaître la joye dans le cœur de tous nos Citoyens.

RAMESES.

Mon Pere a long-tems servi l'injuste Busiris avec un zéle digne d'une meilleure cause. Le casque qui couvre ses cheveux blancs étonne encore les Ennemis de l'Egypte; & le son des trompettes semble rajeunir ce vieux guerrier, dont plus de soixante ans de travaux n'ont pû rallentir le courage.

SYPHOCES.

Regarde: C'est par ici qu'ils vont passer, pour être présentés au Roi.

(Miron & Nicanor traversent le Théatre, avec une suite nombreuse.)

RAMESES, *montrant Myron.*

Quel dommage qu'un Prince si perdu dans le crime n'offre aux yeux que les graces d'un Héros, & rende presque le vice aimable!

SYPHOCES.

Pardonne, Ramesès: je suis son ennemi, mais je dois être juste. Il est généreux, bienfaisant, affable, brave: mais ses passions n'ont point de bornes; quand il s'y laisse emporter, un vaisseau battu par la tempête est

moins agité que ne l'est alors sa raison. Quoique renommé dans la guerre, & plus avide encore d'accroître l'éclat de son nom, la fougue des plaisirs eut toujours droit d'enyvrer son ame, & d'étouffer en lui toute apparence de remords.

RAMESES.

Le Tyran vient... avec quel faste & quel orgueil apprêté ne va-t'il pas recevoir son fils! avec quelle enflure de mots ne va-t'il pas exagerer une conquête au fond peu importante, & couvrir la médiocrité de ses idées du masque d'une fausse grandeur!

SCENE VI.

Le ROI arrive d'un côté, suivi d'une foule de Courtisans, & monte sur son Thrône; MYRON & NICANOR suivis par des Guerriers, arrivent de l'autre.

BURISIS.

VIens, mon fils, viens seul Mor-

tel digne de partager ma gloire ; ton pere a du plaisir à te revoir. Tes exploits ont étendu nos frontieres : d'autres montagnes s'élévent, d'autres fleuves coulent, d'autres étoiles brillent dans l'étendue de mon Empire. Le Soleil lui-même ne le parcourt pas d'un coup-d'œil, il voyage pour le connoître, tandis que mes sujets partageant les deux hémisphéres, sont presque inconnus les uns aux autres, & rendent pourtant hommage au même Souverain.

MYRON, *montrant Nicanor.*

Voilà, Seigneur, voilà celui sur qui doit tomber votre reconnoissance. C'est à ce bras, dont tant de victoires n'ont fait qu'augmenter la vigueur, que vous devez & vos conquêtes & ma vie. Lorsque mon coursier, percé d'un javelot, m'avoit emporté dans le plus épais des bataillons Ennemis ; lorsque la pointe de mille dards étoit dirigée contre moi, c'est Nicanor dont le courage vainqueur de tout obstacle est venu m'arracher à un trépas que je croyois inévitable.

BUSIRIS.

Brave, & respectable Général, reçois mes remercimens. Inaccessible à la corruption des tems, ton cœur me fut toujours fidéle. Plût au Ciel que ton fils!...

NICANOR.

Epargnez-moi, Seigneur, n'en parlons pas..... il n'est plus mon fils: c'étoit pour me punir que le Ciel me l'avoit donné. Ah! de grace, Seigneur, daignez ne pas nous confondre! son crime dégraderoit trop mes services.

BUSIRIS.

Ne crains pas, cher Nicanor, que le Ciel ait mis vainement le sceptre dans ma main: mes sujets seront soumis, ou sentiront tout le poids de ma Puissance. Eh, quel autre les rend heureux, quel autre fait leur gloire, quel autre les défend contre leurs ennemis? L'air même qu'ils respirent n'est-il pas un de mes bienfaits? Est-ce trop exiger d'eux, que d'en être reconnoissans? Leur malheur, leur mort même ne me couteroit qu'un regard... mais il sera toujours favorable pour toi: un Ministre fidéle est le plus pré-

cieux ornement de ma Couronne ; sa probité ajoute encore à ma gloire.

NICANOR.

Daignez donc, Seigneur, m'accorder une derniere grace, & je mourrai content.... je n'ai plus qu'une fille ; après la perte de son frere, c'est le seul enfant qui me reste. Depuis que le sort m'a ravi sa mere, Mandane me tient lieu de tout : seule consolation de ma vieillesse, c'est par elle, c'est pour elle que je respire encore ! si les bontés de mon Roi peuvent descendre jusques-là ; s'il daigne la mettre à l'abri de sa protection redoutable : tout ce qu'un Monarque peut me donner, je croirai l'avoir obtenu. Ordonnez après de mon sort ; le peu de sang qui me reste brûle de couler pour mon Roi.

BUSIRIS.

Nicanor, ta fille est maintenant la mienne.

MYRON.

Ah, Seigneur, qu'il est beau d'exercer sa puissance, quand on peut signaler à la fois le Monarque & l'ami !... (*à Nicanor.*) N'est-ce pas toi, magnanime guerrier, à qui je dois le bon-

heur d'être encore ? Et tu pourrois me croire ingrat ! (*à part.*) Accablante pensée !.... (*haut.*) Non, le cœur d'un ingrat peut avoir commis tous les crimes ensemble !

NICANOR.

Quelle joye pour ma fille !... ma bouche n'ose exprimer ma reconnoissance.... souffrez que je tombe à vos pieds.

BUSIRIS.

Séche tes pleurs, & suis-moi. Ta fille est auprès de la Reine, & n'aspire sans doute qu'après l'instant de te revoir : va l'embrasser ; & viens me rejoindre au Conseil.... le bruit d'une conjuration est venu jusqu'à moi. Mais ces vils esclaves conspirent envain contre leur Monarque : Busiris ne peut trembler, il est toujours lui-même. La foudre est dans mes mains : toujours maître de la lancer, j'écraserai les traîtres. Semblable à la Mort, je régnerai plutôt seul dans un pays désert. avant que de céder, on verra les tombeaux de mes ennemis servir de dégrés à mon Trône.

SCENE III.

MYRON, & AULETES qui se parloient en particulier, s'approchent sur le devant du Théâtre.

MYRON.

SEs charmes ont toujours été présens à mes yeux; son image a toujours rempli mes idées. Le croirois-tu, cher Auletès? Au milieu des combats, parmi le sang & la flâme, Mandane occupoit mon ame toute entiere, & mettoit ma gloire en danger!... Souvent mon bras levé sur un redoutable ennemi, restoit un instant suspendu, & m'exposoit moi-même au trépas dont je le menaçois!... Ah, pourquoi sa naissance n'est-elle pas égale à la mienne? Pourquoi ne puis-je, sans rougir, unir mon sort au sien?

AULETES.

Seigneur, elle paroît.

MYRON.

Ses graces, sa modestie, ont subjugué mon orgueil. L'air de dignité répandu sur ses moindres démarches inspire le respect en excitant les plus tendres desirs !....

SCENE IV.

MANDANE. MYRON. AULETES.

MANDANE.

PArdon, Seigneur ! Je croyois voir ici mon pere.

MYRON, *l'arrêtant.*

Ah, ne me fuyez pas ! J'ai beaucoup à vous dire, Madame ; & beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer : oui, j'en atteste les Dieux ! ... (*à part.*) La respiration me manque, je tremble, je me meurs,.. (*haut.*) Pardonnez-moi cette tendre violence... (*il lui prend la main.*) Que ne puis-je expirer en baisant cette main adora-

ble, plutôt que de vous voir toujours insulter à ma peine!

MANDANE.

Seigneur, je ne suis pas complice du crime de mes yeux.

MYRON.

Vous n'en êtes point complice! ... Ah, leur langage est trop cruel pour moi; & c'est le cœur qui l'inspire. Voyez le trouble & l'agitation du mien, belle Mandane; & jugez vous-même de l'excès de ma passion. Est-il un Art pour contrefaire les sentimens intérieurs? Pour enflamer le sang à l'aspect de l'objet à qui l'on adresse ses vœux? Pour peindre aux yeux des mouvemens que l'ame ne sent pas? Ah, Madame, cessez de méconnoître des transports que vous seule êtes capable d'inspirer; cessez d'être insensible à la voix de l'amour même.

MANDANE.

Seigneur, celle du devoir m'appelle auprès d'un pere digne de toute ma tendresse.

MYRON.

Accordez-moi du moins quelques instants; je meurs, si vous ne m'écou-

tez !... Se peut-il que votre haine pour moi ſoit accruë autant que vos charmes ?.... Quel eſt donc mon rival ! Quel eſt donc le mortel aſſez heureux pour avoir touché ce cœur que je voudrois rendre ſenſible au prix de tout mon ſang ? Il en eſt un, il en eſt un ſans doute : je ne le vois que trop aux froids & dédaigneux regards que vous laiſſez tomber ſur moi... (*à part.*) Ciel, au moment que ce ſoupçon me frappe, il ſemble qu'un ſerpent ſoit entré dans mon cœur !... (*haut.*) Eſt-il poſſible, belle Mandane, que depuis mon abſence, le ſouvenir du malheureux Prince qui vous adore n'ait jamais un inſtant occupé votre penſée ?

MANDANE.

Seigneur, vous étiez avec mon pere : vos ſuccès ont fait l'objet de tous mes vœux. Souffrez que j'aille lui marquer toute la joye que ſon retour vient de répandre dans mon cœur.

MYRON.

Non, demeurez ingrate !... Je ne diſpute rien à votre pere : mais, quelle que ſoit ſa tendreſſe pour vous, ne la comparez jamais à la mienne. Je vois la

la source de vos mépris : les premiers transports de ma tendresse, ces desirs impétueux d'un jeune Prince aussi imprudent que téméraire, ont aigri contre moi votre ame ? j'y vois encore les traces trop profondes d'un ressentiment que mon repentir & mes larmes sinceres auroient dû dès longtems avoir effacées. Vous pouvez me pardonner, Madame : Je ne me le pardonnerai jamais ! Si Mandane ne vivoit pas, ce fer l'auroit déja vangée. Ah, si vous daignez oublier mon crime, ce n'est plus seulement un amant que vous verrez à vos genoux, c'est un malheureux égaré dans les sentiers de la bassesse que vous aurez remis dans les voyes de l'honneur, & qui joindra la plus vive reconnoissance au tendre amour dont il brûle pour vous. C'est à vos bontés que je devrai tout mon bonheur ; c'est à votre vertu que je devrai toute la mienne.

MANDANE.

Seigneur, je ne dois, ni ne puis vous entendre.

MYRON.

N'augmentez point mon supplice !

Ecoutez-moi, vous le devez..... je dois la vie à la valeur de votre pere; sans lui, je périssois dans la derniere bataille: puis-je être assez reconnoissant de ce bienfait! belle Mandane, soyez Princesse... Vous détournez les yeux! ah, gardez-vous de regarder cette offre comme un de ces transports subits que le feu de l'amour fait éclater, & que la réflexion a souvent droit d'éteindre: c'est ici le fruit de toutes celles que j'ai faites depuis que la guerre m'a séparé de vous. Le sommeil n'a jamais fermé ma paupiere sans me voir affermi dans ce projet, dont le succès peut seul me rendre le repos que j'ai perdu. Oui, belle Mandane, je vous épouse après y avoir long-tems réfléchi, & j'en fais toute ma gloire.

MANDANE, *à part.*

O Dieux!... je frémis à l'aspect de ce nouvel orage... quelle en sera l'issue!...

MYRON.

Que vois-je! méprisez-vous aussi ma main?...

MANDANE.

Seigneur, je ne me sens point assez

de fermeté pour accepter un rang trop au dessus de mes idées ..... daignez abandonner à lui-même un cœur si peu digne de votre tendresse.

MYRON.

Quoi, j'aurai vaincu mon caractére, oublié ma naissance, étouffé les reproches de ma gloire ; je me serai aveuglé, avili, dégradé moi-même au point de vous offrir un rang où les vœux les plus indiscrets de vos pareilles n'eussent jamais osé prétendre ; & pourquoi ? Pour me voir méprisé, confondu par une ingrate ; pour en être accablé par le refus le plus humiliant !.. Tremble, cruelle. Ce triomphe manquoit sans doute à ton orgueil ; tu brûles d'en faire valoir le sacrifice au méprisable objet de ta tendresse ? mais tu me connoîtras bientôt.

MANDANE, *tombant à ses pieds.*

Ah, Seigneur, daignez m'entendre sans colere !... & puisse ma confiance dans un Prince généreux ne pas hâter le coup de ma ruine !...

MYRON.

Arrête, malheureuse !.... vas-tu m'arracher tout espoir ?.... Serois-tu mariée ?...

MANDANE.

Hélas ! . . .

MYRON.

Mon cœur l'avoit prévu... O Dieux ! injuſtes Dieux ! . . .

(Il tombe évanoui.)

AULETES.

Hâtez-vous, retirez-vous, Madame.

Mandane ſort.

SCENE V.

MYRON. AULETES.

MYRON.

JE vis encore ! . . . mon œil ſupporte à peine la lumiere . . . . où eſt Mandane ? Mais pourquoi la demandais-je : elle ne peut plus être à moi ! elle ne peut plus être l'objet de mon amour... elle ſera celui de ma vangeance. Que je la hais ! Parle, Auletes ; qu'a-t'elle fait ? qu'a-t'elle dit ? L'orgueilleuſe a ſans doute inſulté à ma peine ? Ma foi-

blesse ajoutoit peut-être encore à son mépris ? Ah, si je le croyois !... Parle, cher ami : se peut-il qu'elle ait vû mon état, sans y paroître sensible ; sans que le moindre soupir ait témoigné sa douleur ? Ah, malgré sa tendresse pour mon odieux rival, j'étois du moins digne de sa pitié.

AULETES.

Je l'ai vû soupirer ; j'ai vû couler ses larmes : je l'ai priée de s'écarter.

MYRON.

Je ne sçaurois m'en plaindre. Hélas, j'aurois pourtant voulu la voir toujours ! Tu dis l'avoir vû soupirer ; tu dis avoir vû couler ses larmes : ces larmes sont du moins à moi. C'est pourtant un rival qui va les recueillir ; c'est un rival qui va les regarder comme un nouveau gage de la tendresse qu'on a pour lui ! ainsi mon malheur va servir d'accroissement à sa félicité ? Traître tu périras .... j'envierois ton bonheur au Ciel même.

AULETES.

Seigneur, calmez ce dangereux transport !

MYRON.

La perfide est peut-être déja dans ses bras : l'insolent insulte à mon malheur en jouissant des charmes que j'adore, tandis que l'ingrate me laisse dans les bras de la mort. Et j'osois me flatter, pendant mon absence, de l'avoir attendrie ! mon cœur enyvré des images séduisantes qu'un espoir imposteur faisoit naître, étoit assez crédule pour aspirer après l'instant qui devoit réaliser mes plaisirs !.. horrible changement ! tu vois quel est mon sort ? c'est un Esclave qu'on me préfére ... viens, il faut qu'il périsse ... mais, pourra-t-elle jamais aimer l'assassin de son Amant ?... Non, ce seroit ajouter encore à sa haine pour moi ... l'accomplissement de mes désirs fut toujours leur tombeau : ne nous préparons pas des remords que l'indifférence dont on vient de me convaincre ne rend que trop certains. Je ne suis point aimé ; je me vangerois vainement ; cela doit me suffire. Cours Aulètes, vas dire à la cruelle ...

AULETES.

Quoi, Seigneur ?

MYRON.

Non, défends lui....

AULETES.

Parlez.

MYRON.

Je ne le puis... mon cœur troublé ne distingue plus ce qu'il craint d'avec ce qu'il desire.

AULETES.

Seigneur, la Reine approche; cachez-lui votre désespoir.

(Miron sort.)

AULETES.

Quelle fureur anime Myris? Elle s'avançe à pas précipités, la pâleur couvre son visage, & ses yeux semblent lancer la foudre... lorsque de pareils transports l'agitent, heureux qui n'est point l'objet de sa haine!



SCENE VI.

LA REINE. AULETES.

LA REINE.

AUletès, où est le Roi ?

AULETES.

Madame, il est encore au Conseil.

LA REINE.

Dis-lui que je l'attends.

SCENE VII.

LA REINE, *seule.*

AMe aussi lâche qu'ingrate ! peux-tu oublier à qui tu dois ta Couronne ? Imprudent Busiris, ose-tu provoquer la vangeance d'une Reine dont la main fume encore du sang de son frere ?....

SCENE VIII.

Le Roi arrive avec PHERON. La Reine rêve dans le fond du Théâtre.

BUSIRIS.

DEteſtable conſpiration !

PHERON.

Cette nuit même étoit deſtinée pour ce forfait ſanglant.

BUSIRIS.

Les infâmes ſe ſont trompés. S'ils déſiroient ma mort, ce n'étoit pas de leur épée que leurs vœux devoient l'attendre : les Dieux ſont trop jaloux de la gloire de l'Egypte, pour ſouffrir que ſon Roi tombe ſous le fer de ſes Eſclaves. Vole, Phéron ; qu'ils ſoient plongés dans mes cachots les plus obſcurs : bannis de l'univers, & cependant vivans encore, qu'ils gémiſſent dans l'horreur des ténébres & du déſeſpoir. Qu'une double chaîne

entoure & accable le perfide Memnon, en attendant le supplice affreux que ma justice lui prépare. Tu viens d'acquérir un Roi pour ami ; je dis plus, tu viens de plaire à Busiris..... va, rends grace à ta fortune.

SCENE IX.

BUSIRIS, LA REINE

LA REINE.

Seigneur, d'où naît ce trouble & ce sombre courroux ?

BUSIRIS.

Madame, l'Etat seul peut m'arracher à vous....
Je lui dois tous mes soins.

LA REINE.

Dussai-je vous déplaire,
Quand Myris veut parler, l'Univers doit se taire.
Je viens vous demander une grace.

BUSIRIS.

Ordonnez ;
Tout ordre m'est sacré, dès que vous le donnez.

LA REINE.

Signez donc celui-ci.

BUSIRIS, *après avoir lû.*

Quelle aveugle furie !...
Qu'osez-vous demander ?... La tête d'Amelie !

LA REINE.

Tu trembles ? Ta pâleur, ton trouble, ton effroi,
Ne m'offrent qu'un perfide où je cherchois un Roi !
Qu'un époux dont l'amour me trahit & me brave !
Va lâche, va tomber aux pieds de mon Esclave ;
Vante-lui sa Victoire : objet de mon mépris,
Va lui porter un cœur indigne de Myris.
Souviens-toi cependant, quelque ardeur qui t'anime,
Que ce coupable cœur fut le prix de mon crime ;
Et que malgré le rang où tu te vois monté,
Pour le céder ainsi, je l'ai trop acheté.

BUSIRIS.

Je sens ce que je dois aux bontés de ma Reine,

Et ce sentiment seul me fait craindre sa haine.
Croyez-moi cependant ; pour punir un ingrat,
Epargnez-vous, Madame, un inutile éclat :
Puisque vos yeux jaloux ont percé ce mistére,
Plaignez, mais respectez une erreur qui m'est chere.

LA REINE.

Quoi, traître, quand mon cœur cherche encor à douter,
Ton audace à mes yeux ne craint pas d'éclater !
Ouvrage de mes mains, dès que Busiris régne,
Au lieu de m'appaiser, il veut que je le craigne !
Nourri dans la poussiére, aux travaux destiné,
Ne se souvient-il plus de quel sang il est né ?
As-tu donc oublié quelle main protectrice
Du sort en ta faveur corrigea le caprice ;
Quand le plus tendre amour m'aveuglant sur mon choix,
Mit Busiris Esclave au thrône de ses Rois ?

Que dis-je, au Thrône ? Non c'étoit peu pour ma flame :
Seul objet de mes vœux, seul maître de mon ame,
Des hommes & des Dieux affrontant le courroux
Myris n'a point rougi de te voir son Epoux.
Et tu m'oses braver !...

BUSIRIS.

Vous n'avez pû le croire,
Ce soupçon de tous deux offense trop la gloire,
Madame : ces grands noms de Monarque & d'Epoux,
Que je crois mériter, & que je tiens de vous,
N'offrant rien à mes yeux dont mon ame rougisse,
Ne me rappellent rien dont je ne m'applaudisse :
Sensible à vos bienfaits, muet à vos mépris,
Je vois ce que j'étois, comme ce que je suis ;
Et si moins de fierté me le faisoit connoître,
Mon cœur bien mieux encor s'en souviendroit peut-être ;

Mais votre volonté fut toujours votre loi.
N'importe, quel que soit Busiris, il est Roi,
Le Ciel seul est son Juge; & Myris elle-même
Doit sentir tout le poids de ce titre suprême.

MYRIS.

Veillai-je! Est-ce bien toi dont l'œil audacieux
Porte sur ton Epouse un regard dédaigneux?
Forcé de m'avouer tes feux illégitimes,
D'où te vient cet orgueil? Seroit-ce de tes crimes?
Lorsque tu dois rougir, & peut-être trembler,
Est-ce en me menaçant que tu crois m'ébranler?
Si tu connois mon cœur, crois-moi, préviens sa haine:
Hâte-toi de briser une honteuse chaîne.
Si tu peux balancer entre une Esclave & moi,
Myris ne connoit plus ni d'Epoux, ni de Roi.

BUSIRIS.

Une Esclave!.. Amelie?... Eh, qu'étois-je moi-même,
Madame, quand Myris, avec le Diadême,
Vint m'offrir?...

MYRIS.

Juste Ciel ! Quoi ta rage en ce jour
Ose me reprocher jusques à mon amour ?
Connu dans l'Univers par ma seule foiblesse,
Il te manquoit encor de montrer ta bassesse !
Pour aigrir les remords que m'inspire mon choix,
Il ne te manquoit plus que d'y joindre ta voix.
De ton crime & du mien connois la différence ;
J'ai tout fait pour servir ma gloire, & ma vangeance,
Rien pour l'amour : ton bras fut un vil instrument
Que je crus nécessaire à mon ressentiment.
Quand ce bras à mon frere arracha la Couronne,
Tu crus que je t'aimois ; je n'aimois que le Thrône :
Je crus en me vengeant me rapprocher des Dieux.
Mon crime quel qu'il soit est du moins glorieux :
Le tien est d'un Esclave ; & l'aveu de ta flame

Achéve, en m'outrageant, de me peindre ton ame....
Fuis, Busiris, un lâche est indigne de moi.

BUSIRIS.

Je ne dis plus qu'un mot..... (*ironiquement*) Syphocès est donc Roi,
Madame ?

MYRIS, *à part.*

Ciel !...

BUSIRIS.

Peut être Amelie est fidelle....
Dites-lui * que son Roi va se rendre près d'elle.

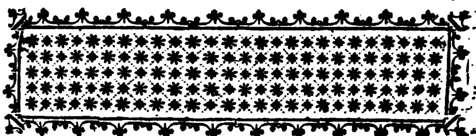
* Aux Gardes.

SCENE X.

MYRIS, *seule.*

VA Tyran, va Myris sçaura te prévenir,
Tu m'es trop odieux pour ne pas t'en punir :
Ton cœur, qu'un fol amour, qu'un vain orgueil dévore,
Connoîtra mieux le mien, si je puis vivre encore.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'appartement du Général.

BUSIRIS, *seul.*

C'Est ici qu'habite la fiere beauté que j'aime. N'épargnons rien pour flatter son orgueil: montrons-lui, s'il le faut, un puissant Monarque à ses pieds. Qu'elle sçache pourtant, si son cœur est encore insensible à la gloire, que le ressentiment d'un Roi est toujours proportionné à la honte de s'être vainement humilié.



SCENE II.

LE ROI. *La Reine voilée.*

BUSIRIS.

SEchez vos pleurs, belle Amélie, & levez ce voile importun qui cache tous les charmes que j'adore....

MYRIS, *se dévoilant.*

Que vois-je ? C'est Myris !

MYRIS.

Oui, c'est Myris ; & le seul son de ce nom prononcé dans ce lieu coupable devroit être plus effrayant pour toi, que le bruit du tonnerre. Ne crois pas cependant que l'espoir de toucher un ingrat par mes reproches, ou par mes larmes, ait pû me séduire au point de me conduire jusqu'ici. Je n'y viens que pour te confondre, que pour faire éclater mon injure, que pour justifier ma vangeance si tu oses persister dans ton crime. Songe bien, Busiris, que ce desir est le seul qui me reste ; que

tu ne dois plus voir en moi, ni ton épouse, ni ta Reine, mais une femme outragée dont tous les vœux ne vont désormais tendre qu'à ta ruine.

SCÈNE III.

LE ROI. LA REINE. AULETES.

AULETES.

PUissent les Dieux, en veillant sur vos jours & sur votre Empire, rendre vains les présages affreux qui nous menacent! La tempête qui gronde dans les airs devient si terrible, que l'antique Memphis en paroît ébranlée jusques dans ses fondemens; les prodiges inouis rassemblés sur nos têtes font frémir les plus intrépides; & la Lune, privée de sa lumiere, pâle & sans forme, semble un signe sanglant suspendu entre le Ciel & la terre, pour annoncer aux hommes que Jupiter rompt la paix avec eux. Le Nil effrayé ren-

verse les puissantes barrieres qui le resserrent dans son lit, & semble remonter vers sa source; un feu céleste enveloppe le Temple de la redoutable *Isis*, & vient de consumer l'autel de la Déesse !

BUSIRIS.

Puissante *Isis* ! pourquoi tout ce renversement dans la nature pour m'annoncer que je suis criminel ? Si c'est mon sceptre que le sort redemande, je suis prêt à l'abandonner. Que ne puis-je aussi facilement rendre la vie aux victimes que ma funeste ambition précipita dans le tombeau ! C'est de là que leurs ombres vangeresses troublent le repos de mes nuits; ce sont leurs cris sans doute qui renversent l'ordre de l'Univers pour épouvanter mon ame criminelle.... O Myris, rends-moi ma premiere innocence !

MYRIS.

Elle me coûte une Couronne.

BUSIRIS.

Et ce n'est pas l'avoir payée !.. Barbare, pourquoi me forças-tu de lever une main parricide sur le meilleur de

sous les Rois ? Pourquoi triomphas-tu de l'horreur que m'inspiroit un pareil forfait ?

MYRIS.

Pourquoi fus-tu plus foible qu'une femme ? Hommes injustes, hommes trop vains des prérogatives de votre prétendue raison ! vous profitez souvent de nos conseils : enyvrés du succès, vous nous en enviez la gloire, vous en désavouez, vous en méconnoissez la source : mais au moindre revers funeste, c'est toujours nous qui sommes les auteurs de vos chûtes, c'est toujours nous qui vous avons séduits. Vos louanges perfides nous accordent alors toute la raison suffisante pour être condamnées.

BUSIRIS, *à part.*

N'achevons pas d'irriter sa fureur ; attendons une occasion plus favorable pour mon amour.... (*haut à Auletès.*) Ordonnez au Grand-Prêtre d'*Isis* de tout préparer pour le plus pompeux sacrifice : je veux calmer la colere des Dieux. Que tous mes cachots soient ouverts, que dix mille captifs soient immolés sur nos autels, jusqu'à ce que

le Nil ne porte plus à l'Océan que des flots ensanglantés.

SCENE IV.

LA REINE. AULETES.

MYRIS.

MEprisable artifice ! Je vois quel sang ta rage veut répandre.... mais tu te trompes : le Sacrificateur, & sa Déesse, sentiront bientôt la pesanteur de mes coups.

AULETES.

Madame, j'apperçois le Prince, il va paroître.

MYRIS.

Est-il toujours en proye à ses ennuis?

AULETES.

Je gémis d'être obligé de vous l'avouer. Il combat cependant sa passion avec force, mais toujours vainement. Le secours des plaisirs, l'image de la guerre même qui de tous tems eut droit d'occuper & d'en-

ſtimer ſon ame, ne le fixe plus qu'un inſtant : il retombe auſſi-tôt dans ſa langueur ; & je vois tout à craindre pour ſa vie.

MYRIS.

Pourquoi vient-il encore chercher ici la cauſe de ſes maux ?

AULETES.

Ce n'eſt pas Mandane qu'il cherche maintenant, c'eſt ſon Pere. Vous ſçavez combien Myron l'aime : il croit ſoulager ſa douleur, en l'épanchant dans le ſein de ſon ami.

On entend une Muſique guerriere.

SCENE V.

LA REINE. AULETES.

MYRON, dans l'éloignement.

MYRIS.

Ciel, quels rayons de gloire ſemblent ſortir de ſes yeux enflamés ! quelle force, quelle majeſté accompagne ſes moindres mouvemens ! il

semble à chaque pas fouler aux pieds un Ennemi vaincu.

MYRON, *dans l'éloignement.*

Ah, puisse cette ardeur secourable occuper à jamais mon ame ! je le veux, je m'en flatte : je cesserai de détester mon Etre. L'Univers m'offre encore des Rois à vaincre, des Empires à subjuguer. Les montagnes, les fleuves, les torrens, les dangers les plus affreux n'ont rien qui m'épouvante : plus les obstacles seront grands, plus ils irriteront mon courage, & moins l'amour trouvera place dans mon cœur. Ce cœur même sera désormais à mes yeux l'ennemi le plus redoutable ; je veux le vaincre, ou périr en le combattant.

SCENE VI.

LA REINE. AULETES. MYRIS.

LEs idées de la Guerre chasseront bientôt l'amour de sa mémoire.... mais

mais ceci m'a fait perdre de vûe pour un instant des interêts plus chers encore... Mes ordres seront-ils exécutés, comme tu l'as promis ?

AULETES.

Madame, comptez sur la fidélité comme sur le zéle de votre Esclave. Vos prisonniers seront affranchis cette nuit.

MYRIS.

Tiens ta parole.... la vangeance que je médite sera terrible.... elle est digne de moi. Quel plaisir de laver mon injure dans le sang d'un ingrat! quelle félicité pour moi, si la moindre étincelle de reconnoissance pouvoit toucher l'ame de Syphocès! les peines du Tyran sont maintenant toute ma joye. Dieux! faites-moi périr, ou souffrez que je me vange: permettez s'il le faut l'un & l'autre. Eh, qu'est-ce que la vie, quand la vertu nous est totalement étrangere; quand le crime même n'a plus d'attraits pour nos cœurs? L'abondance & la gloire flattoient jadis le mien: je les appelle envain; rien ne peut calmer mes remords. Mes plaisirs même me rap-

pellent mon crime ; & l'accomplissement de mes moindres desirs me reproche sans cesse que le sang le plus sacré fut répandu par mes mains !

SCENE VII.

MYRON. AULETES.

MYRON.

Les brillantes images de la guerre sont évanouies, la trompette ne porte plus à mon oreille que des sons mornes & languissans; tout ce fracas enfin, tout ce chimérique & pompeux appareil d'où mon ame tiroit une grandeur empruntée n'étoit qu'un songe dont le réveil me fait encore mieux sentir ma foiblesse. Mon cœur soupire encore; & ses transports guerriers, semblables à des flots impétueux, vont se briser aux pieds de Mandane !... je viens de l'entretenir, & ç'en est trop pour moi: son image charmante s'est de nouveau gravée dans mon sein ; rien ne pourra jamais l'en effacer.

AULETES.

Ah, Prince! vous chérissez trop votre erreur. Songez que Mandane n'est plus à vous.

MYRON.

Garde-toi de me le redire! dis-moi plûtôt qu'elle n'est plus; ses charmes même me seroient en horreur! sçavoir ce que l'on aime sensible aux voeux d'un autre Amant, est un supplice horrible pour un cœur aussi tendre que le mien. Quel trait perce & consume mon ame!... tentons encore de l'arracher... je suis perdu, si je reste en ces lieux.

SCENE VIII.

MYRON. AULETES. NICANOR.

NICANOR.

MOn Prince, (je dirai même mon ami, puisque vous me permettez de vous donner ce titre) j'ose aujour-

d'hui compter ſur vos bontés. Nous allons célébrer la naiſſance de ma fille; nous conſacrons cette nuit à la joye, qui ſera pourtant languiſſante ſi vous refuſez de l'honorer de votre préſence.

MYRON, *d'un air diſtrait.*

J'étois occupé de toute autre penſée...

NICANOR.

Qu'entens-je !.... Compagnon aſſidu de vos travaux, toujours à vos côtés, toujours chéri de vous tant que la guerre m'a permis de partager votre gloire, en eſt-il de moi comme de votre caſque ? La paix me rend-t'elle un inſtrument inutile à mon Prince ?

MYRON.

Je reſterai, puiſque vous le voulez. (*à part.*) Je veux ſortir envain, quelque pouvoir ſecret m'arrête ici. Que dois-je en augurer ? N'importe : le vin & la diſſipation diſtrairont mon ame, & la rendront peut-être à elle-même.

(*Ils ſortent tous.*)

SCENE IX.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre, & laisse voir un banquet superbe. MANDANE *paroît richement habillée.*

MANDANE.

C'Est ce jour même qui me donna la vie ; j'en attendois bien plus encore, il devoit me donner Memnon : mais il est dans les fers ; & ce malheur, tout affreux qu'il est, n'est pas encore celui dont je gémis, & que je crains le plus !... malheureuse Mandane ! tandis que ton Amant, tandis que ce Héros si cher à ton cœur souffre toutes les horreurs d'une prison cruelle, faut-il que tu sois forcée de cacher ta douleur ? Faut-il, en dévorant tes larmes, te voir encore contrainte d'étaler aux yeux toute la pompe d'un ajustement si peu fait pour un cœur déchiré par la crainte & par le

déſeſpoir ? O, Memnon ! mes yeux du moins te feront fidéles : ils ſont, ainſi que mon cœur, incapables de ſe déguiſer. . . .

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

MYRON. NICANOR. AULETES, *& autres Courtiſans. Ils prennent place à table.*

NICANOR.

QUe la ſymphonie ſe faſſe entendre, & porte ma joye juſqu'aux Cieux. Ecoutez, Dieux puiſſans, & daignez exaucer ma priere ! c'eſt pour ma fille que je vous invoque ; défendez-la, protégez-la, rendez ſes jours heureux ! diſpoſez s'il le faut de ma vie, ſon bonheur ſera encore le mien ! . . .

La coupe paſſe de main en main, au bruit d'un concert d'inſtrumens.

Qu'on appelle ma fille. Seul objet

de la fête, sa présence seule peut rendre nos plaisirs complets.

Un domestique apporte une lettre que Nicanor lit.

Les ordres du Roi, en quelque tems qu'ils viennent, nous doivent toujours trouver prêts à obéir.

MYRON.

Quoi, Seigneur, allez-vous nous quitter ?

NICANOR, *lisant.*

Ciel, que vois-je ! Le Roi me mande que le peuple est révolté contre lui ; que malgré la tempête dont cette nuit est agitée, les mécontens se rendent en foule dans la vallée Occidentale, & n'attendent que le retour de l'aurore pour l'attaquer dans son Palais. Le même Esprit, (dit-il) s'est aussi emparé des troupes, & le soldat mutin s'unit au citoyen séditieux..... d'où naît ce changement subit ?

MYRON.

L'évènement est important.



SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. Mandane paroît. Myron se leve en désordre, & fixe les yeux sur elle.

MANDANE, *à part.*

O Memnon ! Comment pourrai-je ici me contrefaire ? Sort cruel ! Les pleurs mêmes me sont interdits.

NICANOR.

Ma fille, cache-moi ta douleur, je te rejoindrai bientôt... je sens aussi couler mes larmes. Ah, ne fais point rougir ton pere !

MYRON, *à part à Auletès.*

Sortons d'ici : son sourire étoit redoutable, ses larmes sont mortelles pour mon cœur..... Je me contrains en vain, l'éclat de ses charmes détruit toutes mes résolutions : tu me verrois tomber à ses pieds.

NICANOR.

Prince, vous pâlissez !... Vôtre état m'inquiéte : vous ne sortirez point.

MYRON.

L'indisposition est légére, & ne sçauroit durer.... Adieu, noble général ; puissent de nouveaux succès ajouter à l'éclat de vôtre gloire.

NICANOR.

Vous resterez dans mon palais ; l'air de la nuit peut vous être nuisible : occupez mon appartement.

MYRON.

Vous le voulez, cher Nicanor .... il faut y consentir. Si je le puis, je vous attendrai cependant : peut être même pourrai-je vous rejoindre, & concourir à votre gloire en combattant sous vous.

NICANOR.

En attendant, je vous laisse ma fille ; soyez son protecteur, soyez son pere en mon absence : j'abandonne à vos soins ce que mon cœur a de plus précieux.

ENSEMBLE, *en s'embrassant.*

Adieu, Seigneur, adieu.

Nicanor conduit Myron, & revient sur le Théâtre.

SCENE XII.

NICANOR, MANDANE.

NICANOR.

O Ma fille! Mon cœur se sent atteint d'un mouvement qu'il ne sentit jamais. Approche-toi, chere Mandane, je veux te voir encore : je suis pere, cette foiblesse est pardonnable.... Ta mere en expirant me pressa la main, en fixant ainsi les yeux sur toi!... Non, je ne puis t'aimer assez, tes charmes sont les siens, je la vois revivre en toi, ce sont ses yeux qui me regardent..... je vous embrasse toutes deux! Dieux, si tu m'allois perdre!... Cette crainte me tue..... souviens-toi de ta mere.... mais c'en est trop, je t'afflige toi-même : N'en parlons plus. Séche tes pleurs, le Ciel nous rejoindra sans doute; il permettra que je jouisse encore de tes tendres embrassemens.

MANDANE.

Si le Ciel exauce mes vœux les plus ardens, j'ose encore espérer ce bonheur.

NICANOR.

Adieu, ma fille, je te laisse mon ame : jette les yeux sur toi-même, & n'oublie jamais ton pere.

(Ils sortent.)

SCENE XIII.

MYRON. AULETES.

MYRON.

Je cherche en vain le repos : il n'en est plus pour moi... Qui suis je ? Où suis-je ici ? ... Où suis-je ? Ciel, je ne le sens que trop ! ..... Transports impétueux ! vous entraînez, vous envyvrez mon cœur. O mon ame, à quel délicieux espoir oses-tu te livrer ! ....

AULETES.

Seigneur, votre corps tremble, le feu de vos yeux m'éblouit ! .. Quels

mouvemens étrangers vous agitent ?

MYRON.

Quelle heure est-il ?

AULETES.

Seigneur, la nuit est avancée.

MYRON.

Les Portes du Palais sont barrées ? Le sommeil ferme ici tous les yeux ?

AULETES.

Oui, Seigneur, & l'appartement du grand Nicanor est préparé pour vous.

MYRON.

Ah, malheureux ! pourquoi prononces-tu ce nom ? Nicanor ! Plus de sommeil pour moi. Nom terrible, viens me défendre !.... Exécrables pensées, vous assiégez, vous offusquez, vous étouffez ma raison ! Quoi, mon cœur même devient aussi votre victime ?... O Cieux, écrasez-moi, tonnez, prévenez mon forfait !... Mon cœur invoque les Dieux ; & ce même cœur voudroit qu'ils fussent sourds. Je désire & je me repens ; je me repens, & je désire encore : chaque instant me voit former des voeux contraires !... Ne les écoutons plus, ou ma perte est assurée Saisis-moi, cher Auletès ; entraîne-moi,

enchaîne-moi dans l'appartement qui m'est destiné: garde moi de moi-même, Tous les Enfers sont dans mon cœur; arrache-moi d'ici, fuyons.

SCENE XIV.

MANDANE. RAMESES.

RAMESES.

RAssurez-vous ma sœur; sans-doute vos frayeurs sont vaines, & l'allarme que vous nous avez donnée est sans fondement.

MANDANE.

Vous n'ignorez pas les fréquentes visions nocturnes dont je suis tourmentée, l'absence de mon pere, ni l'amour extrême dont le Prince brule pour moi. Je viens de le rencontrer cet amant redoutable; je l'ai vu tressaillir à mon aspect. Mais quels regards ne m'a-t-il point lancés! L'amour, le désespoir, & la malignité éclatoient à la fois dans ses yeux. J'ai pris la fuite, & j'en frémis encore!

RAMESES.

Ne craignez rien. Tous nos amis, dont la Reine a fait rompre les fers, tous ces Heros qu'elle destine à punir le Tyran, sont rassemblés dans ce Palais: au moindre de vos cris, au premier mouvement du signal dont nous venons de convenir, vous nous verrez voler à votre secours.

MANDANE.

Où sont-ils cachés maintenant?

RAMESES.

Dans la salle, sous votre appartement même. Memnon est le seul qui nous manque: il dispose tout pour votre fuite avant l'aurore; les autres arrivés ici par différens chemins, & masqués, ont bien voulu tout hazarder pour vous défendre, & favoriser votre retraite.

MANDANE.

Heureux évenement! je commence à me croire moins malheureuse.

RAMESES.

L'évenement est d'autant plus heureux, que le perfide qui nous avoit trahi vient de tomber sous mes coups.

Mais il eſt tard ; le repos vous eſt néceſſaire : allez, ma ſœur, encor un coup ne craignez rien.

SCENE XV.

RAMESES, *ſeul.*

AUdacieux Myron, ton ſort eſt décidé : ton crime, ſi tu oſes le tenter, juſtifiera le nôtre ; ton ſang vangera celui de mon frere..., Il porte ici ſes pas : je le hais trop pour le regarder. Sa mort ſeule peut me le rendre moins odieux.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

MYRON, AULETES.

MYRON.

QUel tourbillon m'enveloppe, & m'entraîne malgré moi !... Quoi toute ma réſiſtance eſt vaine ?... Je réfléchis

pourtant, & la raiſon me parle encore. Mais ſi près de Mandane, que peut-elle ſur moi ? Toute raiſon expire devant elle. La nuit eſt auſſi noire que ſi jamais étoile n'eût brillé dans les Cieux ; les éclairs qui ſillonnent les ténébres ſemblent en augmenter l'épaiſſe obſcurité ; & les éclats redoublés du tonnerre ébranlent l'Univers juſques dans ſes fondemens. Les animaux les plus féroces n'oſeroient maintenant quitter leurs taniéres, leurs hurlemens ſeuls font retentir les forêts! Quel monſtre ſuis-je donc?.. en fut-il jamais de plus ſauvage, en fût-il jamais de plus cruel que moi?... Je me ſens pourtant menacé d'être plus déteſtable encore! mon ame devient plus noire que cette affreuſe nuit ; & la tempête qui gronde dans les airs égale à peine celle que renferme mon ſein.... Ç'en eſt fait, il le faut.... je le veux.... Ceci conduit à ſon appartement. (*Il s'arrête, en frémiſſant.*) N'entends-tu pas des cris funébres? *

* L'Auteur dit, *N'entends-tu pas croaſſer la*

AULETES.

Seigneur, je n'entens rien.

MYRON.

Ciel! La terre tremble sous moi.... Accourez, exécrables Furies, emparez-vous d'un cœur qui vous implore, chassez-en l'ombre même des remords; qu'il soit tout-à-fait criminel. Ou plûtôt, Dieux puissants, changez, purifiez ce même cœur; que désormais d'accord avec la raison & vos loix, je trouve le repos dont son indocilité ne me permet pas de jouir!... Son Pere, en me quittant, ne l'a-t'il pas confiée à mes soins; ne m'a-t-il pas prié de la défendre? Ne dois-je point la vie à ce respectable vieillard? ... Malheureux! & je balance encore! C'est avoir déjà commis le crime. Expirons plutôt ici; (*Il se jette à terre.*) Gémissons plutôt pour jamais dans la poussiere, baignons plutôt ce marbre de mes pleurs, que de me relever coupable.

Corbeau! J'ai crû devoir ici ménager la délicatesse Françoise, en changeant cette expression, qui nous paroîtroit ridicule, quoiqu'elle ne le soit pas dans la Langue Angloise.

SCENE XVII.

Les mêmes Acteurs. MANDANE *en traversant le fond du Théâtre, parle à un Domestique.*

MANDANE.

Songez à bien exécuter mes ordres. Il arrivera ici avant le lever du Soleil avec le Pontife sacré qui doit pour jamais nous unir. Ayez soin de les introduire par la porte occidentale, & de les faire passer secrettement chez moi. (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

MYRON, AULETES.

MYRON, *se relevant.*

Dieux que viens-je d'entendre ?... Infâme ravisseur ! Détestable scélérat !

C'est donc toi que la cruelle attend pour te prodiguer tous ses charmes ? Et c'est moi qu'on méprise, c'est moi qu'elle déteste, c'est moi qu'elle condamne pour jamais au plus terrible desespoir ! Perfide, je serai vangé... Saisissons ce moment, il ne peut être que propice. Cieux, Enfers, craintes, remords, cédez à cet espoir : Myron est né pour satisfaire ses désirs ; il rentre dans son caractére, vous ne pouvez plus rien sur lui.... Mais quoi ! D'où vient que je frissonne ? C'est de plaisir sans-doute. Elle est faite pour justifier les plus grands crimes.

AULETES.

Quoi, Seigneur, oseriez-vous employer jusqu'à la violence ?

MYRON.

Qu'oses-tu dire ? Cette idée seule te rend un monstre à mes yeux !.. Non, je vais faire parler l'amour, je vais faire parler la gloire, je vais faire briller à ses yeux la couronne & les vastes Etats que je lui destine. Si je parviens à la fléchir, je crois déja mon sort au-dessus de celui d'un Mortel. Si rien

ne peut l'abatre, je termine ma peine en perçant mon cœur à ses pieds.

SCENE XIX.

MANDANE traverse le Théâtre pour rentrer dans son appartement. MYRON va à sa rencontre.

MANDANE, *effrayée.*

Seigneur, oubliez-vous en quels lieux vous êtes ?

MYRON.

Ne me condamnez point, Madame: hélas, daignez plutôt m'entendre! Cette posture humiliante doit vous prouver que je suis bien moins criminel que vos terreurs ne vous le persuadent. (*Il se jette à ses pieds.*) Je veux vous attendrir, belle Mandane, & non pas vous contraindre... Ne fuyez pas un malheureux, ne l'abandonnez pas à l'horreur de son désespoir; revenez, ou le meilleur des Peres, le respectable Ni-

nor pourra vous accuser du meurtre de son meilleur ami.

MANDANE.

Osez-vous prononcer ce nom sacré, & persister dans des projets que j'ai trop lieu de craindre ? Fussiez-vous son plus cruel ennemi, que feriez-vous de plus ?

MYRON.

Adorable Mandane ! Je connois ma faute, je connois aussi toute votre vertu. Mais tel est le désordre de mon ame, que ses desirs osent s'étendre jusqu'à vous : Tel est l'excès de ma passion, que mon crime même me paroit aimable, parcequ'il ne peut qu'illustrer le pouvoir de vos charmes.. Abandonnez seulement cette main à mes tendres transports, & je meurs de plaisir... Que vois-je ? vous pleurez ! Périsse la nature entiere, s'il faut que je coûte une larme à Mandane... (*Il se releve.*) Je sens jusqu'où va mon délire, mais c'est l'amour qui le fait naître : vous ne pouvez me condamner plus que je ne me condamne moi-même : je suis d'accord avec vous sur ce point. Condamnez-moi, mais plaignez-moi;

déplorez mon égarement, mais soyez-y sensible .... je gémis, je brule, j'expire d'amour à vos pieds !

MANDANE.

Ah, Seigneur ! ...

MYRON.

Retenez ces précieuses larmes ; vous me percez le cœur. Dans ce moment même, dans cet instant où ce cœur vous implore, un voile épais semble s'étendre sur mes yeux, je ne vois plus ce que j'aime ; mes genoux tremblants refusent de me soutenir, je ne vis plus que par mon amour. Hélas, si cet amour dépendoit de nous ; je serois seul coupable : il est l'ouvrage de vos yeux, cessez de lui opposer un front severe. Egalez-vous aux Dieux, en faisant la félicité d'un Mortel qui vous adore.

MANDANE.

Pouvez-vous abuser de votre raison, de ce don sacré des Cieux, de cette émanation de la Divinité même, au point de vouloir colorer un forfait aussi noir ? .... Ah, Prince ! ...

MYRON.

Que veut dire Mandane ?

MANDANE.

Regardez-moi, *Seigneur*.... mes ſanglots & mes larmes paroiſſent vous toucher, votre cœur généreux ſe ſent ému par la pitié? Mais de ſi nobles ſentimens n'agiroient-ils pas encore plus puiſſamment ſur votre ame, ſi vous étiez bien convaincu que les pleurs que je répands ne coulent que pour vous? Oui, c'eſt pour vous, *Seigneur*, c'eſt pour vous ſeul que ma douleur éclate, je n'ai rien à craindre pour moi... ce diſcours vous ſurprend: il n'en eſt pourtant pas moins vrai; c'eſt pour Myron que je gémis, c'eſt pour l'ami de mon Pere, c'eſt pour un Prince né pour être vertueux, ſi l'amour n'eût jamais ſubjugué ſa raiſon: faut-il d'autres motifs pour juſtifier mes larmes? Eſt-il dans la nature rien de plus intéreſſant, rien de plus capable d'exciter nos regrets, que de voir un cœur généreux entraîné dans le crime par le torrent d'un goût paſſager, ou d'un attachement aveugle?... Vos projets ſont indignes de vous, vous ne pouvez me démen-

tir : ils sont impraticables, il faut y renoncer. Que la nécessité vous détermine ; & qu'il ne soit pas dit, qu'un instant de foiblesse ait flétri pour jamais la gloire que les exploits de Myron lui ont acquise au prix de ses travaux & de son sang.

SCENE XX.

MYRON, MANDANE, AULETES arrivent précipitamment avec plusieurs domestiques.

AULETES.

SEigneur, sauvez vos jours : l'appartement inférieur est rempli d'assassins, qui n'attendent qu'un signal de Mandane pour vous plonger leurs poignards dans le cœur.

MYRON.

Quoi, l'on me trahit ici ! cruelle, c'étoit donc un complot concerté pour m'arracher la vie ? C'étoit Mandane qui

qui se prêtoit à cette infâme lâcheté !... tu périras perfide.

AULETES.

Non, Seigneur, commencez par vous en vanger. Confiez votre vie à mes soins ; j'en répons. Tous les conjurés sont masqués : je m'étois aussi précautionné d'un masque en vous suivant ici. Mais le tems presse : encore un coup, comptez sur mon zéle. Commencez, Seigneur, par vous mettre en sureté dans votre appartement ; je me charge du reste. (*Aux domestiques.*) Vous, portez Mandane dans le sien... courez vous autres à la porte occidentale ; hâtez-vous de l'ouvrir.

Au moment que les domestiques se saisissent de Mandane, elle donne le signal convenu avec les conjurés. On l'emporte.



SCENE XXI.

RAMESES paroît, avec les Conjurés masqués.

RAMESES.

Les traîtres ont pris la fuite ? Que le Ciel les confonde ! dispersez-vous, amis ; suivez leurs pas par différens chemins, n'épargnez point le ravisseur. s'il nous échappe maintenant, il pourra se louer de la fortune.

Les Conjurés passent confusément sur le Théatre. Auletès masqué se mêle parmi eux, comme s'il étoit de leur parti.

AULETES, *aux Conjurés.*

Pourquoi vous arrêter ici ? Je viens dans ce moment de voir l'infâme Myron traverser la porte Occidentale, en enlevant sa proye. C'est-là, c'est de ce côté qu'il faut le chercher.

LES CONJURE'S.

Nous y courons tous.

Au moment qu'ils sont sortis du Pa-

lais, Auletès en fait refermer & barricader la porte. On l'entend ensuite dire aux domestiques.

Tout est maintenant en sureté. Ne bougez point d'ici; dussiez-vous y périr, il faut défendre ce passage.

SCENE XXII.

MYRON, *seul.*

CE Prince est persuadé que cette conjuration étoit préméditée contre lui, & que la haine de Mandane en vouloit à sa vie. Il ne respire que la vangeance & le crime.

SCENE XXIII.

MYRON. *AULETES, ramenant par force* MANDANE *qui fuyoit.*

MANDANE.

AH, ne m'imputez point une si noi-

re trahison ; je n'en suis point coupable, j'en atteste le Ciel !

MYRON.

Par quel miracle tant de scélérats, armés & cachés dans ces lieux, étoient-ils donc prêts à exécuter vos ordres ? Barbare, est-ce une illusion ?

MANDANE.

Seigneur, prenez ma vie : qu'elle suffise pour expier le crime que votre injustice m'impute !... Dieux, falloit-il que mes larmes engageassent mon pere à me confier à vos soins ! sacrifiez votre victime, mais épargnez votre ami, ayez pitié d'un pere, qui sera moins touché de mon malheur, que de l'horreur du forfait que votre ame médite !...

Myron se proméne d'un air distrait & furieux, sans regarder Mandane.

MYRON.

... Vils Esclaves, vous êtes donc conjurés contre-moi ?... Auletès, arrête ses cris : conduis-l'a dans mon appartement.

MANDANE.

O, Seigneur ! ô Myron ! regardez mes larmes... (*elle se jette sur le plancher.*) C'est ici que je veux mourir...

je m'attache à vos pieds; rien ne pourra m'en arracher.... immolez-moi, déchirez-moi, inventez pour me punir le supplice le plus horrible, mais épargnez ma vertu!...

Les domestiques emportent Mandane dans l'appartement de Myron.

MYRON.

Toutes les horreurs de l'Enfer sont maintenant dans mon cœur!...

MANDANE

O Memnon!.. ô malheureux Amant, où es-tu?...

SCENE XXIV.

MYRON, *seul.*

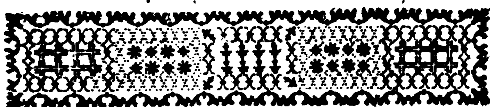
Il paroît frappé d'un nouveau mouvement de surprise, & de fureur; ses yeux sont fixés sur la terre: il se réveille enfin, & dit.

QUe d'accidens imprévus, que de circonstances concourent pour irriter mes passions au point de rendre ma

chûte inévitable ! ne diroit-on pas que les Dieux l'avoient préméditée ?... Eh bien, s'ils l'ont voulu, c'est leur ouvrage... Memnon ! détestable Memnon, c'est toi qu'elle invoquoit ! mon cœur commençoit à s'émouvoir ; j'allois peut-être céder à l'amertume de sa douleur : ce nom odieux me rend toute ma rage... eussais-je crû que mon malheur pût augmenter encore ! Voilà donc ce rival si tendrement aimé ! Le voilà donc enfin connu !.... Ingrate, & cruelle Mandane, je te rens grace : tu m'as guéri de mes remords.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MYRON paroît dans le plus grand désordre. Il est nuë tête, sans lumiére &c. Il se promene quelques instans avant que de parler.

MYRON.

QUE l'homme désormais craigne de hazarder un pas dans les sentiers du crime : ce pas seul l'entraîne dans un précipice dont la pente escarpée interdit l'espoir du retour, & le plonge bientôt dans un abîme de malheurs. Que n'étois-je pas hier au soir ? que suis-je maintenant ? O différence affreuse!... l'exécrable forfait est con-

sommé ! ô mon ame, crains de t'en repentir ! mes remords me rendroient encore plus criminel : j'insulterois le Ciel, si je croyois qu'il pût me pardonner. Le supplice dû à mon crime ne peut cesser, que lorsque les Dieux n'auront plus le pouvoir de punir.... les rayons de l'aurore frappent déja mes yeux... Soleil, garde-toi de nous éclairer davantage ! puisse plûtôt une nuit éternelle, en cachant à l'Univers l'horreur de mon forfait, me dérober aux yeux de Nicanor, & aux miens mêmes !

SCENE II.

MYRON. AULETES.

MYRON.

Qui est là ?

AULETES.

Seigneur....

MYRON.

Auletès ? .. Hélas, que me veux-tu?

AULETES.

Seigneur, ſongez à vous : l'allarme eſt répanduë dans le Palais ; on ne voit que flambeaux & domeſtiques armés parcourant tous les appartements ; la terreur & la rage brillent dans tous les yeux. L'ennemi renforcé par de nouveaux ſecours vient de repouſſer votre garde, & lui interdit l'entrée de ces lieux. L'implacable Rameſès eſt à la tête des Conjurés, & ne reſpire que vangeance.

MYRON.

Eh bien, qu'ils viennent tous : livrons paſſage au torrent déchaîné contre moi ; que l'univers entier ſe joigne à mes ennemis : ma mort en ſera plus célébre.

(*Ils ſortent.*)



SCENE III.

Les portes du Palais sont enfoncées ; les Domestiques traversent tumultueusement le Théâtre. RAMESES & les Conjurés poursuivent la Garde de MYRON ; après quoi RAMESES & SYPHOCES se rencontrent seuls.

RAMESES. SYPHOCES.

RAMESES.

QU'est devenu le Prince ?

SYPHOCES.

Le Monstre s'est enfermé, nous ne pouvons qu'empêcher sa fuite, en attendant de nouvelles forces.

RAMESES.

O mon cher Syphocès !

SYPHOCES.

Ce malheur n'est pas exprimable. Mandane vit-elle encore ?

RAMESES.

Elle vit !..... mais hélas, que les

morts sont heureux ! Je l'ai vue un instant de loin ; quel funeste spectacle ! Etendue sur la terre, couverte d'un habillement funèbre, ses longs cheveux épars laissent à peine entrevoir son visage, qu'obscurcit déja la pâleur de la mort. Trop accablée de son malheur pour l'exprimer par des regrets ou par des larmes, sa respiration longtems retenue laisse seulement échapper de tems en tems des soupirs si douloureux, que tous les cœurs en sont brisés !

SYPHOCES.

Déplorable événement !

RAMESES.

Arrête .... laisse pleurer les femmes de Mandane : n'avilis point notre vangeance. Hâte-toi de faire donner tes ordres : je vais tenter de lui donner quelque ombre de consolation.

(Syphocès sort.)

Un domestique parle bas à Ramesès.

RAMESES.

Elle a, dis-tu, défendu que personne l'approchât ? J'en suis fâché ; mais je ne puis la condamner. Quand les maux sont parvenus à un certain

période, les remedes même sont un nouveau supplice.

SYPHOCES, *en rentrant.*

Ton pere est revenu. Cher Ramesès, quel coup affreux pour lui !

RAMESES.

Je le plains, son sort me fait frémir... Je vois déja ses cheveux blancs dans la poussiere .... Allons le recevoir.

SCENE IV.

MYRON, *seul.*

Je sens des peines dont je ne suis pas digne. Un Monstre tel que moi devroit-il sentir des remords ? Par quel prodige tiens-je encore à l'humanité ? Pourquoi la reconnoissance & l'amitié subsistent-elles encore dans un cœur aussi coupable que le mien ? Malheureux Nicanor, ah que je souffre de tes maux ! ... Je le vois....... Juste Ciel, que vais-je devenir ? ...

SCENE V.

MYRON. NICANOR.

NICANOR, *allant pour l'embrasser.*

AH, mon Prince ! . . . .

MYRON.

Cher ami ! . . . .

(*Il se détourne en se cachant le visage.*)

NICANOR.

Je viens peut-être vous interrompre.

MYRON, *se frappant la poitrine.*

Je vous avois ici .... avant votre arrivée, toutes mes pensées n'avoient d'autre objet que vous.

NICANOR.

Seigneur ! Par où mériterai-je. . . .

MYRON, *à part.*

Quel horrible supplice !

NICANOR.

Ah, Seigneur, qu'avez-vous ?

MYRON.

Une douleur soudaine, à laquelle je suis sujet, m'a serré tout à coup le cœur .... Ce n'est rien, elle est dissipée.

NICANOR.

Ciel, conserve mon Prince!

MYRON.

Un pareil vœu peut-il être sincere?

NICANOR.

Peut il être suspect? En vous sauvant encore la vie aux dépens de la mienne, je croirois n'avoir rien fait pour vous.

MYRON.

Barbare Nicanor!

NICANOR.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur? Par quel endroit vous aurois-je offensé? Mon cœur, mes jours ne sont-ils pas à vous?

MYRON.

O Ciel!.. O Dieux!....

NICANOR.

Quelque lâche imposteur m'a noirci sans-doute,.. (*Il prend la main du Prince.*) Parlez, Seigneur, me voilà prêt à me justifier.

MYRON.

Prens garde, Nicanor ! Tu ne vois plus dans ton ami qu'un fleau détesté que le Ciel & la Terre ne peuvent regarder qu'avec horreur .... Hâte-toi de me fuir : ta mort suivroit la connoissance de mon crime ....

(*Il s'arrache des bras de Nicanor.*)

NICANOR.

Parlez, Prince, je m'y dévouë. N'espérez pas de m'échaper ; je veux sçavoir ce qui vous force à traiter si cruellement un pere. Ce nom m'est dû, & m'autorise à me faire justice : ceux à qui vous devez le jour ont à peine sur votre cœur des droits plus sacrés que les miens.

MYRON.

Ah, je ne les connois que trop !.. Laisse-moi, dis-je ? ou ce poignard va t'y forcer.

NICANOR.

Ingrat ! qu'as-tu besoin de ton poignard avec un ami tel que moi ?

MYRON.

O mon Pere ! mon cœur saigne en te regardant. (*Il l'embrasse.*)

Myron va pour sortir ; Aulétès arrive, & lui parle bas.

MYRON, *à part.*

Quoi, nul espoir ne me reste ? Je ne puis sortir de ce Palais ? Eh bien, périssons par ses mains : cette mort ne m'est que trop due. Mais comment parvenir à l'irriter jusqu'à ce point ? Comment pourrai-je même m'y résoudre ? Etrange extrêmité ! Cœur barbare, rassemble toute ta férocité : puisqu'il le faut, c'est toi seul que j'invoque !

NICANOR.

Chaque instant ajoute à ma surprise : j'ose à peine en croire mes yeux. Si tout ce que je vois est réel, je dois pourtant penser qu'un sujet légitime irrite Myron contre moi.... Seigneur, c'est trop longtems me cacher mon crime : c'est être trop inhumain !... Daignez me dévoiler votre ame ; daignez me réveler ce qui a pu altérer l'amitié que vous m'aviez jurée, car je vous aime encore, & quelque injuste que vous puissiez être, le moindre repentir me jette dans vos bras ! Cher Prince, parlez donc : apprenez-moi

quel accident funeste a pû m'arracher mon ami.

MYRON.

L'aspect d'un traître.

NICANOR.

Ici ! dans mon Palais ?

MYRON.

Sous ton casque même. Oui perfide, tu vois ton plus mortel ennemi... Songe à t'en défendre.

Il met l'épée à la main.

NICANOR.

Un traître ! moi ? ..... C'est donc pour avoir affermi le Thrône de ton pere ; pour avoir dissipé les orages qui l'auroient dès longtems renversé ; pour t'avoir enseigné le chemin de la gloire ; pour m'être cent fois sacrifié pour un ingrat ? ... Je n'ose me fier davantage à ma modération. Adieu.



SCENE VI.

MYRON. NICANOR. RAMESES.

RAMESES.

DEteſtable raviſſeur ! je te rencontre donc enfin ?

Il attaque le Prince.

NICANOR.

Arrête, mon fils ! reſpecte encor ſes jours.

RAMESES.

Que je reſpecte ſes jours ? . . . .

NICANOR.

Si je ne me crois pas offenſé, tu ne dois point l'être.

RAMESES.

Seigneur, ſi je ſuis votre fils, c'eſt mon injure que je vange.

NICANOR.

Oublies-tu qu'il eſt ton Prince ?

RAMESES.

Cet infâme !

NICANOR.

Qu'oses-tu dire ?

RAMESÈS.

Cet exécrable scélérat !

NICANOR.

Ç'en est trop, dis-je.

RAMESES.

O mon Pere !....

NICANOR.

Que prétens-tu me dire ?

RAMESES.

Hélas, ma triste sœur....

NICANOR.

Tu as raison ; qu'on l'appelle, sa présence est seule capable d'adoucir l'amertume de ma douleur. Chere Mandane ! si je rendois les derniers soupirs, ta vue auroit encor pour moi des charmes.... pourquoi ne l'appelles-tu point ? Ose-t-on me désobéir ?

RAMESES.

Ah, Seigneur !...

NICANOR.

Tes yeux s'élevent vers le Ciel ; tes sanglots t'étouffent la voix ! ... Qu'as-tu donc à m'annoncer ?

RAMESES.

Quoiqu'assez malheureux pour avoir

injustement encouru votre disgrace ; vous me voyez frémir du coup que je vais vous porter !...

NICANOR.

Hélas, que vais-je donc apprendre ?... O mon cœur ! puissent tes pressentimens n'être point vérifiés.

Ramesès instruit son pere de la violence faite à Mandane par le Prince Myron. A peine a-t-il fini, que le fond du Théâtre s'ouvre. On voit une chambre obscure, Mandane couchée sur un lit, & des femmes en pleurs empressées à la secourir. Nicanor tombe dans les bras de Ramesès.

SCENE VII.

NICANOR. RAMESES. MANDANE, &c.

NICANOR.

O Ciel, est-il possible !... O Mandane ! O ma fille ! O le seul soutien de ma vie !... Vois la nature elle-même

unir ses pleurs à tes gémissemens !

MANDANE, *sans appercevoir son pere.*

Ne pleurez point, mes filles ; la part que nos amis paroissent prendre aux maux que nous croyons désesperés nous les rend encor plus sensibles.

NICANOR.

Soutiens-moi, cher Ramesès, conduis-moi jusqu'à elle.

MANDANE.

Est-ce mon pere que j'entens ?.... Quel nouveau surcroît de peines ! Dieux, affermissez son courage ! Je commence à regretter d'en avoir été tant aimée.

NICANOR.

Ce sentiment généreux achéve de me percer l'ame. Chere Mandane, c'est moi que tu plains ! Dans l'état horrible où ton malheur te plonge, tu sens encore la peine de ton pere ! Ciel, donne-moi la force de lui en marquer ma reconnoissance .... Puissai-je ensuite, en expirant dans ses embrassemens, oublier à la fois son malheur & l'ingratitude de Myron ! (*Il l'embrasse.*)

MANDANE.

Sort cruel, je puis maintenant défier ton courroux..... j'ai fait gémir mon pere!

NICANOR.

Garde-toi de me donner ce nom, puisque je ne puis t'être d'aucun secours.... ce nom si cher aiguise encore le trait qui me déchire!... Epargne-moi, malheureuse Mandane; laisse-moi vivre encore, pour te vanger.

MANDANE.

Ah, Seigneur, il est des maux qu'on peut supporter, quoiqu'affreux; ils honorent même la vertu de celui qui sçait les souffrir.... Mais l'état où je suis ne connoit de vertus que dans le désespoir!

L'intérieur du Théâtre se ferme sur eux.



SCENE VIII.

Rameses. Syphoces entre.

RAMESES.

O Mon cher Syphocès !

SYPHOCES.

Que vois-je ? Tu pleures ! Hâte-toi donc, fuis loin d'ici avant que Memnon y paroiſſe. Il arrive plein d'eſpoir, d'amour, & d'impatience; il croit recevoir de ta main une épouſe chérie ; il a tout diſpoſé pour l'enléve-ment entre nous concerté ; ce mal-heureux enfin bénit ſon ſort : quel fatal changement !

SCENE IX.

RAMESES. SYPHOCES. MEMNON.

MEMNON.

C Hers amis, pardonnez aux tranſ-

ports qu'un bonheur si longtems attendu a droit de m'inspirer : si vous m'aimez, mon bonheur doit être le vôtre ! Où est Mandane ? où est mon adorable épouse ? Le Ministre sacré nous attend ; hâtez-vous de la faire paroître : les momens que je perds sont autant de crimes dont je suis comptable envers l'amour.

RAMESES, *à Syphocès.*

Syphocès, parle-lui .... parle, je t'en conjure.

SYPHOCES.

Je ne le puis, le Ciel m'en est témoin !

MEMNON.

Que m'annonce ce sombre silence ?... Vous soupirez tous deux ; vous détournez les yeux ; vous me cachez vos larmes !... Au nom sacré de l'amitié, parlez, je l'éxige.

Ils le regardent d'un air pénétré de douleur, & sortent par différens côtés du Théâtre.

SCENE

SCENE X.

MEMNON, *seul.*

LAissa-t-on jamais avec autant d'inhumanité un tendre Amant en proye aux horreurs des plus noirs soupçons ! Quel est donc cet événement trop affreux pour m'être révélé ?.... O mon cœur, que me présages-tu ? Les jours de ce que j'aime sont menacés. La fortune s'arme de nouveau contre moi : la beauté, les vertus de Mandane ont bien droit de la rendre jalouse. Cruelle ! sans l'amour, je n'aurois jamais craint tes coups.

Un Domestique entre, & donne un billet à Memnon. Après l'avoir lû, il tombe dans les bras de Ramesès qui suivoit de loin le Domestique.



SCENE XI.

MEMNON. RAMESES.

RAMESES.

IL ſeroit trop heureux ſi cet inſtant mettoit fin à ſes maux .... Mais il revient à la vie. ... Ami, je plains ton ſort !

MEMNON.

Myron même ſeroit à plaindre, s'il ſentoit tout ce que je ſens !

SCENE XII.

MEMNON. RAMESES. SYPHOCES.

SYPHOCES.

ELoignez-vous, amis. L'infortunée Mandane, ſuccombant ſous le poids de

sa douleur, porte ici ses pas chancelans : notre vuë, & surtout la vôtre, seroit pour elle un supplice nouveau.

MEMNON.

Ah, je n'en suis que trop convaincu.... Un seul de ses regards porteroit la mort dans mon cœur.

SCENE XIII.

MEmnon, prêt à sortir, rencontre Mandane ; tous deux reculent & frémissent. Memnon revient à lui-même, il tombe aux pieds de sa Maîtresse, & lui embrasse les genoux. Elle s'en défend, & le reléve : il la prend dans ses bras. Ils se regardent douloureusement ; & cette Scene intéressante, quoique muette, est interrompuë par Ramesès.

RAMESES.

Fut-il jamais situation plus touchante ! leurs sentimens sont peints dans leurs regards. Tous deux saisis, tous deux absorbés dans l'excès de leur désespoir : s'ils ne versoient des larmes, on les croiroit inanimés !

MEMNON.

O ma chere Mandane ! ....

A peine a-t-il prononcé ce peu de mots, qu'elle s'arrache de ses bras, & se sauve de lui.

Daignez du moins m'accorder un instant !

Il la suit, & veut la retenir : Ramesès l'en empêche.

SCENE XIV.

MEMNON. RAMESES. SYPHOCES.

MEMNON.

PArdonnez-moi, mon frere....

RAMESES.

Plaignez, mais respectez son état.

MEMNON.

Jettez ici les yeux : voilà mon excuse.... (*Il lui montre l'endroit par où Mandane est sortie.*) Je ne respire plus....

RAMESES.

Que vangeance.

MEMNON.

Et qu'amour.

RAMESES.

Vangeance, dis-je, & plus d'amour. Notre espoir seul est maintenant dans nos poignards; la Vangeance, & la Liberté sont nos uniques Dieux: Ce moment terrible, cet instant fatal décide pour jamais de notre sort. Le Génie effrayé de l'Egypte est attentif à nos moindres démarches: notre résolution va régler la destinée de l'Univers. Amis, tirons le bien du sein du mal même: ce déplorable événement fait revivre nos espérances les plus chéres; il force le redoutable Nicanor de s'unir avec nous. Si nous osons encor être hommes, le Tyran est perdu.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. NICANOR.

NICANOR.

Pourquoi les Dieux ont-ils attendu

ma vieilleſſe pour raſſembler tant d'infortunes ſur ma tête ? A peine ma jeuneſſe eût-elle pû les ſupporter. Aveugle & vain Mortel ! tu t'applaudiſſois d'avoir vêcu ſi longtems. Tes travaux étoient oubliés ; tu ne ſongeois guères que le plus heureux des hommes ne l'eſt qu'autant qu'il en connoit de moins heureux que lui. Que ſuis-je maintenant ? Aſſéïons-nous ici, ſongeons-y ; ou plutôt ne ſongeons qu'à mourir.... Approche, Ramesès ; tu as lieu d'accuſer ton pere ; je reconnois mon injuſtice. Depuis quel tems ai-je endoſſé l'armure des guerriers ?

RAMESES.

Le Soleil a ſoixante fois ramené les ſaiſons depuis que ce caſque glorieux couvre la tête du reſpectable Nicanor.

NICANOR.

Par combien de victoires ai-je illuſtré le régne de Buſiris ?

RAMESES.

Leur nombre égale celui de vos combats.

NICANOR.

J'ai fait la guerre, je l'avoue, avec quelque ſuccès ; & je puis, ſans rou-

gir, me rappeller tout le cours de ma vie. La peine fut toujours un plaisir pour moi; & l'entreprise la plus pénible, l'objet de mon ambition. Je m'en souviens encore (& nos ennemis n'ont sans doute pas oublié ce jour sanglant) je me souviens, dis-je, lorsqu'il fallut m'arracher un dard *barbelé* de la cuisse, que je dédaignai de me plaindre, parce que je souffrois pour mon Roi.

RAMESES.

Seigneur, le Roi n'est point coupable.

NICANOR.

Myron n'est-il pas son fils?

RAMESES.

Je l'avoue, mais Busiris....

NICANOR, *s'irritant.*

N'est pas moins criminel. N'as-tu pas déja conspiré sa perte? Ne m'as-tu pas révélé ses projets criminels contre ton *Amélie*? O Memnon! Par quelle indigne race l'Egypte est-elle gouvernée! N'est-ce pas servir les Dieux, que de purger l'Etat des oppresseurs du Peuple?

RAMESES.

Celui qui ſoutient les Tyrans eſt encor plus coupable qu'eux.

NICANOR.

Quel eſt celui qui les ſoutient ? Quel eſt ce mépriſable Mortel ? Hâte-toi de me le nommer ; cette main, quoiqu'affoiblie par l'âge, va l'immoler dans les bras de Buſiris même.

RAMESES.

Seigneur, je crains.....

NICANOR.

Non, parle. Quel eſt ce Protecteur des Tyrans ?

RAMESES.

Vous.

NICANOR.

Moi !

RAMESES.

Seigneur, tout eſt réparable. Vous pouvez diſpoſer de l'armée : j'en ai ſondé tous les Chefs, ils ſont à vous, & tous prêts à frapper. Un ſigne, un mot de Nicanor va livrer Buſiris & ſon fils à la vangeance qu'ils nous doivent.

NICANOR.

Ciel ! qu'oſes-tu me propoſer ?

RAMESES.

Ce que votre grand cœur ne ſçauroït rejetter ſans honte, s'il eſt ſenſible aux maux de ſa patrie. Ah, Seigneur, une ame eſt-elle généreuſe ſi *les* malheurs publics ne peuvent la toucher ? Hélas, qu'avons-nous vû depuis vingt ans, qu'un long ruiſſeau de ſang ſerpentant dans ce vaſte Empire ; que d'horribles cachots retentiſſant des plaintes de mille & mille malheureux ! Faut-il que la moitié du genre humain ſoit condamnée à déteſter ſans ceſſe l'inſtant qui lui donna la vie ? Faut-il que la tendreſſe des meres ne s'épuiſe qu'à exhorter d'infortunés enfans à gémir en ſecret ſous leurs chaînes ?

SYPHOCES, *à genoux.*

C'eſt à vous, brave Nicanor, que la jeuneſſe de l'Egypte redemande ſa liberté ! C'eſt ſous vous, c'eſt ſous un auſſi digne Chef qu'elle brule d'expoſer glorieuſement des jours que le Tyran termineroit ſans doute par la main d'un boureau.

RAMESES, *à genoux.*

C'eſt vers vous que la triſte Amelie

léve ſés mains tremblantes, pour implorer votre ſecours contre le raviſſeur qui la menace!

MEMNON.

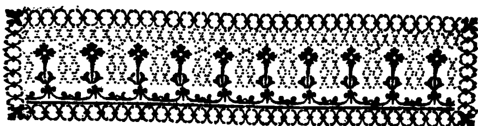
C'eſt à vous ..... (*Il fond en larmes.*)

NICANOR.

La douleur lui coupe la voix!... Mais je t'entens mon fils : léve-toi; levez-vous tous. Les cruels périront, ç'en eſt fait. Tu as vécu, tu as régné, barbare Buſiris! Mais j'étois ton ami. Tu t'es rendu indigne de ce titre, rentre dans le néant.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente un Champ de Bataille.

BUSIRIS. AULETES.

BUSIRIS.

LA voix de la guerre n'a rien qui m'épouvante ; son langage est celui de mon cœur. Dis-moi pourtant quels sont les motifs qui forcent les rebelles à chercher ainsi leur ruine ?

AULETES.

Ils en ont de plus d'une espece. Ils se plaignent, surtout, des travaux immenses ausquels vous occupez des mil-

lions d'hommes, qui n'ont d'autre nouriture que des herbes sauvages, & d'autre boisson que les eaux fangeuses du Nil.

BUSIRIS.

N'est-ce pas pour moi qu'ils bâtissent ? Ne sont-ils pas assez récompensés ?.... Eh bien, si les lâches murmurent, c'est donc avec le sang des plus coupables qu'il faut désormais cimenter mes ouvrages. A qui ces ingrats doivent-ils l'ordre rectifié des ans, des saisons, & des jours ? Quel autre Monarque avant moi sçut assujettir le soleil aux besoins des mortels; fixa des routes limitées aux flots indomptables du Nil; fit respecter les loix de cet Empire depuis les sources du Gange jusqu'aux climats à peine encor connus où le Danube se perd dans l'Ocean ? Mais que peut la vertu sur des cœurs nés pour l'esclavage ? Leurs yeux sont faits pour en être blessés.... Marchons, courons aux armes ! c'est en tonnant sur eux qu'il faut étouffer leurs murmures.

SCENE II.

BUSIRIS. AULETES. MEMNON.

AULETES.

QUe vois-je ? Un des rebelles ose ici vous braver ?

BUSIRIS.

Arrête, épargne ses jours : voyons ce que peut sur lui la présence de son Roi. Téméraire Mortel, dont l'œil coupable ose s'élever jusqu'à son Souverain, qui es-tu ?

MEMNON.

Celui que le redoutable Busiris osa charger de fers, ainsi que ses autres sujets.

BUSIRIS.

C'est donc ainsi que tu parois sensible à ma clémence ?

MEMNON.

C'est donc ainsi que le brave Arta-

xès, & mon généreux pere, ont été les victimes de tes fureurs ?

BUSIRIS.

J'imaginois n'en devoir compte qu'aux Dieux seuls. Mais toi qui vis encore, toi que mon injustice même (si tant est qu'un Roi puisse en commettre) épargna jusqu'à ce jour, n'en es-tu pas plus ingrat envers moi ?

MEMNON.

Ce langage, nouveau pour un Tyran tel que toi, m'annonce les terreurs que ton orgueil veut encore me cacher.

BUSIRIS.

Tu te trompes. Pour achever de t'en convaincre, jette les yeux sur ton armée. Vois si je puis la craindre.

MEMNON.

Je sçais qu'elle n'est point nombreuse : mais le moindre soldat rassemblé sous cet étendart que tu méprises, te redemande un pere, un frere, ou son ami. Moins coupable à leurs yeux, je te craindrois peut-être.

BUSIRIS, *frappant du pied.*

Ciel !

MEMNON.

Tu t'emportes envain...?

BUSIRIS.

Oublies-tu, que je ſuis ton Roi?

MEMNON.

Oublies-tu, que je porte une épée?

BUSIRIS.

Malheureux! ton courage me plaît. Tombe à mes pieds, ſi tu veux vivre encore.

MEMNON.

Songe à toi-même, Buſiris. Jette les yeux ſur le Soleil; tu ne le verras plus.

BUSIRIS.

Nous tomberons donc enſemble.... Eſclave, tu veux mourir? Je t'attens au combat.

MEMNON.

Tu m'y trouveras, Buſiris: tu m'y verras reconnoiſſant.



SCENE III.

On entend le bruit des Combattans.

MYRON & NICANOR se rencontrent.

NICANOR.

PEux-tu m'envisager sans pâlir ? sans que le glaive te tombe des mains? Méprisable Myron ! L'excès de ton infamie ne m'offre point de termes pour te la reprocher.

MYRON.

Vieux & foible guerrier, si tu combattois pour toi-même, pour vanger l'injure que je t'ai faite, tes cheveux blancs & mes remords suffiroient pour me terrasser ; le souvenir de tes vertus m'arracheroit des pleurs. Mais je te vois au nombre des rebelles ; tu méconnois ton Roi, je ne te connois plus.

NICANOR.

Viens donc éprouver contre moi ce

bras que j'ai si longtems instruit à vaincre. Je reclame ces jours que je gémis d'avoir sauvés.

MYRON.

Ah! Plût au Ciel que tu fusses plus jeune : j'aurois moins à rougir..... (*Il se prépare à le combattre, & s'arrête tout à coup.*) Non, je ne sçaurois t'attaquer! Fuis, malheureux vieillard; si tu cherches la mort, tu ne peux manquer de la trouver ici. Charge Ramesès, charge Memnon de ta vangeance : qu'ils viennent, je les attens. Mais toi!.... je t'ai trop offensé pour menacer encor tes jours.

NICANOR.

O vieillesse ennemie!... C'est donc au Ciel à me vanger.

(*Ils sortent.*)



SCENE IV.

Le bruit de guerre redouble. Busiris & Auletes, l'épée à la main, poursuivant des Fuyards.

BUSIRIS.

CEt horrible fracas flatte encore mon orgueil : il annonce du moins à l'Univers que Busiris a pris les armes. J'ai pourtant à rougir de mes exploits : chaque Esclave que j'immole trompe encor ma vangeance ; il survit à sa chûte en tombant sous mes coups.

AULETES.

Seigneur, je me flattois, en suivant vos pas à travers le carnage, de pouvoir acquérir quelque gloire. Mais votre ardeur guerriere m'a bientôt laissé loin de vous.

BUSIRIS.

Garde-toi de penser que Busiris ne

doive sa renommée qu'à l'éclat de sa couronne : il la doit encore plus à son bras. Puissante Isis ! ne permettez jamais que le plus courageux de mes soldats rende son nom fameux, si ce n'est en imitant l'exemple de son maître .... mais tandis que je parle, les rebelles vivent encore. Achevons de les accabler.

(Ils sortent.)

SCENE V.

MYRON paroît sans Casque. MEMNON paroît un instant après.

MYRON, *à part.*

FOible, & rassasié de sang, l'aspect seul de Memnon pourroit ranimer mon courage. Ciel, avant que j'expire, daigne l'offrir à mes regards !

MEMNON, *à part.*

Je cherche en vain le Prince : j'avois suivi son casque au plus fort de

la mêlée ; je l'ai vû tout-à-coup disparoître. Que peut-il être devenu ?

MYRON.

Qu'entens-je ?... Qui es-tu ? (*d'un air dédaigneux.*) Memnon ?

MEMNON.

Non, Traître.... C'est Mandane.

MYRON.

Ah ! garde-toi de prononcer ce nom funeste : il excite trop mes remords.

MEMNON.

Mandane !

MYRON.

Eh bien, soit. La présence d'un rival si méprisable, & le souvenir de son attentat contre mes jours, adoucit l'amertume de mes regrets.

MEMNON.

Apprens, cruel, qu'elle étoit innocente du complot dont tu l'accuses ; & que le seul Ramesès en sçavoit tout le mystére.

MYRON.

En ce cas, mon malheur est complet !

MEMNON.

Moins encore que ton crime.

Après quelques injures de part & d'autre, ils se battent, & Memnon tuë Myron.

SCENE VI.

MEMNON. SYPHOCES.

SYphocès lui apprend que Mandane vient d'être enlevée par un parti des ennemis. Memnon vole à son secours.

SCENE VII.

APeine est-il sorti, que Mandane arrive chargée de fers. Elle se jette aux pieds des soldats, & leur demande envain la mort.

SCENE VIII.

MEmnon revient. Il combat pour délivrer Mandane : mais il est bientôt accablé par le nombre. On le fait prisonnier, & il reste seul sur le Théâtre, avec une garde qu'on lui laisse.

SCENE IX.

RAmesès vient mourir aux pieds de Memnon, qui lui apprend que Myron est tombé sous ses coups. Tendresses mutuelles de ces deux amis. Ramesès expire.

SCENE X.

MAndane, en traversant le Théâtre avec ses gardes, apperçoit Memnon. Elle se dit sa sœur, & obtient d'eux la permission de lui parler un moment en particulier. Memnon a les bras & les yeux levés vers le Ciel.

SCENE XI.

MANDANE. MEMNON.

MANDANE, *s'approchant lentement.*

INfortuné Memnon ! Pour qui fais-tu des
vœux ?

MEMNON.

Pour toi.

MANDANE.

Chargé de fers, qu'espere-tu des Dieux ?

MEMNON.

Un terme à tes malheurs.

MANDANE.

Vois les tiens, vois mes chaînes ;
Sonde ton cœur : lui seul peut terminer nos peines.

MEMNON.

Mandane ! . . Juste Ciel, quoi peux-tu sans gémir,
Hazarder un Conseil dont tu me vois frémir ?
Méconnois-tu mon cœur, en cet instant funeste ?

MANDANE.

Songe que cet instant est le seul qui nous reste ;
Que la foudre sur nous va bien-tôt éclater,
Si mon Amant balance, & n'ose l'écarter.

MEMNON.

Fatale extrémité !

MANDANE.

Je n'en connois point d'autre.
Quel espoir peut flatter un sort tel que le nôtre ?
Jette les yeux, Memnon, sur l'affreux avenir

Qu'un moment de vertu t'invite à prévenir !

MEMNON.

Dois-je te l'avouer ? L'oserai-je, Mandane ?...

Ce cœur qui maintenant frémit, & te condamne,

Pénétré des horreurs de ton cruel destin,

Ce cœur avoit conçu ce barbare dessein !

MANDANE.

Il faut donc le remplir.... Ce silence, ces larmes,

En flattant mon amour augmentent mes allarmes :

Ma mort est nécessaire, & je l'attens de toi.

MEMNON.

Ta mort est nécessaire... Et tu l'attens de moi !

Je ne te voyois point, quand mon âme insensée...

J'en déteste à jamais la coupable pensée !

Périsse l'Univers, tombent sur nous les Cieux,

Si ma main doit répandre un sang si précieux !

MANDANE.

Epargne tes sermens, ma mort est résoluë.

MEMNON.

MEMNON.

Epargne moi, cruelle, un Discours qui me tuë !...
Mais, sçais-tu que ce bras, que dédaignoit Myron,
Dans le sang du Perfide a lavé ton affront ?
Seul artisan des maux, où je te vois plongée,
Sçais tu, puisqu'il n'est plus, que ta gloire est vangée ?

MANDANE.

Tant que de notre honte il reste des témoins,
L'injure qu'on punit n'en subsiste pas moins.
Myron jusqu'au tombeau, me condamne à le suivre;
S'il n'eût jamais vécu, Mandane pouroit vivre:
Mais tel est mon malheur (plus affreux que la mort !)
Que par son crime même il m'attache à son sort.

MEMNON.

Hélas, tel est le mien, qu'au sein de la mort même
Je ne puis qu'applaudir à ta vertu suprême !..

Magnanime Mandane !.. Effroyable moment !
Quoi, tu prétens mourir, & mon cœur y consent !
(Il se proméne d'un air furieux & distrait.)
Je n'avois qu'un espoir, & le destin m'en prive;
Et pour comble d'horreurs, il faut que j'y survive !
Il faut perdre Mandane, & sous d'indignes fers
Traîner des jours affreux, qu'elle m'eût rendus chers :
J'aurois vécu pour elle !... Ah, malheureux ! Ta vie
Ne peut même finir au gré de ton envie :
Pour laisser à mon choix cet espoir précieux,
Le couroux des Tyrans est trop ingénieux.
Consumé de regrets, dévoré par ma peine,
Il faudra par degrez succomber sous ma chaine !

MANDANE.

Ah, cher amant !...

MEMNON, *se raprochant d'elle.*

Qu'entens-je & de quels feux nouveaux
Vois-je briller tes yeux !..

MANDANE.

Crois-tu que tes bourreaux

Te refusent la mort ?

MEMNON.

Ton ame tendre & pure
Ne connoit que les loix de la simple nature.
Si tu connoissois mieux les barbares humains,
Tu sçaurois qu'en ces lieux, de leur sort incertains,
Gémissant sous le poids des fers qui les captivent,
Jamais les malheureux ne meurent, ni ne vivent.
La mort est une grace aux yeux de nos Tyrans !

MANDANE.

Implacable devoir ! C'en est fait je t'entens...

(Elle tire un poignard, & le présente à Memnon.)

Tiens, tu peux les braver.

MEMNON.

Donne : jamais une ame
Avec plus de vertu ne signala sa flame :
Un tel secours honore, en un péril si grand,
Et la main qui le donne, & celle qui le prend...
Donne, dis-je ?...

MANDANE, *en reculant.*

Non... Non je ne le puis!...

MEMNON, *lui ôtant le poignard.*

Ma vie

Ne dépend plus de vous, monstres! Je vous défie....

Ne risquons point de perdre un moment précieux:

Viens, reçois à la fois mon ame, & mes adieux.

MANDANE.

Arrête ingrat!... Consens du moins que je te suive.

Pour qui, lorsque tu meurs, prétens-tu que je vive?

Depuis ta chute, hélas, cette tremblante main

Trois fois, pour m'immoler, s'est élevée envain:

Pardonne ma foiblesse à mon séxe timide!

La voix de l'amour seul peut le rendre intrépide;

Il peut pour ce qu'il aime affronter le trépas.

Je te donne un poignard, mais tu me dois un bras.

MEMNON.

Quel horrible devoir oses-tu me prescrire ?...

MANDANE.

Memnon, je suis Esclave & Busiris respire !

MEMNON, *après un moment de silence.*

Pour être du malheur un modele parfait,
Que manque-t'il encor, grands Dieux ?...

(*Il se jette à terre.*)

(*En se relevant.*) Non ce forfait
Jamais de ton amant ne souillera la gloire.

MANDANE.

Il le faut, cependant.

MEMNON.

Ciel, as-tu pû le croire ?

MANDANE.

Tu ne peux l'éviter.

MEMNON.

Ni l'accomplir.

MANDANE.

Memnon,
Si tu m'aimes encor, souviens-toi de Myron.

MEMNON.

Arrête... O Ciel! O Dieux !...

MANDANE.

Quel mouvement de rage
Obscurcit la pâleur qui couvre ton visage !

Tes sanglots douloureux l'un par l'autre pressés,
Tes yeux étincelans sur la terre fixés,
Tes longs frémissements, ta main froide & tremblante,
M'offrent du desespoir une image effrayante !...
Ah si jamais l'amour ardent & vertueux,
Rendit Mandane chere à ton cœur, à tes yeux ;
Si jamais son bonheur flatta ton esperance,
Reviens à toi, Memnon, romps ce fatal silence !

MEMNON.

Tu reclames l'amour ; & tu veux que ma main
Te prouve ma tendresse, en te perçant le sein !

MANDANE.

Je ne puis être à toi ; le destin qui m'accable
M'annonce un avenir encor plus redoutable ;
Toi seul peux m'en sauver : tu balances !.. Eh bien,
Ajoute à mon malheur, quand je finis le tien ;
Livre Mandane aux fers d'un implacable Maître ;

Meurs seul.... J'entens du bruit : ses gardes vont paroître.

Adieu, cruel !...

MEMNON.

Attens.... Tu le veux ?

MANDANE.

Tu le dois.

MEMNON.

Mandane, embrassons-nous pour la derniére fois...

Soleil caches tes feux !...

(Il léve le bras pour la frapper, & s'apperçoit qu'elle pleure.)

Tu gémis ?...

MANDANE.

De ta peine !

MEMNON, *avec transport.*

Ce mot plus que jamais rend ton attente vaine :

Il déchire mon cœur,& desarme mon bras !....

(Il laisse tomber le poignard.)

MANDANE.

Puisqu'envain de ta main j'implore le trépas,

Je cesse d'être femme.....

(Elle ramasse le poignard, & se frappe)

& t'invite a me suivre.

MEMNON, *se frappant après.*

Le plus grand de mes maux seroit de te survivre !

(Il se tuë.)

SCENE XII.

NIcanor & Syphocès arrivent triomphans. Le secours des troupes de Perse a changé la face des affaires ; Busiris blessé à mort est prisonnier des Conjurés. Myris, qui étoit montée au haut d'une Tour pour voir le succès du combat, en a été précipitée par la Populace. Nicanor & Syphocès s'applaudissent de leur réussite. Mais la douleur succéde à leur joye à la vuë des corps de Mandane, & de Memnon. Nicanor tombe évanoui.

SCENE XIII.

BUsiris paroit mourant & soutenu par des Gardes. Sa défaite n'a rien diminué de son orgueil : il brave encore les Conjurés, en expirant. Syphocès ordonne qu'il soit inhumé dans sa vaste Pyramide ; & que le jeune Arsace, Neveu de ce Monarque, soit reconnu pour Roi d'Egypte.

FIN.

AMOUR
POUR
AMOUR,
COMEDIE
DE
M. CONGREVE.

Nudus agris nudus ſummis paternis,
Inſanire parat certâ ratione modoque.

Hor.

PERSONNAGES.

SIR SAMPSON, Pere de Valentin, & de Ben.

VALENTIN, Amant d'Angelique.

SCANDAL, Ami de Valentin.

TATTLE.

BEN, Frere cadet de Valentin.

FORESIGHT, Oncle d'Angélique.

JEREMY, Valet de Valentin.

TRAPLAND, Notaire.

BUCKRAM, Avocat.

ANGELIQUE, Niéce de Foresight, riche héritiere.

Madame FORESIGHT.

Mad^lle FRAIL, sœur de Madame *Foresight*.

Mlle PRUE, fille de Foresight, *d'un premier* mariage.

La Nourrice de Mlle Prue.

JEREMY.

Un Homme d'Affaire, Officiers, *Matelots*, Domestiques &c.

La Scene est à Londre.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN paroit, lisant dans sa Chambre. JEREMY est dans le fond du Théâtre. On voit différens livres sur la table.

VALENTIN.



Eremy?

JEREMY.

Monsieur.

VALENTIN.

Emporte tout ceci : je veux, en me promenant, digérer ma lecture.

JEREMY.

Quel embonpoint vous allez prendre, avec de pareils repas!.... *

---

* Jéremi emporte les livres.

VALENTIN.

Ecoute.... Voila de quoi déjeuner.... Lis cette page pliée dans *Epictete*: c'est un festin digne d'un Empereur.

JEREMY.

Cet *Epictete* étoit-il Cuisinier?

VALENTIN.

Lis, lis maraut, épure ton appetit; aprens à vivre de préceptes, nouris ton ame, mortifie ton corps, & mange par les yeux; ferme la bouche, & réfléchis. Telle est la leçon d'*Epictete*.

JEREMY.

Bon Dieu! Je me rappelle d'avoir souvent oui prononcer ce nom par un de mes anciens Maîtres *à Cambridge*. * Quel étoit donc cet *Epictete*?

VALENTIN.

Un homme très-opulent..... qui n'avoit pas le sol.

JEREMY.

Hum .... Ainsi il préparoit de grands repas, où il n'y avoit rien à manger.

VALENTIN.

Tu l'as dit.

---

* Célebre Université d'Angleterre.

JEREMY.

Monsieur, vous êtes un homme bien né, qui probablement sçavez réaliser dans votre imagination de pareilles idées : quant à moi, j'aimerois mieux (sous votre bon plaisir) avoir mon argent à dépenser. Votre *Epictete*, votre *Seneque*, & tous vos autres Philosophes si pauvrement riches, vous apprendront-ils le secret de payer vos dettes sans argent ? Fermeront-ils la bouche à vos Créanciers ? *Platon* vous cautionnera-t'il ? Ou *Diogène*, parcequ'il aimoit la retraite, & qu'il vivoit dans un tonneau, ira-t-il en prison pour vous ? .. Mort de ma vie ! A quoi pensez-vous donc ? Et quel est votre espoir, en vous encloîtrant ici avec trois ou quatre bouquins moisis, pour apprendre à tranquilement mourir de faim ?

VALENTIN.

Que veux-tu ? Je n'ai point d'argent, tu le sçais : puis-je mieux faire que de me consoler en insultant à tous ceux qui en ont ? Je ne fais, en cela, que suivre l'exemple des sages de tous les tems, & de tous les pays ;

de ces Poëtes, de ces Philosophes enfin que tu ne hais que parcequ'ils avoient beaucoup d'esprit, & que tu n'es qu'un sot.

JEREMY.

Oh, pour de celui-là j'en conviens: Je crois pourtant, Dieu me pardonne, que je suis assez gueux pour prétendre au bel esprit... Oui, sans doute, j'étois un sot de vous reprocher si souvent vos dépenses excessives, vos équipages multipliés, vos livrées brillantes, vos Festins, vos Bals, votre passion pour une Maîtresse que votre prospérité même n'a pu rendre sensible, votre attachement pour de beaux esprits qui n'aimoient que votre opulence, & qui maintenant que vous êtes pauvre, vous haïssent autant qu'ils se détestent entre eux.

VALENTIN.

Fort bien; & maintenant que je suis pauvre, je trouve l'occasion de me vanger d'eux tous. Je veux plus que jamais faire éclater ma tendresse pour Angélique; & dans l'état où je me vois réduit, paroître encore plus son admirateur, & plus rival des sots opulens

qui l'obsédent que je ne le fus jamais dans ma prosperité. C'est ainsi que je prétens mortifier leur orgueil, & peut-être toucher celle dont les rigueurs ont principalement contribué à ma ruine. A l'égard des beaux esprits, je crois être en situation de pouvoir aller de pair avec eux.....

JEREMY.

Oui, Monsieur, dans l'état où vous êtes, ce point ne souffre aucune contradiction.

VALENTIN.

J'espere troubler bientôt le commerce de ces petits Messieurs.

JEREMY.

Ciel! Laisse subsister l'impôt sur le papier..... Seriez-vous bien tenté d'écrire?

VALENTIN.

Oui. Je veux faire une Piéce de Théâtre.

JEREMY.

Oui da!.... Vous plairoit-il, Monsieur, commencer par composer un petit billet de trois lignes seulement?... uniquement pour certifier à qui il appartiendra, que le porteur d'icelui,

nommé *Jéremy Fetch*, a pendant le cours de sept années bien & loyalement servi *M. Valentin*, *Ecuyer*; que ledit *Jeremy* n'a été renvoyé pour aucune malversation dans son petit service, mais a volontairement dispensé son Maître d'exercer à l'avenir aucune espéce d'autorité sur son serviteur.

VALENTIN.

Non, maraut: il faut demeurer avec moi.

JEREMY.

Eh, Monsieur, cela n'est pas possible.... Je puis mourir avec vous, jeuner avec vous, ou être *damné** avec vos ouvrages: mais que je puisse vivre ici seulement trois jours (c'est-à-dire autant que vit aujourd'hui une Piéce de Théâtre) C'est à quoi je ne m'attens pas plus qu'à être canonizé, comme une Muse, après ma mort.

VALENTIN.

Tu as de l'esprit, Coquin: j'aurai

* Expression vulgairement usitée en Angleterre, pour les ouvrages d'esprit qui n'ont point de réüssite.

besoin de toi .... Je veux que tu apprennes à faire des couplets pour ce qu'on appelle *ferrer* la fin des Actes. Ecoute : joue le soir au *Crambo* * avec les filles du quartier, acquiers l'aisance de la Rime, tu parviendras bientôt peut-être au point de faire une chanson *envoyée par une main inconnuë*, ou un Vaudeville de *Caffé*.

JEREMY.

Et c'est ainsi que vous pensez rentrer en grace auprès d'un Pere comme le vôtre ? Ah, Monsieur, vous allez rendre sa haine irréconciliable ! Si votre Cadet arrive de la mer, *Sir Sampson* vous abandonnera pour jamais. Vous êtes perdu, Monsieur, vous êtes ruiné ; plus d'amis pour vous dans le monde, si vous devenez une fois Poëte.... Que la peste ravage le Caffé de *Will* ; ce maudit tripot a perdu plus de jeunes gens que la Lotterie du *Chêne Royal* n'en ruinera jamais ; rien ne réussit à ceux qui en approchent. Celui

* Jeu de Rime, où celui qui répéte quelque mot déja dit, commet une faute.

qui le tient, eût-il eu moitié moins de débit, seroit *Echevin* dès longtems s'il s'étoit établi dans la Cité..... Quant à moi, je ne puis être assis à sa porte pendant un quart d'heure sans me sentir saisi d'un apetit plus dévorant que celui qu'on apporte d'une course de Chevaux. L'air qu'on y respire paroîtroit plus vif à un Rémouleur que celui de *Banstead-Downs*; & j'ai toujours crû y voir la faim personnifiée sous mille formes différentes.

VALENTIN.

Courage, ami, cela ne va point mal!..

SCENE II.

VALENTIN. JEREMY. SCANDAL.

SCANDAL.

QUe vois-je? Jeremy prêche!

VALENTIN.

Le drôle étale tout ce qu'il a d'esprit, pour décrier *le bel esprit*.

SCANDAL.

En ce cas, je crains pour lui. Partout où l'esprit se trouve, il travaille sans relâche à sa propre ruine.

JEREMY.

Voilà justement ce que je disois à mon Maître !.. Eh Monsieur aidez-moi je vous prie à l'empêcher de se faire Poëte.

SCANDAL.

Poëte ! Qu'il se fasse plûtôt Soldat. Quoi donc, votre indigence vous a-t'elle attiré trop peu d'ennemis ? Prétendez-vous, en montrant de l'esprit, en augmenter encore le nombre ?

JEREMY.

Ce malheur seroit infaillible. On ne voit jamais de bon œil celui qui a plus d'esprit que nous.

SCANDAL.

Jéremy parle comme un Oracle. Ne voyez-vous pas avec quel soin la plûpart des gens en place, & des riches *Butors*, évitent la rencontre d'un *bel Esprit* malaisé ? Un Inquisiteur éclairé prêt à leur enlever la meilleure moitié des titres & des biens qu'ils possédent, ne leur seroit pas plus odieux.

VALENTIN.

C'est pourquoi je veux m'en vanger, en les satyrisant dans mes écrits.

SCANDAL.

En les satyrisant ? Qui ? L'Univers entier ? Entreprise ridicule ! Quel Fanatique voudroit être Martyr de la raison dans un pays où la folie seule auroit des Autels ? Vous pourrez faire face à tout pendant un certain tems : mais quand le cri général sera contre vous, plus de tranquilité, plus de plaisirs pour vous dans ce bas monde : Harcelé, poursuivi partout comme un Ours dangereux, si vous n'êtes forcé de bonne guerre par les Chiens, gare les coups de fusil ! ... Fi, fi, devenez plutôt flateur, Charlatan, Avocat, Ministre, Chapelain d'un esprit fort, ou Complaisant d'une vieille veuve, tout ce que vous voudrez enfin, plutôt que de vous faire Poëte. Ceux d'aujourd'hui sont plus lâches, plus rampans, plus méprisables que tous les gens que je viens de vous nommer. Voilà mon avis ; à moins que vous ne vous sentiez assez de génie & de talens pour faire revivre

parmi nous le Théâtre d'*Athènes*, & pour remettre la Poësie dans tous ses droits.

VALENTIN.

Vous êtes aussi déchaîné contre nos Poëtes que si votre caractère avoit été hier joué sur le Théâtre.... Mais vous parlez envain, j'en veux tâter.... (*On frappe à la Porte.*) Jeremy, vois qui c'est. (*Jeremy sort.*) Dites-moi donc, du moins, quel autre métier vous voulez que je fasse?... Que dit le monde de ma retraite forcée?

SCANDAL.

Le monde en parle comme de toute autre chose: les uns vous plaignent, & condamnent votre Pere; d'autres vous blâment, & l'excusent. Les femmes seules vous justifient, parce que l'amour & les plaisirs ont seuls causé votre ruine.

(*Jeremy rentre.*)

VALENTIN.

Eh bien, de quoi s'agit-il?

JEREMY.

Rien de nouveau. J'ai expédié quelque demi-douzaine de créanciers, avec autant de légéreté qu'un Juge pressé

d'aller dîner, expédie les Causes.

VALENTIN.

Quelle réponse leur as-tu faite ?

SCANDAL.

L'ancienne recette, patience.

JEREMY.

Point du tout, Monsieur, j'ai tant répété ce mot, tant épuisé toutes ses dépendances, que je me suis enfin vû forcé de leur dire en bel & bon Anglois....

VALENTIN.

Quoi ?

JEREMY.

Qu'ils seront payés.

VALENTIN.

Et quand ?

JEREMY.

Demain.

VALENTIN.

Demain ! Et où diable prendras-tu dequoi acquiter ta promesse ?

JEREMY.

Ma promesse ? Elle m'inquiéte fort peu. Si c'étoit pour la premiére fois que j'y manquasse, ils pouroient en être surpris demain.... Mais... (*On frappe à la Porte.*) Encore !.. Au sur-

plus, Monsieur, si mes négociations n'ont plus le bonheur de vous plaire, vous pouvez désormais répondre vous-même à ces Messieurs.

VALENTIN.

Vois ce que c'est.

(*Jeremy sort.*)

Ceci, mon cher Scandal, est une espéce d'image de ce qui se passe tous les jours chez les Grands. Nos Secretaires d'Etat, nos Présidens du Conseil, nos Généraux d'Armée sont exactement dans le cas où je suis. Ils sont, ainsi que moi, obsédés le matin par une foule de demandeurs; tous rappellent des promesses passées : espéce de créanciers moins impolis si vous voulez que les miens, parceque les dettes contractées avec eux ne sont que volontaires : mais qui ne sont pas moins importuns.

SCANDAL.

Et vous, semblable à ces mêmes Grands dont vous parlez, après avoir pris des engagemens que vous étiez bien sûr de ne pouvoir remplir, vous êtes sans doute plus embarassé à trouver des échapatoires pour esquiver les

justes demandes de vos créanciers, que vous ne le seriez peut-être pour chercher les moyens de leur tenir parole !

VALENTIN.

Scandal, apprenez à épargner vos amis, & à ne pas provoquer vos ennemis. Cette intempérance de langue pourroit un jour vous susciter des repentirs.

(Jeremy rentre.)

JEREMY.

O, Monsieur ! Le Notaire *Trapland* arrive avec deux grands *Hape-chairs* dont la phisionomie n'annonce rien de bon.... L'Intendant de votre pere est aussi en bas, ainsi que la nourrice de *Twitnam*, avec un de vos enfans.

VALENTIN.

Elle prend bien son tems pour venir me reprocher mes péchés !..... Tiens, donne-lui céla, (*en lui donnant de l'argent.*) & dis-lui de ne pas m'importuner davantage.

SCANDAL.

Quoi ? seroit-ce la grosse Marguerite, avec mon filleul ?

JEREMY.

JEREMY.

Oui, Monſieur.

SCANDAL.

Tiens, voilà pour eux.

VALENTIN.

Fais entrer *Trapland.* Si je puis jetter un os dans la gueule de ce *Cerbère*, j'aurai du moins un jour de repos.

SCENE III.

VALENTIN. SCANDAL. TRAPLAND. JEREMY.

VALENTIN.

EH bonjour, mon vieux ami ! mon cher *Trapland*, ſoyez le bien venu!... Vîte un ſiége, un flacon de Canaries, des roties.... Cours, Jeremy.... donne d'abord un fauteuil.

TRAPLAND.

Bonjour à M. Valentin, Bonjour à M. Scandal.

SCANDAL, *à part.*

Le jour est assez beau, si ta présence ne le gâte.

TRAPLAND, *s'asseïant.*

Il s'agit, M. Valentin, de 1500 livres qui me sont duës depuis assez longtems...

VALENTIN.

Oh, quand j'ai soif, je ne puis parler d'affaires.... Jeremy, dépêche donc.

TRAPLAND.

Et je voudrois sçavoir l'arangement que vous avez pris pour me payer...

VALENTIN.

Je suis en vérité charmé de vous revoir !... A votre santé... Verse donc, verse tout plein au bon Monsieur Trapland.

TRAPLAND.

Doucement, mon cher ami... Ceci n'avance point mon affaire... A vous M. Scandal... (*il boit.*)... J'ai patienté autant que je l'ai pû..

VALENTIN.

Encore un coup : nous parlerons après.... Jeremy ? verse plein.

TRAPLAND.

Epargnez-moi de grace !... J'ai attendu, vous dis-je....

VALENTIN.

Verseras-tu, Coquin !... & la charmante Mademoiselle Trapland, comment se porte-t'elle ? Ne pensez-vous pas à lui donner un bon Mari ?.. (*Il boit.*)

TRAPLAND.

Vous m'honorez beaucoup ...... J'attens depuis longtems cet argent....

VALENTIN.

Buvez-donc. Allons donc, M. Scandal.... (*Ils boivent tous.*)

TRAPLAND.

Et je ne puis attendre davantage.

VALENTIN

Vous m'avez rendu un service signalé, M. Trapland, & dont j'avois grand besoin. Mais vous avez tant de plaisir à obliger !.. Alons, Scandal, à la santé de mon ami Trapland ; personne ne sert comme lui ses amis dans le besoin, & je le publierai partout, même en sa présence .... A boire.

SCANDAL.

Quoi donc : Ne sçais-je pas que

nant ? Nous avons une demi-douzaine de gentilshommes à arrêter à *Pall-mall*, & à *Covent-garden* : si nous nous amusons ici, les porteurs de chaise seront en campagne, ils bloqueront les *Caffés*, & notre journée est perdue.

TRAPLAND.

Votre réfléxion est juste.... M. Valentin, j'aime la joie : mais il faut que les affaires se fassent. Etes-vous disposés à .....

JEREMY.

Monsieur, l'Intendant de M. votre pere dit avoir des propositions à vous faire concernant vos Créanciers.

VALENTIN.

Dis-lui, qu'il entre. Demeurez, M. Trapland, renvoyez votre Officier, vous allez avoir ma réponse.

TRAPLAND, *à l'Officier.*

M. Snap, attendez là-dedans.

(L'Officier sort.)



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. L'INTENDANT parle bas à Valentin.

SCANDAL, *à Trapland.*

Quoi, tu es traître même dans le vin ! malheureux, rends le tout à l'heure. Jéremy apporte de l'eau tiede, ou je trouverai un moyen plus court pour purger sa conscience.

TRAPLAND.

Cela est bien impoli, M. Scandal. Je faisois peu de cas de votre vin : mais puisqu'il est bû, je ne puis vous le rendre.

SCANDAL.

Et pourquoi prétens-tu qu'un honnête homme te rende ton argent, quand il l'a dépensé ?

VALENTIN, *à l'Intendant.*

Il suffit ; j'entends les conditions. Elles sont bien dures, mais mes besoins sont pressans : je les accepte.

Emmenez cet homme avec vous, il vous montrera mon Contrat .... Allez, M. Trapland : vous connoissez l'Intendant de mon pere ; on va vous satisfaire.

TRAPLAND.

Je suis confus de vous avoir pressé si vivement ! mais la nécessité ....

VALENTIN.

Epargnez-moi vos excuses. On vous payera.

TRAPLAND.

J'espere que vous n'imputerez ceci qu'à l'état violent de mes affaires....

SCENE VI.

VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

JE crois voir un boureau, demandant pardon à sa victime !

VALENTIN.

Oui, mais la victime vient d'obtenir une surséance.

SCANDAL.

Vous m'étonnez. Votre Pere s'appaiseroit-il ?

VALENTIN.

Non ; il m'envoye les propositions les plus rigoureuses. Vous avez oui parler de mon benêt de frere, qui sert sur mer depuis trois ans ? Cet enfant cheri de mon Pere vient d'arriver. On me propose de signer un abandon de mon droit d'aînesse en sa faveur, & l'on m'offre 4000 livres sterlins, tant pour payer mes dettes, que pour me faire un sort. Cette proposition m'avoit déjà été faite autrefois, & je l'avois rejettée. Mais les persécutions de mes Créanciers, l'ennui de ma retraite, & le désir de revoir Angelique, m'arrachent mon consentement.

SCANDAL.

Cette preuve de votre tendresse pour Angelique est bien extraordinaire ! Vous n'aviez pourtant, dit-on, aucune assurance de son retour pour vous ?

VALENTIN.

Vous connoissez son caractére. Je

n'ai jamais eu grande raison d'espérer, ni de craindre.

SCANDAL.

Les femmes de ce caractére pensent rarement avant que d'agir, & nous donnent par conséquent des lumiéres assez incertaines sur les vraies dispositions de leur cœur. Mais, pouvez-vous croire qu'une fille de cet âge, toujours indifférente pour vous dans votre plus grande prospérité, devienne plus sensible à votre tendresse lorsqu'elle vous verra dans l'infortune ? Ajoutez, qu'Angelique est maîtresse d'un bien très-considerable, & que ces grands partis attendent toujours un autre grand parti, ou un sot.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

MAlheur sur malheur, Messieurs !

VALENTIN.

Quoi, encore des Créanciers ?

JEREMY.

Non, Monsieur. C'est M. *Tattle* qui vient vous faire visite.

VALENTIN.

Tu as raison; ce malheur est inévitable. Il sçait que je ne sors point: fais-le monter.

SCENE VIII.

VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

QUe la peste l'étouffe! je me sauve.

VALENTIN.

Non, de grace, restez. Ainsi que la lumiere & l'ombre, vous devriez toujours être ensemble. *Scandal* toujours prêt à attaquer les réputations, & *Tattle* toujours ardent à les defendre, forment le contraste le plus amusant, & le plus parfait.

SCANDAL.

Lui, défenseur des réputations, dites-vous? Oui, à peu près comme

fidéle dépositaire d'un secret : qualité dont le personnage se vante pourtant tout autant que de l'autre. Au reste, s'il le révéle tout-haut, ce n'est qu'en feignant de parler bas ; il vous cachera le nom d'une femme, mais il la désignera de façon à ne point la méconnoître ; il vous niera fermement d'avoir reçu une lettre d'elle, en vous en montrant l'adresse : peut-être même l'a-t-il contrefaite, & se parjure-t'il en vous disant la vérité. Il se flate cependant que vous ne l'en croirez pas ; & toujours sur la défensive lorsqu'il s'agit des faveurs dont le sexe l'honore, il ressemble à nos Docteurs qui se disent indignes des grands bénéfices pour les obtenir plutôt. Bref, c'est un Professeur public de discrétion, qui affiche cependant qu'il est dans toutes les confidences... Mais le voici.



SCENE IX.

VALENTIN. SCANDAL. TATTLE.

TATTLE.

BOnjour Valentin; Scandal, je suis tout à vous.... C'est-à-dire, quand vous direz du bien de moi.

SCANDAL.

C'est-à-dire, quand je serai tout à vous; car tant que je serai tout entier à moi-même, cela pourroit bien ne jamais arriver.

TATTLE.

Quel endurcissement!

VALENTIN.

Eh, mon cher Tattle, ce qu'il dit doit-il vous paroître étrange? Ignorez-vous sa façon de penser?

TATTLE.

Mais n'est-il pas cruel, n'est-il pas malheureux pour lui que le monde n'estime les gens qu'autant qu'il les

dénigre? Quant à moi, grace au Ciel, j'ai toujours eu soin de ne toucher à la réputation d'autrui qu'avec la plus extrême délicatesse.

SCANDAL.

Les réputations de votre connoissance sont assez *véreuses* pour exiger de grands ménagemens.

TATTLE.

Et pourquoi *véreuses*? Pourquoi appliquer ce terme satyrique à des personnes que vous ne connoissez pas? Cela est en vérité bien cruel!

SCANDAL.

Que je ne connois pas? Avez-vous jamais vécu avec quelqu'un dont le nom n'ait été partout en mauvaise odeur?

TATTLE.

Ah, ah, ah! Pour le coup, vous badinez: car on sçait assez que je n'ai jamais fréquenté que la bonne compagnie. Oui, mon cher Valentin, depuis que je connois les femmes, je n'en ai jamais exposée une seule.

VALENTIN.

Vous avez pourtant vécu avec plusieurs?

TATTLE.

A vous parler franchement, c'est la vérité ... Je puis vous avouer cela ... Je vous dirai même (je vais me livrer étonnamment !) Je vous dirai, puisqu'il le faut, que je n'ai jamais pû aimer une femme à moins qu'elle ne fût entiérement à moi seul.

SCANDAL.

Oh, oh !...

VALENTIN.

Paix : je veux bien l'en croire moi.... Mais, mon cher Tattle, votre délicatesse faisoit du moins grace aux maris ?

TATTLE.

Ah ! pour ceux-là......

SCANDAL.

Que nous direz-vous donc de cette fameuse Madame *Drab* ?....

TATTLE.

Elle ?... Oui, je sçais qu'elle s'est vantée dans quelques maisons d'avoir eu quelques marques d'attention de ma part, d'avoir même reçu de moi quelques lettres.... Mais, sur mon honneur, c'étoit une insulte de *Guet-à-Pent*.... Une noirceur préméditée,

dont j'ai sçu tout le fin.... Inventée par quelqu'un que nous connoissons tous, pour me brouiller avec une femme de la premiere volée....

SCANDAL.

Que nous connoissons tous.

TATTLE, *ironiquement.*

Peu importe.... Oui sans-doute, cela est connu de toute la terre.... Mes secrets courent les ruës: vous pouvez le penser.... Quoiqu'il en soit, je fus bientôt justifié dans l'esprit de la Dame, car.... Madame, lui dis-je, il est des gens dont l'unique occupation est de se mêler des affaires d'autrui, de forger chaque jour mille histoires ridicules aux dépens du prochain; & si votre *grace* *......

SCANDAL.

Votre *grace!*

TATTLE.

Ciel, qu'ai-je dit? O malheureuse langue!...

VALENTIN.

Ha, ha, ha!

---

* Ce titre est affecté aux Ducs, & aux Archevêques d'Angleterre, ainsi qu'à leurs épouses.

SCANDAL.

Courage, Tattle, tu as plus d'impudence qu'on n'a droit d'en attendre d'un homme raisonnable; & je commence à avoir pour toi une sorte d'estime .... Fort bien! Ah, ah, ah, fort bien! . . . Acheve donc: qu'as-tu dit à *sa grace ?*

TATTLE.

Rien. Vous abusez d'un mot lâché par pure distraction .... Parlons d'autre chose.

VALENTIN.

A la bonne heure. Mais dites-nous du moins comment vous vous êtes justifié?

TATTLE.

Laissons cela: je voulois rire un moment avec vous.... C'étoit une femme d'un rang ordinaire qui me marquoit un peu de jalousie .... Fadaise, encore un coup; laissons cela. (*Il chante entre ses dents.*)

SCANDAL, *à Valentin.*

Il brule d'être interrogé: taisons-nous.

TATTLE.

A propos, Valentin, je soupai hier

avec votre Maîtresse, & son vieil oncle *Foresight*. Je crois que votre pere demeure chez eux.

VALENTIN.

Oui.

TATTLE.

Sur mon ame, Angelique est une belle personne !... Et l'on peut en dire autant de Madame *Foresight*, Ainsi que de sa sœur Mademoiselle *Frail*.

SCANDAL.

Oui, Mademoiselle Frail est charmante, nous la connoissons tous.

TATTLE.

Oh, cela ne doit pas....

SCANDAL.

Quoi ?

TATTLE.

Se dire.

SCANDAL.

Cela ne doit pas se dire ! Pourquoi ?... Que sçavez-vous de Mademoiselle *Frail* ?

TATTLE.

Qui moi ? sans la douceur de sa peau, & la rondeur de ses hanches, je vous jure sur mon honneur que j'ignorerois encore son sexe.

SCANDAL.

Réellement ?

TATTLE.

Réellement.

SCANDAL.

Elle ne parle pas tout-à-fait de même.

TATTLE.

Cela ne se peut.

SCANDAL.

Rien n'est pourtant plus vrai. Demandez à Valentin ?

TATTLE.

En ce cas, je croirai désormais qu'une femme ne demande de la discrétion à un Amant que pour se réserver le plaisir de révéler son secret elle-même.

SCANDAL.

Qui en doute ?.. Mais l'indiscrétion de celle-ci vous insulte-t'elle ? Car enfin vous l'avez eue : vous n'en pouvez disconvenir.

TATTLE.

Quoiqu'incapable d'ouvrir jamais la bouche le premier sur de pareils mistères, je suis trop poli pour démentir une femme.

SCANDAL

Ainsi, nous avons votre aveu.

TATTLE.

Rien n'égale ma surprise ! Mais après son indiscrétion, je me défendrois vainement.

SCANDAL.

Vous allez la voir dans le moment. Elle vient ici tous les jours.

TATTLE.

Comment !

VALENTIN.

Elle m'honore quelquefois de sa visite : j'entens visite pure & simple ; & je n'aurois jamais pensé qu'aucun autre lui eût de plus grandes obligations.

SCANDAL.

Ma foi, ni moi non plus. Mais Tattle n'a pas coutume de démentir une Demoiselle : cela est trop opposé à son caractére.... O mon cher Valentin, que les femmes sont trompeuses !

TATTLE.

Eh, Messieurs, dequoi donc s'agit-il tant ?

SCANDAL.

Elle va venir, j'en aurai le cœur net.

TATTLE.

Quelle infamie ! N'est-ce pas vous qui m'avez dit ?...

SCANDAL.

Non, c'est vous qui nous l'avez dit.

TATTLE, *à Scandal.*

Ne m'avez-vous pas dit d'interroger plutôt Valentin ?

VALENTIN.

Eh bien, l'avez-vous fait ? J'espere que vous ne me supposerez point une réponse, puisque vous ne m'avez seulement pas questionné.

TATTLE.

Mais en verité, Messieurs, voilà le procédé le plus inhumain, le plus affreux !

VALENTIN.

Puisque Scandal vous est connu depuis long-tems, & que vous êtes tombé dans un piège aussi visible, je plains les Dames dont vous avez la réputation à défendre.

(*Jeremy entre.*)

JEREMY.

Monsieur, Mademoiselle *Frail* envoye sçavoir si vous êtes de loisir ?

VALENTIN.

Dès qu'elle arrivera, fais-la monter. (*Jeremy sort.*)

TATTLE.

Je prens congé de vous.

VALENTIN.

Non, M. il faut attendre Mademoiselle *Frail*.

TATTLE.

Quoi, vous voulez m'exposer ?...

VALENTIN.

Sans doute : votre fuite donneroit trop davantage à Scandal. Mademoiselle Frail la regarderoit comme une preuve sans replique de tout ce qu'il pourroit lui dire contre votre discrétion.

TATTLE.

Mon cher Scandal, soyez plus généreux.... Vous m'allez faire perdre la réputation du plus discret des hommes ; je ne serai plus reçu que dans les assemblées publiques ; mes visites seront bornées aux Anti-Chambres : plus de Cabinets de toilettes, plus de Chambres à coucher pour moi, plus d'aziles dans les surprises sous une table, ou derriere un

Paravent. Adieu pour jamais la distinction flateuse que j'avois acquise dans l'esprit des Femmes de Chambre, qui ne prononçoient jamais le nom de *Tattle*, sans y ajouter l'Epitéte de *Sûr*, ou de *Fidele!* ... Pourriez-vous être aussi barbare!

VALENTIN.

Scandal, ayez pitié de lui. Vous êtes maître des conditions.

TATTLE.

Oui; je me soumets à tout.

SCANDAL.

En ce cas, il faut me sacrifier tout-à-l'heure une demi-douzaine de femmes de la meilleure réputation... Voyons; où fréquentez-vous maintenant?.. Songez surtout que ce sont des Femmes de condition qu'il me faut, & du premier Ordre.

TATTLE.

C'est être bien Arabe!.... les femmes de *Chevaliers Baronets* * pourront-elles passer?

---

* Premier dégré de qualité en Angleterre, après celui de Baron.

SCANDAL.

Non : je n'admets rien au-dessous du *Right-honourable*. *

TATTLE.

Ah, Tigre !.. mais, vous n'entendez pas du moins que je les nomme ?

SCANDAL.

Non : leurs titres suffiront.

TATTLE.

Hélas, n'est-ce pas la même chose ! de grace, dispensez-moi des titres, je désignerai les personnes.

SCANDAL.

Soit : mais commencez donc vîte, & faites ensorte que les portraits soient ressemblans ; sinon attendez-vous à être condamné, ainsi que les mauvais Peintres, à écrire le nom des personnages au bas de chaque Tableau.

TATTLE.

Je m'y soumets... Premierement...

---

* C'est ainsi que l'on qualifie les Pairs du Royaume ; les Conseillers du Conseil Privé, & leurs épouses.

SCENE.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. Mademoiselle FRAIL.

TATTLE.

O Malheureux que je suis ! la voilà déjà.... voulez-vous m'accorder un délai ? Je payerai double.

SCANDAL.

A cette condition, j'y consens. Mais ne me manquez pas.

Mlle FRAIL.

Rendre visite à des hommes le matin ! je jouë en vérité à me faire une jolie réputation....quoi cette vipére de Scandal est ici aussi ? Pour M. Tattle, passe : nous sçavons qu'il est sans conséquence.

SCANDAL.

Tattle ?

TATTLE.

Chut !... Madame, vous me faites trop d'honneur.

VALENTIN.

Eh bien, aimable *troteuse*, comment se porte Angelique ?

Mlle FRAIL.

Angelique ? Politesse toute pure !

VALENTIN.

Quoi, vous ne voulez pas qu'un Amant absent ?...

Mlle FRAIL.

Non : je lui permets d'être poli auprès de ce qu'il aime : mais autrement, je croi sa passion subordonnée à sa politesse.

VALENTIN.

Mais s'il avoit réellement encore plus de passion que de politesse ?

Mlle FRAIL.

Qu'il se marie, & se corrige.

VALENTIN.

Je sens que le mariage peut calmer le grand feu de la passion d'un époux, mais il corrige rarement ses façons d'agir.

Mlle FRAIL.

Ah, que vous vous trompez ! rien de si poli qu'un mari pour tout le monde, à l'exception de sa femme ; & voilà ce qu'on appelle sçavoir vivre.

mais j'ai des nouvelles à vous apprendre. Vous sçavez sans doute que votre frere *Benjamin* est arrivé ; & que la fille de M. *Foresight*, mon frere, est revenuë de la campagne ? On assure que nos barbons veulent unir ce beau couple . . . . Si le mâle est aussi monstre marin, que la femelle est monstre terrestre, nous allons voir une belle progéniture ! . . . . . . l'époux n'a jamais rien vû que la mer, l'épouse n'est jamais sortie de son Village : ils feront une race de *Loutres*. *

VALENTIN.

Cette belle alliance ne m'annonce rien de favorable.

Mlle FRAIL.

Mon frere *Foresight* a déja consulté les Astres, & tiré l'Horoscope de ce mariage : deux mâles en naîtront, dit-il, dont l'un sera un Amiral, & l'autre un Commissaire de quartier. C'est le plus superstitieux vieux fou ! . . . . Il vouloit me persuader ce matin, que ce jour étoit malheureux : & il ne vouloit pas que je misse le pied

* Animal Amphibie.

hors de la porte. Mais j'ai forgé un rêve, sur lequel il est allé consulter son *Artémidore*; & j'ai saisi ce moment pour vous venir voir. Voyez donc maintenant ce que vous avez de beau à me donner, car je ne sors point d'ici les mains vuides.

VALENTIN.

Passez dans la chambre prochaine, je vous donnerai quelque chose.

SCANDAL.

Oui, nous vous donnerons tous quelque chose.

VALENTIN.

Pour moi, c'est un secret que je veux lui donner.

Mlle FRAIL.

Je me doutois bien que ce que vous aviez à me donner étoit quelque chose dont la garde vous étoit onéreuse.

VALENTIN.

Et Scandal vous donnera une bonne réputation.

Mlle FRAIL.

C'est plus qu'il n'a lui-même. Et vous M. Tattle, que me donnerez-vous ?

TATTLE.

Moi ? Je vous donne mon ame,

Mlle FRAIL.

Oh, je vous en rends grace : la mienne ne me donne déja que trop d'embarras ... Allons..... Je viendrai pourtant vous voir un de ces matins : on m'a dit que vous aviez nombre de jolis tableaux.

TATTLE.

J'en ai une charmante collection, à votre service : j'ai même des originaux.

SCANDAL.

Lui ? Il a, pour toutes peintures, d'exécrables copies des *quatre Saisons*, & des *douze Césars*, avec les *cinq Sens de nature* aussi maussadement représentés que vous les voyez en lui ; & vous ne verrez chez Tattle d'autre original que lui-même.

Mlle FRAIL.

Fort bien ! Mais j'ai oui dire qu'il avoit un beau Cabinet.

SCANDAL.

Oüi, si vous voulez l'en croire, il renferme les portraits de toutes celles qui ont eu des bontés pour lui.

Mlle FRAIL.

Oüi da? Je veux voir cela, Mr. Tattle.

TATTLE.

Ah, Madame, tout cela est consacré à l'amour & à la contemplation. Personne, à l'exception du Peintre & moi, n'a joui du bonheur de les voir.

Mlle FRAIL.

Je veux bien vous en croire: Mais une femme...

TATTLE.

Une femme n'y peut être admise, qu'en consentant d'y laisser placer aussi son portrait, parce qu'alors on peut compter sur sa discrétion.

SCANDAL.

Non, non, venez chez moi si vous voulez voir des peintures.

Mlle FRAIL.

Chez vous!

SCANDAL.

Oüi, sans doute. Je suis en état de vous montrer votre propre portrait; & celui de plusieurs de vos connoissances, tirés d'après nature;

pleins de vie, & dignes du pinceau de *Kneller*.

Mlle FRAIL.

Ah, quel menteur!... Qu'en pensez-vous, Valentin? Peut-on croire un mot de ce qu'il dit?

VALENTIN.

Pour cette fois, il dit la vérité: car, de même que Tattle a les portraits de toutes celles dont il a reçu quelques faveurs, Scandal a ceux de toutes les femmes qui l'ont refusé: si tant est que des satyres, des descriptions, des caractéres, & des couplets cyniques puissent être regardés comme des peintures.

SCANDAL.

Presque tous mes tableaux ne sont composés que de blanc, & de noir.... J'en ai pourtant quelques-uns, tant de femmes que d'hommes, en couleurs naturelles. Je puis, par exemple, vous montrer l'orgueil, la folie, l'affectation, la légereté, l'inconstance, l'avarice, la dissimulation, la malice, & l'ignorance, tout cela dans un même personnage. Je puis vous montrer ensuite le mensonge,

la fatuité, la vanité, la poltronnerie, la fanfaronnade, la débauche, l'impuissance, & la difformité, dans un autre *pendant*. Ce qui vous étonnera pourtant, c'est que l'original du premier Tableau est une de nos beautés célébres, & celui du second un de nos *Beaux* des plus à la mode. J'en ai encore d'autres qui ne sont pas moins plaisans.

Mlle FRAIL.

Oh, dites-les-nous, de grace!

SCANDAL.

J'ai un *Beau* dans le bain, que l'on ventouse pour lui donner du tein; & que l'on fait suer pour lui rendre la taille légére.

Mlle FRAIL.

Bon!

SCANDAL.

Une Dame, avec un Cocher de Fiacre, faisant de l'Eau-de-vie brulée dans une cave.

Mlle FRAIL.

Ah, l'horreur! Mais qui peut croire une pareille Histoire?

SCANDAL.

J'ai aussi quelques Hieroglyphes.

Un Avocat avec cent mains, deux têtes, & rien qu'un visage. Un Soldat, avec sa cervelle dans son ventre, & son cœur où sa tête devroit être.

Mlle FRAIL.

Quoi il n'a point de tête ?

SCANDAL.

Point.

Mlle FRAIL.

Belle invention ! N'auriez-vous point aussi un Poëte ?

SCANDAL.

Oui, vous y verrez un Poëte pesant les mots, & vendant louanges pour louanges, tandis qu'un critique le dérobe. J'ai un autre grand tableau représentant une Ecole, où l'on voit une Assemblée de Critiques d'une taille gigantesque, & d'un aspect inspirant la terreur ; leurs perruques sont énormes, leurs habits sont galonnés, ils portent des *steinkerques* en guise de Cravattes ; ils ont un Appeau dans la main, & un *Abécé* complet autour du col. Vous en verrez encore quelques autres de ce genre, qui ne sont pas mal peints.

Mlle F R A I L.

Eh bien, j'irai voir tout cela, ne fût-ce que pour critiquer à mon tour.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

MOnsieur, c'est l'Intendant de M. votre pere qui redemande à vous parler.

VALENTIN.

Je vais te suivre .... Permettez-vous, Madame? Je vous rejoins dans le moment.

Mlle F R A I L.

Non, je pars... Qui de vous veut bien me conduire jusqu'à la *Bourse*, où je dois prendre ma sœur *Foresight*?

SCANDAL.

Moi. j'ai quelques idées sur elle.

Mlle F R A I L.

Cela est fort poli!

SCANDAL.

Parceque je me sens du penchant pour vous. Tandis que Tattle vous amusera, je pourrai jaser avec elle.

VALENTIN.

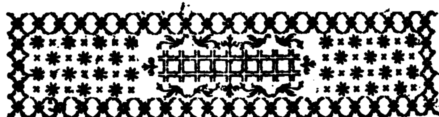
Apprenez à Angélique que je suis prêt à tout sacrifier pour racheter ma liberté, & le bonheur de la revoir.

SCANDAL.

Je me charge de faire valoir la générosité de votre procédé. Si l'imprudence est une preuve d'amour, vous êtes l'amant le plus parfait que je connoisse .... (*à part.*) Imagina-t-on jamais, que le moyen de toucher une femme fût de se ruiner de fond en comble !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORESIGHT. *Un Domestique.*

FORESIGHT.

COmment! Personne à la maison. Ma femme n'est pas revenuë, ni ma sœur, ni ma fille ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

FORESIGHT.

Miséricorde! Que signifie un pareil événement ?.. La Lune est surement dans toute sa force. Ma Niéce Angélique est-elle au logis.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

FORESIGHT.

Je crois que vous mentez, Mon-

sieur. Rien ne sçauroit me réussir : Je suis né sous le signe de l'Ecrevisse, toutes mes affaires vont toujours à reculons.

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je ne puis vous dire, Monsieur.

FORESIGHT.

Je le sçais bien, Monsieur; mais moi je puis le dire, Monsieur; & le prédire, Monsieur.

SCENE II.

FORESIGHT. *Le Domestique.*
La Nourrice.

FORESIGHT.

Eh bien, Nourrice, où est votre jeune Demoiselle ?

LA NOURRICE.

Où elle est, vraiment ? Et qui le sçait, bon Dieu ? Tout le monde est en campagne, personne n'est encore revenu. La pauvre petite ! elle ne

connoît point la ville, elle brûloit de la parcourir.... hélas, plaise au Ciel que quelqu'un lui ait donné à dîner!... Mais, que vois-je? Ah, ah, ah, que cela est drôle!... Ah, ah, ah, vit-on jamais rien de pareil?...

FORESIGHT.

Qu'est-ce? D'où partent ces éclats de rire?

LA NOURRICE.

Que le Ciel vous donne bonne journée: l'un de vos bas est à l'envers.

FORESIGHT.

Oh, oh! J'en suis ma foi charmé: cela est de bonne augure. J'ai encore eu ce matin d'autres présages, j'ai éternué en me levant. Il est vrai que j'ai fait un faux pas, en descendant les escaliers, & que j'ai rencontré un bélette, ce qui est de mauvais augure: mais le bien & le mal, le plaisir & la peine, l'abondance & la disette, le jour & la nuit, remplissent le cours de la vie humaine. L'avanture du bas à l'envers me plaît.... j'en suis en vérité charmé.... Ah, voilà ma niéce!... (*au domestique.*) Cours dire à *Sir Sampson* que j'ai à le voir, s'il en a le

loisir.... Il est trois heures, tems propice pour les affaires : *Mercure* gouverne cette heure-là.

SCENE III.

ANGELIQUE. FORESIGHT.

La Nourrice.

ANGELIQUE.

N'Est-elle pas aussi favorable au plaisir, mon Oncle ?.. Mon Carosse est cassé, prêtez-moi je vous prie le vôtre.

FORESIGHT.

Quoi, vous voulez courir aussi ? Oh, toutes les femmes sont surement folles aujourd'hui !.. Ceci ne peut annoncer que quelque chose de funeste pour un Pere de famille.... Je me rappelle une vieille Prophétie de l'Arabe *Messehalah*, jadis traduite par un vénérable *Barde* de la Province de *Buckingham*, qui dit que :

Lorsque dans la belle saison,
Femmes désertant la Maison,

Laisseront au mari tous le soin du ménage ;
On peut sans crainte parier,
S'il porte tête folle ou sage,
Qu'on la verra fructifier.

Fructifier ! .. Oui cela s'entend : les fruits de la tête d'un mari ne sont que trop connus... Ah ma chere Niéce, de grace ne sortez point.

ANGELIQUE.

Eh, de quel secours puis-je vous être ? Dépend-t-il de moi de détourner le malheur que vous paroissez craindre ?

FORESIGHT.

Oui, sans doute ; la prophétie parle de femmes au pluriel : s'il en reste une à la maison, la menace est sans force...

ANGELIQUE.

Soit. Mais il n'en est pas de même de l'envie que j'ai de sortir. Prêtez-moi donc votre Carosse, sinon je vais prendre un Fiacre, ou une Chaise, & vous laisser tranquilement consulter les Astres sur la conduite de votre Epouse. Si ses promenades vous causent tant d'inquiétudes, que ne lui

faites-vous garder la maison?

FORESIGHT.

Tréve d'impertinences, Mademoiselle; & surtout dispensez-vous de vouloir tourner en ridicule une science céleste....

ANGELIQUE.

Ah, mon Oncle, ne vous fâchez pas, sans quoi je fronde sans ménagement toutes vos fausses Prophéties, vos songes ridicules & vos vaines spéculations; & j'aurai pour moi tout le voisinage, qui vous regarde comme un perturbateur de son repos. Quel bruit, quel tapage n'avez-vous pas fait au sujet de la derniere Eclipse, qui fut cependant invisible? Quels aprovisionnemens de chandelles, de bougies, de mêches, & d'autres matiéres combustibles! On croyoit, en vérité, que nous allions tous vivre désormais sous terre, ou fixer notre demeure au fond du *Groenland*.

FORESIGHT.

Ah, la mauvaise langue!...

ANGELIQUE.

Prêtez-moi votre carosse, encore un coup, ou je poursuis... j'apprendrai à toute la Terre, que vous avez

prédit le retour de l'ancienne Religion, sur le seul fondement que votre Sommélier avoit égaré quelques cuillers *apostoliques* *. Elles se sont retrouvées, adieu la prédiction ! Ma foi, mon oncle, je vous dénoncerai comme Vissonnaire.

FORESIGHT.

Ah, c'est trop abuser de ma patience.

LA NOURRICE.

Pere Eternel, comme elle parle !

ANGELIQUE.

Et si j'allois révéler certaines parties secrettes, certaines scenes de minuit qui se passent souvent entre vous deux ?...

LA NOURRICE.

Des scenes de minuit ! Qui moi ? avec mon Maître ?... Ciel, quelle infâme médisance !... ah, Monsieur, que vais-je devenir... hélas, me vit-on jamais auprès de vous à cette heure-là, que pour bassiner votre lit, replier vos couvertures, ranger auprès de vous la chandelle & la tabatiere,

* Apostle Spoons.

& quelquefois vous réchauffer les pieds ?... & l'on ose m'accuser !...

ANGELIQUE.

Là, là, calmez cette fureur... oui, ma mie, je vous ai vû tous deux, & plus d'une fois, par le trou de la serrure, lui comme *Saül*, vous comme la Sorciere *d'Endor*, tournant le sas, & faisant mille autres cérémonies magiques, le tout pour avoir révélation d'une petite rape à muscade qu'une pauvre servante avoit oubliée dans l'écuelle *auchaudeau*... j'en pourrois dire encore bien d'autres.

FORESIGHT.

Je t'en défie, basilic.... mais je n'oublierai jamais ceci, & tu éprouveras bientôt ma vangeance. Tu es maîtresse de ton bien: mais ton indigne amant, ton dissipateur, ton Valentin payera pour tout. Je prétens que mes portes soient désormais fermées, & qu'il n'entre plus d'hommes chez moi... Oh, je te punirai.

ANGELIQUE.

Fort bien, mon Oncle; fermez-les bien vîte, avant que ma Tante rentre: vous aurez demain une Requête en

séparation. Mais, laissez-moi sortir auparavant : interdisez ensuite votre maison à tout le genre humain ; ne conversez plus qu'avec les esprits élémentaires, & les Signes célestes ; liez un commerce aimable avec le *Taureau*, le *Belier*, le *Bouc*, & toutes les autres bêtes à cornes du Zodiaque; dont le nombre ne finit pas.

FORESIGHT.

En récompense, on n'y voit qu'une *Vierge*.

ANGELIQUE.

Qui dès long-tems n'y seroit peut-être plus si elle avoit été confiée à d'autres qu'aux Astrologues ... c'est peut-être pourquoi ma tante aime si peu la maison.

FORESIGHT.

Comment! Que dites-vous? C'est-là ce qui la feroit sortir si souvent?... Oh, cela signifie quelque chose. Ne me le cachez point : parlez, ma chere niéce, je vous pardonne tout ; vous pouvez même disposer de mon carosse; de mon cocher, de mes chevaux... quoi, ma femme se plaindroit-elle de moi ? Parlez ; les femmes se confient

quelquefois les unes aux autres : elle est jeune, vive, & née sous le Signe des *Gémeaux*, qui peuvent inspirer le goût de la societé. J'ai remarqué de plus...

ANGELIQUE.

Ah, ah, ah !...

FORESIGHT.

Vous riez ?... fort bien, Mademoiselle, c'est donc ainsi qu'on se moque de moi ? Je vais... mais, non, parlez ma chere niéce ; n'inquiétez pas plus long-tems votre pauvre oncle... quoi, je supplie envain ? Eh bien, je vais morbleu.....

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Un Domestique.

LE DOMESTIQUE, *à Foresight.*

Sir Sampson arrive pour vous voir.

ANGELIQUE.

Adieu, mon oncle... que l'on m'ap-

pelle des Porteurs?... Je vais chercher ma tante, pour l'avertir de ne point entrer. (*Elle sort.*)

FORESIGHT.

Je ne sçais où j'en suis!.... j'en ai pour plus d'une heure à me remettre... Comment recevoir *Sir Sampson*?... Allez, nourrice; priez-le d'entrer.

LA NOURRICE.

J'y vais, Monsieur.

SCENE V.

FORESIGHT. SIR SAMPSOM, *un papier à la main.*

SIR SAMPSON.

L'Affaire est faite, il n'y a plus à en revenir: la voilà, je la tiens, vieux *Ptolomée*, mon prodigue apprendra à me respecter... regarde, vieux *Nostradamus*?... Mon coquin de fils pensoit, sans doute, qu'un pere n'étoit fait que pour supporter les égaremens & les sottises de ses enfans; il

croyoit pouvoir braver mon autorité, rire de mes corrections, méprifer mon pouvoir, & ne me laiffer en m'offençant que le droit de lui pardonner fes fautes. Le fat fe croyoit né pour danfer toujours, & moi pour toujours payer les violons. Mais je tiens enfin fa fignature, par laquelle auffitôt que mon fils *Benjamin* fera arrivé, Valentin s'oblige à lui tranfporter fon droit d'aîneffe. Où eft donc ma future belle-fille, que je l'embraffe? ... Ah, vieux *Merlin*, tu ne fçaurois croire à quel point je fuis charmé de me vanger!

FORESIGHT.

Voyons, voyons donc ce papier?...... ma foi, cela eft fort bon, fi cela tient. Je voudrois que la ceffion fût déja confommée & ratifiée en bonne forme... A quelle heure ceci a-t'il été figné? Vous auriez dû me confulter là-deffus. N'importe, il faudra nous dépêcher.

SIR SAMPSON.

Sans doute. Mon fils *Ben* fera ici ce foir, & j'ai déja ordonné à mon Avocat de tenir les Actes tout prêts.

Quant à l'heure où celui-ci a été signé, eh que m'importe à moi? Laisse-là toutes ces superstitions: je ne connois de moment que le moment présent: le passé est passé, & ce qui doit arriver arrivera. Si le Soleil luit pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit, nous n'aurons pas besoin de chandelle pour nous voir; & c'est à cela seul que les étoiles sont bonnes.

FORESIGHT.

Comment, Sir Sampson! à cela seul? Permettez-moi de n'être *pas de* ce sentiment, & de vous apprendre que vous êtes un ignorant.

SIR SAMPSON.

Et je t'apprens moi, que je suis sage: *sapiens dominabitur Astris;* ces trois mots seuls confondent & détruisent tes *Ephémérides*... Tu oses me traiter d'ignorant! Tu ne sçais donc pas que j'ai voyagé, que je connois le globe, que j'ai vû les *Antipodes* où le Soleil se léve à minuit, & se couche en plein midi?

FORESIGHT.

Mais j'ai voyagé moi dans les sphéres célestes, je connois les Signes, les Planettes,

Planettes, & leurs maisons; je calcule leurs mouvements directs ou rétrogrades, *les sextiles, les quadrates, les trimes, leurs oppositions; les trigônes ignés, & les trigônes aquatiques.* Je sçais si la vie sera longue, ou courte, heureuse, ou malheureuse, si la maladie sera curable ou incurable, les jours fortunés, les entreprises favorables, les biens perdus recouvrés; je sçais....

SIR SAMPSON.

Je sçais, moi, la grandeur du pied du Roi de la Chine, j'ai baisé la pantoufle du grand Mogol, & j'ai chassé sur un éléphant avec le Kam des Tartares... Merci de moi! Le vieux Roi de *Bantam* a vu de mes œuvres, & son Successeur est un peu mon parent.

FORESIGHT.

Et moi, je sçais quand les voyageurs mentent, ou parlent vrai; & toujours bien mieux qu'eux-mêmes.

SIR SAMPSON.

J'ai connu un Astrologue, qui en en observant une étoile errante, s'en trouva tout-à-coup deux fixes sur le front; & un Magicien qui ne put ja-

mais parvenir à chasser le diable d'auprès de sa femme.

FORESIGHT, *à part.*

Quoi ! prétend-t-il aussi tirer sur moi, par rapport à ma femme ? Il faut le faire expliquer..... (*haut.*) Est-ce de ma femme que vous prétendez parler, *Sir Sampson ?* Morbleu, malgré vos exploits de *Bantam*, je jure par le corps du Soleil....

SIR SAMPSON.

Et moi par les cornes de la *Lune*, mon cher *Capricorne*.....

FORESIGHT

Capricorne toi-même, archi-menteur que tu es, & plus menteur encore que *Ferdinand Mendez Pinto.* Sors de chez moi, remporte tes paperasses, & renvoye ton fils à la mer : je marierai plutôt ma fille à une Momie d'Egypte, qu'au fils d'un contempteur des Sciences, & d'un diffamateur de la vertu.

SIR SAMPSON, *à part.*

Foin de moi, j'ai poussé les choses trop loin..... Quoi, mon ami, tu te fâches contre moi, pour un simple badinage ? En ce ce cas c'est moi qui ai

tort. Calme ta colere, mon cher *Albumazar*; & crois que je regarde le soleil, la lune, & toutes les étoiles avec le plus profond respect. Je veux même, pour réparer mon crime, te faire présent d'une Momie: que dis-je, d'une momie? J'ai en ma possession l'épaule d'un Roi d'Egypte que j'ai jadis volée dans une des Pyramides; elle est couverte d'hieroglyphes, & je te prie de l'accepter. Une Piéce aussi curieuse attirera bientôt chez toi tout ce que Londre a de Sçavant dans la Physique & dans l'Astrologie. Quel champ pour faire briller ta science!

FORESIGHT.

Mais, *Sir Sampson*, qu'avez-vous appris de ma femme?

SIR SAMPSON.

Ta femme, est une constellation de toutes les vertus: Je la regarde comme la Lune, & toi comme l'homme qui est dans la Lune. Que dis-je? Elle est, à mes yeux, plus respectable que la Lune; elle est chaste sans être inconstante... Oh, ne t'avises plus de prendre mon badinage au sérieux!

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. Jeremy.

SIR SAMPSON.

Que veux-tu? Qui te demande ici?

FORESIGHT.

Quel est ce personnage? Sa phisionomie ne me plait pas.

JEREMY.

Mr. Valentin, mon maître, qui sort aujourd'hui pour la premiere fois, vient pour vous rendre ses devoirs..., le voilà qui entre.



SCENE VII.

SIR SAMPSON. FORESIGHT. VALENTIN. JEREMY.

VALENTIN, *à Sir Sampson.*

VOtre bénédiction, Monsieur.

SIR SAMPSON.

Vous l'avez déja, Monsieur: je crois vous avoir envoyé ce matin un billet de 4000 liv. Sterlins.... C'est bien de l'argent, frere Foresight!

FORESIGHT.

Oui, c'est bien de l'argent, pour un jeune homme. Je ne conçois pas ce qu'il en pourra faire.

SIR SAMPSON.

Je le conçois bien moi.... Au reste, Valentin, si la somme excéde tes besoins, tu peux me rendre le surplus; entens-tu mon fils?

VALENTIN.

Le surplus, Monsieur! Hélas, le

tout suffira à peine pour acquitter mes dettes .... J'espere même que vous serez assez indulgent pour ne pas exiger de moi des conditions aussi rigoureuses que le sont celles que la nécessité m'a fait signer.

SIR SAMPSON.

Qu'entendez-vous par là, je vous prie ?

VALENTIN.

Que vous serez assez bon pere pour ne pas me priver totalement de votre succession.

SIR SAMPSON.

Oui da ! Je vous entens .... N'est-ce que cela ?

VALENTIN.

C'est tout ce que j'attens de votre bonté ... Si pourtant vous aviez dessein de mieux faire encor, je vous en aurois une double obligation.

SIR SAMPSON.

Et qui douta jamais, mon très-respectueux fils, que votre piété filiale n'égalât pas ma tendresse paternelle ? Que dites-vous de ce Coquin, frere Foresight, qui le matin signe un Acte pour toucher une somme considérable, &

qui l'après-midi voudroit s'en faire relever ? & la conscience & la probité, où sont-elles M. le Bel-Esprit ? Voilà donc un échantillon de votre morale ?... Scélérat ! N'ai-je point ta signature, & ton sceau ?... Oses-tu le nier ?

VALENTIN.

Dieu m'en garde, Monsieur !

SIR SAMPSON.

Eh bien, tu seras pendu un jour ; je vivrai peut-être assez longtems pour te voir danser à *Holborn-Hill*.... frere Foresight, tu te connois en phisionomie : n'a-t'il pas dans les yeux quelque chose de sinistre, quelque chose d'un pendard ?

FORESIGHT.

Hum !... je ne veux pas décourager un jeune homme .... entre nous, sa phisionomie m'annonce une mort violente ; j'espere pourtant qu'il ne sera point pendu.

VALENTIN.

Quoi, c'est un pere qui peut me traiter ainsi !... Quant à ce vieux fou, je ne suis pas embarrassé comment lui répondre. Mais vous, Monsieur !...

SIR SAMPSON.

Vous, Monſieur, vous, Monſieur ... & qui êtes-vous, Monſieur ?

VALENTIN.

Votre fils, Monſieur.

SIR SAMPSON.

C'eſt plus que je n'en ſçais.

VALENTIN.

Plût au Ciel, que non !

SIR SAMPSON.

Quoi, malheureux, tu oſes auſſi attaquer ta mere ? Ciel, vit-on jamais une pareille audace !

VALENTIN.

Vous vous trompez, Monſieur : je voudrois trouver des raiſons qui excuſaſſent votre infléxible dureté pour un fils qui vous reſpecte.

SIR SAMPSON.

Tu voudrois m'excuſer, moi ? Quel comble d'impudence ! ai-je d'autre loi que ma volonté ? n'es-tu pas mon eſclave ? ne ſuis-je plus ton pere ? n'a-t'il pas dépendu de moi de ne pas l'être ? qui donc es-tu ? d'où viens-tu ? qui t'a planté là ſur tes deux jambes, avec cet air impertinent qui ſemble me braver ? es-tu venu tout ſeul, & ve-

lontairement dans ce monde ? ne dois-tu ton Etre qu'à toi-même ?

VALENTIN.

Je ne sçais pas plus pourquoi j'y suis venu, que vous pourquoi vous m'y avez appellé ; mais enfin je m'y trouve, & si vous m'abandonnez, j'aimerois mieux n'y pas être.

SIR SAMPSON.

Eh bien, déshabille-toi, & sors du monde comme tu y es entré.

VALENTIN.

J'aurois bientôt fait, Monsieur. Mais reprenez donc aussi la raison, le sentiment, les passions, les desirs, & toutes les autres affections de l'ame, inséparables de l'éxistence que vous m'avez donnée.

SIR SAMPSON.

Merci de moi ! de quel monstre, de quel hydre me trouvai-je le pere !

VALENTIN.

Je ne suis par moi-même qu'une créature simple, traitable, & dont l'entretien devroit vous coûter peu. Mais les passions dont vous m'avez environné sont aussi insatiables qu'invincibles : Ce sont autant de Tyrans

également jaloux de leur Empire.

SIR SAMPSON.

Que Diable avois-je besoin de faire des enfants ?.. Un particulier a-t-il affaire de tout ce cortége de passions ? Pour un Souverain puissant, pour un Empereur, passe ; il a moyen de les satisfaire.... Mais un malheureux, qui n'a que quatre sols à dépenser, peut avoir l'estomach aussi chaud que l'Empereur.... cela n'est pas juste.

JEREMY.

Vous avez raison, Monsieur, je suis prêt à l'affirmer pardevant tous les Magistrats de Londre.

SIR SAMPSON.

Voilà encore un de nos Cormorans .... Es-tu mon fils aussi, toi ?

JEREMY.

En ne consultant que mes inclinations, je pourois me croire digne de cet honneur. J'ai tout au moins aussi bon appétit que mon Maître.

VALENTIN.

La fortune avoit assez abondament pourvû à tous mes besoins, si vous m'eussiez laissé mon droit d'aînesse.

SIR SAMPSON.

Encore ! ... Ne t'ai-je point donné quatre mille livres ſterlins ? Si je les retenois, tu ne m'arracherois pas un liard. Ingrat ! Je ſuis donc un Pélican à tes yeux ? Tu voudrois te nourir de mes entrailles ? ... Va, laiſſe-moi : tu fus toujours entiché du Bel-eſprit ; travaille, écris, vois s'il pourra te nourir .... Ton frere arrive ce ſoir, ou demain matin au plus tard : prépare-toi à ratifier tes promeſſes. Quoi faiſant, je ſuis ton ami & ton ſerviteur.... Allons, frere Foreſight.

SCENE VIII.

VALENTIN. JEREMY.

JEREMY.

J'Avois prévû l'effet de cette viſite... Je vous l'avois dit, Monſieur !

VALENTIN.

Je n'y ſuis point trompé .... Ce n'étoit pas pour lui que je venois, c'é-

toit pour Angélique. Ne l'ayant point trouvée, je me suis aisément déterminé à demander mon pere, & d'autant plus que cette démarche ne peut être interpretée que favorablement pour moi .... Mais, j'apperçois Madame Foresight, & Mlle Frail.... Elles sont en conversation sérieuse: évitons-les; passons par ici, & va tâcher de sçavoir le moment du retour d'Angélique.

SCENE IX.

Madame FORESIGHT.
Mlle FRAIL.

Mlle FRAIL.

IL vous sied fort d'épier ainsi toutes mes démarches! Apprenez que je suis ma maîtresse.

Madame FORESIGHT.

Vous?

Mlle FRAIL.

Oui, moi-même .... Le grand ma

d'avoir été en Fiacre à *Covent-Garden!* & d'y avoir fait un tour de promenade avec un ami!

Madame FORESIGHT.

Un tour de promenade, Mademoiselle? Je parierois bien pour deux ou trois.

Mlle FRAIL.

Eh bien, mettez-en vingt: qu'en feroit-il de plus?... Si vous eussiez été de la partie, la chose vous paroîtroit des plus innocente. Eh, quelles sont donc les douceurs de la vie, si tout ce qui peut plaire nous est défendu?

Madame FORESIGHT.

Qui vous empêche de recevoir ici vos amis? Je conviens que rien n'est plus agréable que la conversation d'un aimable homme: ce n'est pas là-dessus que je vous querelle, je crois vos vues très-innocentes. Mais de choisir un endroit public, pour se montrer en fiacre avec un homme connu, cela est très-scandaleux! Si tout autre que moi vous avoit rencontrée, quels discours n'en tiendroit-on pas?... En vérité, je n'ai jamais conçu que l'on pût être heureuse, lorsque l'on a toujours

la censure à craindre !... Ajoutez, que vous êtes ma sœur, & que les mauvais propos retomberoient infailliblement sur moi.

Mlle FRAIL.

Voilà bien du bruit pour rien ! calmez, calmez vos craintes ; Madame : vous vous êtes sans doute trouvée plus d'une fois en pareil cas .... Si j'avois été seule avec un homme à *Knights-Brige*, *à Chelsey*, *à Spring-Garden*, *ou à Barn-Elms* *... peut-être auroit-on pu en jaser.

Madame FORESIGHT.

Que prétendez-vous dire ! Me vit-on jamais dans ces sortes d'endroits ?

Mlle FRAIL.

Et moi, peut-on m'en accuser ?

Madame FORESIGHT.

On vous a vu dans un lieu plus suspect encore.

Mlle FRAIL.

Qui, moi ? avec un homme !

Madame FORESIGHT.

Je crois que vous n'auriez pas voulu aller seule à *World's-End*.

---

* Especes de Guinguettes de Londre, & des environs.

Mlle FRAIL.

A *World's-End?* la raillerie est un peu forte.

Madame FORESIGHT.

Pauvre petite innocente! elle ignore jusqu'au nom de cet endroit.... Vous feriez, en vérité, une excellente Comédienne.

Mlle FRAIL.

Quant à vous, Madame, votre impudence seroit insoutenable, même sur le Théâtre.

Madame FORESIGHT.

La replique est vive. Mais voyons qui de nous deux doit l'emporter à cet égard..... Vous n'avez jamais été à *World's-End?*

Mlle FRAIL.

Non.

Madame FORESIGHT.

Vous osez me le nier en face?

Mlle FRAIL.

En face, en face; & qu'est-ce que votre face?

Madame FORESIGHT.

Peu importe: elle vaut du moins la vôtre.

Mlle FRAIL.

A cause de vos douze années de

plus, apparemment ? Soit : mais je n'en nie pas moins positivement le fait à votre face.

Madame FORESIGHT.

J'avoue maintenant que vous avez quelque droit de la critiquer : votre effronterie m'a totalement déconcertée. Mais regardez ceci, Mademoiselle.... Où avez-vous laissé ce bijou d'or ?... Ah ma sœur ! ma sœur !

Mlle FRAIL, *à part.*

Mon aiguille de tête !...

Madame FORESIGHT.

Regardez, regardez-la bien.... Est-elle à vous ?

Mlle FRAIL.

J'en conviens.... Mais vous, Madame, où l'avez-vous trouvée ? Parlez à votre tour.... Ah, ma sœur !... Ma sœur de toute façon !

Madame FORESIGHT, *à part.*

Peste soit de mon imprudence... Je n'ai pû la convaincre, sans me trahir moi-même.

Mlle FRAIL.

Ma Sœur, un Gentilhomme me disoit l'autre jour, qu'un bon Maître d'Escrime, en poussant une botte, ne

doit jamais laisser son corps à découvert.

Madame FORESIGHT.

Il avoit raison, ma sœur..... Mais puisque tout est découvert, agissons comme deux braves gens qui se sont blessés tous deux en se battant: soutenons-nous, prenons soin l'une de l'autre, & devenons plus amies qu'auparavant.

Mlle FRAIL.

De tout mon cœur: nos blessures sont légéres; tenons-les seulement secrettes, elles sont guéries. Allons, signons la paix; je vous la jure des plus sincere.

Madame FORESIGHT.

Je vous en jure autant, & de toute mon ame!

Mlle FRAIL.

Maintenant que nous sommes d'accord, je vous dirai pour premiere preuve de ma confiance, un projet que j'ai formé. Sans chercher davantage à nous flater, je crains, ma sœur, que le monde ne nous ait encor mieux observées que nous ne nous sommes observées l'une & l'autre. Votre époux

est riche, & vous êtes bien pourvuë ; & moi je suis fort embarassée : mon bien n'est pas plus considérable que ma réputation, & je dois au plutôt songer à me pourvoir. Sir Sampson a un fils qu'il attend ce soir ; & ce fils, sur ce qui m'en est revenu, n'est pas un grand sorcier. Il doit pourtant être reconnu pour l'héritier de Sir Sampson.... Si je pouvois parvenir à l'épouser ? .... Qu'en dites-vous, ma sœur ?... M'entendez-vous ?

Madame FORESIGHT.

Parfaitement ; & je veux vous y aider de tout mon pouvoir .... Il arrive même quelque chose d'assez heureux dans la conjoncture : ma maussade belle-fille, que vous sçavez être désignée pour être son épouse, s'est *tout-à-coup* coëffée de M. Tattle. Si nous pouvons fortifier cette passion, si nous pouvons jetter dans son ame de bonnes sémences d'aversion pour le rustre marin, il pouroit peut-être tourner aisément de votre côté.... Mais j'apperçois nos deux nouveaux Amans. Faisons en sorte de les laisser bientôt ensemble.

SCENE X.

Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL. M. TATTLE. Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

Ah, ma mere, ma mere ! regardez ceci.

Madame FORESIGHT.

Fi donc, Mademoiselle ; est-il beau de brâiller ainsi ? .... D'ailleurs, ne vous ai-je pas défendu de m'appeller ma mere ?

Mlle PRUE.

Comment faut-il donc que je vous appelle ? N'êtes-vous pas la femme de mon pere ?

Madame FORESIGHT.

Vous devez m'appeller, Madame, entendez-vous ? (*à part.*) Je me croirois le double de mon âge, si cette grande nigaude continuoit de m'appeller sa mere... (*haut.*) Eh bien,

Mademoiselle, peut-on sçavoir maintenant le sujet de vos transports ?

Mlle PRUE.

Voyez, voyez Madame, ce que M. Tattle m'a donné ..... voyez, voyez ma cousine, la belle tabatiere !.. *Il y a du tabac dedans au moins*....en voulez-vous goûter ?.... Ah, qu'il est bon ! qu'il est doux !... tout sent bon chez M. Tattle: sa perruque, ses gands, son mouchoir même, tout sent *comme la rose*.... sentez plûtôt *ma mere*, Madame, je veux dire..., *il m'a aussi* donné cette bague, da ! & il ne m'en a coûté qu'un baiser encore....

M. TATTLE.

Fi donc, Mademoiselle, il ne faut pas dire cela.

Mlle PRUE.

Eh pourquoi ne le dirois-je pas à ma mere ?... Oh, il m'a encore promis quelque chose qui me fera sentir aussi-bon que cela....prêtez, prêtez-moi votre mouchoir, Monsieur.... sentez cousine: est-il rien de plus pur ?.. Non, je ne veux plus de lavande dans mes chemises: je vais la défendre à ma nourrice.

Mlle FRAIL.

Fi donc, Mademoiselle ! dites dans votre linge.

Mlle PRUE.

Quoi donc, ai-je dit une indécence ?

M. TATTLE.

En vérité, Mesdames, vous êtes trop sevéres à son égard. Son extrême simplicité ne devroit pas vous déplaire : elle lui sied à ravir .... ne les en croyez pas, charmante Miss, conservez toujours cette aimable innocence.

Madame FORESIGHT.

Ah, monstre ! puisse-t'elle la conserver long-tems avec toi !

M. TATTLE.

Avec moi, Madame ? Ciel, quelle pensée ! ..... je n'ai, sans doute, pas l'honneur d'être connu de vous.

Mlle FRAIL, *à part.*

Ah, démon cauteleux ! ..... vous vous trompez, ma sœur ; Monsieur est la discrétion même..... il croit que nous ne le connoissons pas.

M. TATTLE.

Oh, pour ce qui touche la réputation....

Madame FORESIGHT.

Ils sont tous bâtis de même, ma sœur. Dès qu'une jeune créature paroît dans le monde, ils en sont aussi curieux que d'une nouvelle mode, ou que de la premiere représentation d'une Piece de Théâtre.... M. Tattle seroit au désespoir que quelqu'un le précédât.

M. TATTLE.

Ah, Madame, je vous jure que pour l'Univers entier.........

Mlle FRAIL.

A vous permis de jurer, à nous de ne pas vous croire.... Au reste, Miss est aimable, jeune, innocente, elle peut inspirer une passion.

Mlle PRUE.

Ah, ma cousine, comme vous me raillez!

Madame FORESIGHT.

Ecoutez, ma sœur?.....(à part.) je vous la garantis prise dès à présent. Elle ne pourra jamais sentir le Marin après avoir vû M. Tattle.

Mlle FRAIL.

Hélas, je le crains comme vous!...
La pauvre créature!... commenc pou

roit-elle supporter un Matelot grossier, toujours infecté de poix & de goudron, après avoir vû M. Tattle?.... Peste soit du Séducteur.... Encor si elle étoit mariée....

Madame FORESIGHT.

C'est pourtant à nous que mon mari s'en prendra : Il nous accusera d'avoir favorisé leur passion.

Mlle FRAIL.

Oui sans doute. En ce cas sortons au plutôt ma sœur .... Ne nous exposons pas à être ici rencontrées avec eux.

Madame FORESIGHT.

Quel vacarme ne feroit-il pas ! .... Mais n'est-ce pas trop risquer que de la laisser seule avec lui ?

Mlle FRAIL.

Je ne sçaurois qu'y faire : mais je ne veux rien avoir à démêler avec mon frere.

Madame FORESIGHT.

Fuyons donc : quoiqu'il puisse en arriver, j'en suis innocente, je m'en lave les mains.

SCENE XI.

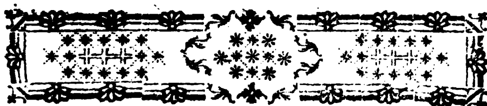
M. TATTLE. Mlle PRUE.

ON peut aisément préssentir le contenu de cette Scene, trop libre pour pouvoir être traduite avec quelque ombre de décence. Tattle abuse de la simplicité de Mlle Prue; qui se sauve dans son appartement, où il la suit.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE ET SECONDE.

LA Nourrice est inquiette de Mlle Prue, qu'elle a cherchée en vain par toute la maison. Tattle sort de la chambre de Mlle Prue, y fait entrer la Nourrice, & ferme la porte sur elle, en se plaignant de ce qu'elle est venuë trop tôt.

SCENE III.

M. TATTLE. VALENTIN. ANGELIQUE. SCANDAL.

ANGELIQUE.

DE quel droit m'accusez-vous d'ê-

tre inconstante : vous ai-je jamais dit que je fusse sensible à vos feux ?

VALENTIN.

Je puis du moins vous accuser d'être indécise, car vous n'avez jamais voulu vous expliquer avec moi sur cet article.

ANGELIQUE.

Ne vous en prenez qu'à mon indifférence, qui ne m'a point permis de me sonder moi-même sur une flâme qui m'intéressoit peu.

SCANDAL.

Ajoutez, que vous n'aviez pas assez de bon naturel pour prendre la peine de le tirer d'inquiétude.

ANGELIQUE.

Il sied fort, sans doute, à M. Scandal, de parler de bon naturel.

SCANDAL.

Je puis du moins jouer celui-ci comme les femmes jouent souvent l'autre.

ANGELIQUE.

Ainsi, suivant vous, votre ami ne doit m'accuser que de dissimulation ?

SCANDAL.

Ma foi, je ne connois guères de

différence effective entre la dissimulation soutenuë, & la réalité. Ainsi, que lui en reviendroit-il ?

M. TATTLE, *s'approchant.*

Scandal, avez-vous ici quelque chose de secret à traiter ?

SCANDAL.

Oui, mais j'ai confiance en vous : il s'agit de la tendresse d'Angelique pour Valentin. J'espere que vous n'en parlerez pas.

M. TATTLE.

Jamais de la vie. Je sçais que c'est un secret qui ne se dit encore partout qu'à l'oreille.

SCANDAL.

Ah, ah, ah !...

ANGELIQUE.

Qu'y a-t'il, M. Tattle ? De quoi parle-t'on partout à l'oreille ?

SCANDAL.

De votre amour pour Valentin.

ANGELIQUE.

Comment ?

M. TATTLE.

Non ... de celui qu'il a pour vous, Madame ... je n'ai en vérité jamais

oui parler de votre passion pour lui, qu'à ce moment.

ANGELIQUE.

De ma passion! & qui diantre vous a jamais parlé de ma passion, Monsieur?

SCANDAL, *à Tattle.*

Avez-vous le Diable au corps? Ne vous ai-je pas dit que c'étoit une chose secrette?

M. TATTLE.

Il est vrai: mais j'ai crû *qu'on pouvoit* parler à quelqu'un avec confiance de ses propres affaires.

SCANDAL.

Belle discrétion! une femme s'en fie-t'elle à elle-même?

M. TATTLE.

Vous avec raison... je n'aurois jamais imaginé, Madame, qu'une personne aussi spirituelle qu'aimable eût pû long-tems recevoir les vœux d'un Cavalier aussi accompli que Valentin, sans y paroître enfin sensible. Daignez donc me pardonner, si après avoir pesé son mérite avec la finesse & l'étendue de votre jugement, j'en avois

formé la balance d'une tendresse réciproque.

VALENTIN.

Miséricorde !.. dans quel dâmné Poëte a-t'il appris par cœur ce pompeux galimatias ?

ANGELIQUE.

Vous lui faites tort, Monsieur : je vous répons qu'il est de lui.... M. Tattle a raison ; il juge du succès des autres par son propre mérite ; & je parierois qu'il n'a jamais trouvé de cruelles.

M. TATTLE.

Oh, bon Dieu, Madame, que vous vous trompez !

ANGELIQUE.

Cela n'est pas possible.

M. TATTLE.

Vous voyez en moi l'homme le plus malheureux, & le plus maltraité par les femmes.

ANGELIQUE.

Non, M. Tattle : je ne vois sûrement en vous qu'un ingrat.

M. TATTLE.

Ah, Madame, j'ose me flater du contraire... il y a autant d'ingratitude

à avouer les faveurs de certaines femmes, qu'à bien cacher celles de certaines autres.

VALENTIN.

Voilà mon homme enfilé.

ANGELIQUE.

Je ne vous entens pas. Je pensois que vous n'aviez jamais rien demandé que ce qui pouvoit être accordé par une femme modeste, & avoué par vous ?

SCANDAL.

Mon cher Tattle, tes affaires sont faites ici : tu peux maintenant t'aller vanter ailleurs.

M. TATTLE.

Moi, me vanter ? O Ciel ! ai-je nommé quelqu'un ?

ANGELIQUE.

Non ; mais si vous l'eussiez pû, vous l'eussiez fait, M. Tattle.

M. TATTLE.

Si je l'avois pû, Madame ! vous pensez donc que je ne sois pas maître de plus d'une réputation ?

SCANDAL, *à part.*

C'est, sans doute, ce que vous n'avouerez pas, n'est-il pas vrai ?

M. TATTLE.

Non, vous avez raison, Madame; les femmes n'ont rien à craindre de moi : il n'a jamais été en mon pouvoir de rien dire à leur préjudice... car (comme je vous le disois tout-à-l'heure) j'ai toujours été en amour le plus infortuné des hommes : jamais femme, non jamais une seule n'a daigné me confier son secret.

ANGELIQUE.

Quoi, pas une ?

VALENTIN.

Non, j'en suis caution.

SCANDAL.

Et je le certifie moi, car je suis sûr qu'il me l'auroit dit. Je vois bien, Madame, que vous ne connoissez pas M. Tattle.

M. TATTLE.

Non, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous : car certainement nos intimes amis auroient sçû...

ANGELIQUE.

Fort bien : c'est-à-dire, que si quelque femme vous avoit confié son se-

cret, vous ne l'eussiez confié qu'à vos amis ?

M. TATTLE.

La peste ! je me suis trop avancé... ah, Madame, je n'aurois jamais rien particularisé ; j'aurois tout au plus parlé d'une personne tierce... j'aurois fait une histoire détournée, en forme de *Nouvelle*.... mais jamais, jamais de la vie rien de positif.

ANGELIQUE.

Eh, d'où M. Tattle a-t-il donc acquis la réputation d'homme discret, si on ne lui a jamais rien confié ?

SCANDAL.

Attendez ?... c'est un *dicton* vulgaire, mais on peut le lui appliquer.... on dit tous les jours, *le seul homme qui soit discret, est celui à qui on n'a jamais rien confié*... comme l'on dit, *la seule femme qui soit vertueuse, est celle à qui on n'a jamais rien demandé*.... N'est-ce pas cela ?

VALENTIN.

Voilà deux proverbes fort polis ! Reste à sçavoir qui vous en doit le plus remercier, de M. Tattle, ou de Mademoiselle. Car vous ne fondez la

vertu de l'une que sur l'indifférence des hommes ; & la discrétion de l'autre, que sur la défiance des femmes.

M. TATTLE.

Il a raison : c'est un devoir dont il faut nous acquitter.... A mon égard, je.... Mais, Madame, c'est à vous à parler la premiére.

ANGELIQUE.

Quant à moi, j'avouërai franchement que j'ai résisté à beaucoup de tentations.

M. TATTLE.

Et moi, que j'ai fait naître beaucoup de tentations ausquelles on n'a pas résisté.

VALENTIN.

Bravo !

ANGELIQUE.

Je somme Valentin de déclarer à *la Cour* combien de fois j'ai rendu ses espérances vaines ; & de confesser publiquement ses sollicitations, & mes refus.

VALENTIN.

J'en passe l'aveu, sans restriction.

SCANDAL.

Voilà qui est en forme : la déclaration est certifiée par un témoin.

M. TATTLE.

A la bonne heure, mais les miens ne sont pas ici.... Je puis seulement déclarer d'avoir reçu beaucoup de faveurs de beaucoup de personnes .... Mais comme ces faveurs sont innombrables, je puis dire que les personnes sont ..... *innomables*.

SCANDAL.

Eh fi, fi, cela ne prouve rien.

M. TATTLE.

Non ?... Eh bien, je puis produire des lettres, des bracelets, & des bagues. S'il faut d'autres témoins, je puis interpeller les servantes des Caffés, tous les porteurs de *Pall-Mall*, *& de Covent-Garden*, les Portiers de la Comédie, les garçons de Cabaret de *Locket*, de *Pontac*, de *Rummer*, de *Spring-Garden*, mon Hôtesse, & mon Valet de Chambre. Ils attesteront tous, que jamais Sécretaire d'Etat ne reçut plus de Lettres, ni d'homme à bonne fortune plus de messages. Il est même de notoriété publique,

qu'après enquête faite dans une Eglise de Campagne pour sçavoir qui j'étois, on répondit que j'étois ce fameux Tattle qui avoit perdu un si grand nombre de femmes.

VALENTIN.

C'est là sans doute que vous gagnâtes le beau surnom de *Sultan*?

M. TATTLE.

Justement : je fus appellé *Sultan Tattle* par toute la Paroisse.... Mais une femme de grande condition, que je ne nomme pas vint m'y relancer en carosse à six chevaux, & se donna en spectacle de façon à me faire de la peine pour elle... J'en fus en vérité au désespoir!... Vous sçavez, Scandal, ce qui en est arrivé?

SCANDAL.

Chut, M. Tattle!

VALENTIN.

Finissez donc : n'êtes-vous pas honteux?...

ANGELIQUE.

Vit-on jamais rien de plus impudent!... Fi, M. Tattle : je ne l'aurois jamais pû croire.... Voilà donc cette discrétion tant vantée?

M. TATTLE.

La chaleur de mon récit m'a emporté au-de-là de ma discrétion, de même que la passion de la Dame l'a emportée plus loin qu'il ne falloit pour sa réputation ... Mais j'espére que vous ignorez de qui je parle, car plusieurs autres qu'elle ont été dans le même cas .... Mais, que dis-je ? Ah, que ne me suis-je mordu la langue !

SCANDAL.

Gardez-vous-en bien : nous serions privés du plaisir d'être vos Sécretaires.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. SIR SAMPSON. *Mlle.* PRUE. *Un Domestique.*

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben est, dit-on, arrivé. Où est-il, mon cher Ben ? Où est-il ?

que je le voye, que je l'embrasse?
C'est maintenant, Mlle Frail, que vous allez voir mon fils Ben, le seul espoir de ma famille!... Il y a trois grandes années que je ne l'ai vû.... Il sera bien grandi, je vous en répons... Qu'on l'appelle; qu'il se dépêche?.. La joie me transporte; je suis prêt à éclater! (*Le Domestique sort.*)

Mlle FRAIL.

Apprêtez-vous, Miss; vous allez voir votre Epoux.

Mlle PRUE, *à part.*

Pish... Il ne le sera jamais.

Mlle FRAIL.

Silence! laissez-moi faire: je vous en délivrerai.... Je vais faire signe à M. Tattle, nous en jaserons ensemble.

ANGELIQUE, *à Valentin.*

Ne restez-vous pas pour voir votre Frere?

VALENTIN.

Nous ressemblons à deux étoiles jumelles, qui ne peuvent briller dans la même sphére: Quand l'une paroît l'autre doit lui faire place.. D'ailleurs, si je restois, mon Pere pouroit me pres-

ser de signer sur le champ l'Acte de cession que vous sçavez ; & c'est ce que je veux retarder le plus que je pourrai... Eh bien, avez-vous pris enfin quelque résolution ?

ANGELIQUE.

Non, je ne le puis. C'est à la résolution à me venir prendre, ou je cours risque de ne la jamais connoître.

SCANDAL.

Allons, Valentin, partons ensemble : j'ai quelque chose en tête à vous communiquer.

SCENE V.

ANGELIQUE. SIR SAMPSON. M. TATTLE. Mlle FRAIL. Mlle PRUE.

SIR SAMPSON.

OU est donc mon fils Valentin ? Se seroit-il esquivé de peur de voir son frere ? Voilà un coquin bien dénaturé !.. Quoi, Madame, votre présence même

n'a pû le retenir ? L'amour n'a donc pas plus de droits sur lui que le devoir ? Et vous ne rompez point avec un pareil amant ! avec un fat que son seul intérêt guide, & qui ne chérit en vous que la fortune dont vous jouissez.

ANGELIQUE.

Nous sommes de pair, Monsieur : sa fortune seule auroit pû me tenter. Mais puisqu'il l'a perdue, tout est fini entre nous.

SIR SAMPSON.

Ah, que c'est bien pensé, Madame ! Plût au Ciel que toutes les jeunes personnes pensassent aussi solidement !

ANGELIQUE.

Non, Sir Sampson ; si jamais je me détermine à prendre un époux, peu m'importe quel il soit, pourvû qu'il soit riche ; & si j'étois forcée de faire un choix, je vous préférerois à votre fils.

SIR SAMPSON.

Que de prudence ! Ah Madame, que je suis transporté de vous entendre parler ainsi ! Je craignois, je l'avoue, que vous n'aimassiez mon fils, & je vous en plaignois de tout mon

cœur. Chassez-le ; Madame, bannissez-le de votre présence, il se démasquera : vous le verrez dans le moment porter ses vœux aux pieds de quelque Veuve mal-aisée. Ah, que j'aime à voir un jeune Prodigue, forcé enfin par la nécessité de s'attacher à une vieille Epouse, comme le lierre à un vieux chêne, pour en tirer sa subsistance !

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BEN. Un Domestique.

BEN.

DIs-moi donc où est mon Pere ?

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes derriere lui.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben ! mon cher enfant ! Que je suis enchanté de te revoir !

BEN.

Grand-merci, mon pere .... Je suis aussi bien-aise de vous voir.

SIR SAMPSON.

Embrasse-moi, mon fils!... Encor, encor, mon cher Ben....

BEN.

Doucement, doucement donc, mon pere.... Parbleu, j'aimerois mieux embrasser ces Dames.

SIR SAMPSON.

C'est bien aussi mon intention.... Angélique, c'est mon fils Ben.

BEN, *en les embrassant.*

Permettez-vous, Mesdames....

TATTLE.

Soyez bien de retour, Monsieur..

BEN.

Grand-merci, grand-merci, l'ami..

SIR SAMPSON.

Tu as vû bien du pays, mon cher Ben, depuis que je ne t'ai vu.

BEN.

Bien vu! Oui, oui, j'en ai bien vu: N'en parlons plus... Quelles nouvelles à la maison? Comment se porte le frere *Rich*, & le frere *Val*.*

---

* Abbréviations des noms de Richard, & de Valentin, comme *Ben* est une abbréviation de Benjamin.

SIR SAMPSON.

A quoi rêves-tu ? Ne t'ai-je pas mandé à Ligourne, il y a plus de deux ans, que *Dick* étoit mort.

BEN.

Cela est ma foi vrai. Je l'avois oublié. Ce pauvre *Dick* est donc mort. A la bonne heure. Mais comment ? J'ai mille questions à vous faire. Etes-vous remarié, vous ?

SIR SAMPSON.

Non, mon intention est de te marier, toi. C'est toi seul, mon cher Ben, qui m'empêche de me remarier.

BEN.

Moi ! C'est moi qui vous en empêche ? .... Vous voudriez vous remarier ? ..... Eh bien je retourne à la mer. Voguez où le vent vous pousse ; je n'y mets point d'obstacle. Quant à moi, je n'aime point le mariage.

Mlle FRAIL.

Ce seroit grand dommage qu'un jeune Gentilhomme aussi aimable.....

BEN.

Aimable ! moi ? ... Hé, hé, hé, vous voulez rire, Madame... Eh bien, rions si vous voulez, car j'aime à rire

aussi moi, même au plus fort de la tempête... Mais je vais vous dire pourquoi le mariage me déplaît: C'est que j'aime à roder de Côte en Côte, & de Port en Port ; & que je ne sçaurois croupir dans un seul parage.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben est un égrillard.

BEN.

Un homme marié, voyez-vous, ne ressemble pas plus à un autre homme, qu'un Galérien à un Matelot volontaire.

SIR SAMPSON.

Ben est un dégourdi : il a vraiment de la vivacité. Il est cependant un peu grossier, mais cela se polira.

Mlle FRAIL.

Je vous assure qu'il n'en a pas besoin. Pour moi, j'aime son humeur franche & sincere ; & je serois charmée de trouver un époux qui pensât de même.

BEN.

Cela seroit-il bien vrai ? ... Et moi j'en dis autant de vous. Qu'en dites-vous, Madame ? Auriez-vous quelque inclination pour la mer ? Vous pour-

riez vous confier à moi, j'en connois la manœuvre.

Mlle FRAIL.

J'en suis très-persuadée.

BEN.

Je vous avertis pourtant d'une chose, au cas que vous soyez tentée de naviger, ainsi que cette Dame..... (*Montrant Angelique.*) C'est de ne point surcharger votre tête de tant de voiles.

Mlle FRAIL.

Pourquoi cela ?

BEN.

C'est que vous courriez risque de faire bientôt capot ; hé, hé, hé...

ANGELIQUE.

Ma foi, M. Ben est charmant. C'est un bel Esprit marin !

SIR SAMPSON.

Il a réellement de bonnes qualités. Mais, comme je vous disois tout à l'heure, il péche un peu du côté de la politesse : ne vous en offensez point, Mesdames.

BEN.

J'espére de n'avoir pas faché ces Dames, mes intentions sont toujours

bonnes ; si je raille quelquefois, je sçais aussi entendre raillerie. Ainsi on est toujours à son aise avec moi.

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, vous ne nous avez point offensées.... Mais je crois, Sir Sampson, que votre intention est de laisser les futurs époux ensemble ?.... Allons, M. Tattle, ne troublons pas ces jeunes Amans.

M. TATTLE, *à Mlle Prue.*

Je compte sur votre parole, au moins ?

SIR SAMPSON.

Vous avez raison, Madame.... Regardez, Ben ; voilà votre Maîtresse.... Approchez, Miss ; ne soyez point honteuse. Nous allons vous laisser ensemble.

Mlle PRUE.

Ma cousine ne peut-elle rester avec nous ?

SIR SAMPSON.

Non, Mademoiselle.... allons, sortons tous.

BEN.

Mais, mon pere, il se peut qu'elle n'ait pas de disposition à m'aimer....

SIR SAMPSON.

Quel conte! cela ne peut manquer: je m'en charge.

SCENE VII.

BEN. Mlle PRUE.

BEN.

VOus plairoit-il de vous asseoir, Mademoiselle? car, si vous vous écartez toujours, nous ne nous aborderons jamais.... allons, je vais vous haler une chaise. Mettez-vous là, & moi ici.

Mlle PRUE.

Qu'avez-vous besoin de m'approcher si fort? Si vous avez quelque chose à me dire, je puis vous entendre d'un peu plus loin: je ne suis pas sourde.

BEN.

Ni moi muet, Mademoiselle: on peut m'entendre d'aussi loin qu'un autre...... (*Il recule sa chaise.*) Je

pourrois même au besoin trouver le moyen de vous parler, fussions-nous en mer à plus d'une lieuë de distance.... quoiqu'il en soit, Mademoiselle, vous voyez un homme fretté pour la côte du mariage, quoique cette navigation ne fût pas de mon goût : mais, il faut obéir à mon pere. Ainsi, parlez, Mademoiselle, si le voyage vous plaît, je risquerai de l'entreprendre.

Mlle PRUE.

Je n'ai rien à vous dire.

BEN.

Rien! J'en suis parbleu fâché.... Mais, pourroit-on sçavoir ce qui vous rend si dédaigneuse?

Mlle PRUE.

Quand on n'ose dire ce que l'on pense, je crois qu'il vaut mieux ne rien dire du tout.... pourquoi mentirois-je?

BEN.

Oh, vous avez raison: c'est sottise que de mentir; car dire une chose, & penser le contraire, c'est regarder d'un côté & ramer de l'autre. Pour moi, je commerce franchement: ma

cargaison est toujours en évidence, je ne cache rien sous le Tillac de mon Navire.... ainsi, si le voyage que je vous propose n'est pas de votre goût, il n'y a point de mal à cela... il arrive pourtant souvent qu'une fille se déguise, & cache par pudeur la tendresse qu'elle ressent pour l'époux qu'on lui propose. Si vous êtes dans le cas, ne vous gênez point : je prens votre silence pour aveu.

Mlle PRUE.

Non, non, je parlerai plutôt que de vous laisser croire cela ; quoiqu'on doive, dit-on, toujours mentir aux hommes, je vous dirai la vérité ; je m'exposerai même à tout le courroux de mon pere... Sçachez donc, Monsieur, que je ne vous aime pas, & que je ne vous aimerai jamais. Voilà ma réponse : ainsi ne me parlez plus d'un amour qui m'est odieux.

BEN.

Vous pourriez, jeune fille, apprendre à mieux répondre à ceux qui vous parlent poliment. Votre *amour*, ou votre haine m'embarassent fort peu ; & je pense peut-être sur votre compte,

te, comme vous pensez sur le mien. Ce que j'ai dit n'étoit que pour obéir à mon Pere ; & je ne crains pas plus sa colere que vous celle du vôtre. Je vous dirai pourtant qu'un pareil langage, tenu dans un Vaisseau, auroit pû vous attirer quelque chose sur les épaules..... Et qui donc êtes-vous, pour oser me parler ainsi ? Avez-vous oublié avec quelle politesse j'ai été accueilli par les autres Dames ? Ignorez-vous qu'il y a moins de comparaison à faire de vous à elle, qu'entre un pot de petite bierre, & un vase de *Punch* ? *

Mlle PRUE.

Fort bien. Mais, si vous vous avisez de me parler encore, vous avez vû ici un Gentilhomme aimable, qui m'aime, & que j'aime aussi de tout mon cœur : il vous étrillera de bonne grace, M. le *Veau-marin*.

BEN.

Vous parlez, sans doute, de ce beau

* Boisson composée d'eau-de-vie, d'eau de sucre, & de jus de citron, &c.

freluquet qui vient de sortir. C'est donc lui qui m'étrillera ? Eh bien, qu'il y vienne, je l'attendrai, je l'attendrai; Madame.... quel diable de régal mon pere me donne-t-il à mon arrivée ?... *Veau-marin* ? & j'épouserois une pareille bégueule ! j'aimerois mieux une sorciere de *Laponie*, dussai-je ne vivre avec elle que de vent, de tempêtes, & de naufrages.

Mlle PRUE, *criant*.

Quelle insolence ! comme il me traite ! quels noms infâmes il me donne !... Si j'étois homme, oserois-tu me parler ainsi ?... Ah, le vilain baril de goudron !...

SCENE VIII.

Mlle PRUE. BEN. Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL.

Madame FORESIGHT.

ILs se querellent ? Bon ! c'est justement ce que nous demandons.

BEN.

Baril de goudron ? Morbleu, conseillez à votre Amant musqué de m'appeller ainsi, & nous verrons beau jeu....

Madame FORESIGHT.

Eh bon Dieu, Miss, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez !

BEN.

Laissez-la pleurer : petite pluie abbat grand vent.

Madame FORESIGHT.

Venez, venez, mon enfant : vous me direz ce qui s'est passé.

Mlle FRAIL.

Que faire maintenant ? Voilà mon frere Foresight, & Sir Sampson qui viennent. Ma sœur, hâtez-vous de conduire Miss dans la salle-basse, tandis que je conduirai M. Ben dans mon appartement. Il n'est pas à propos que les peres sçachent rien de cet esclandre... allons, Monsieur : oserez-vous vous embarquer avec moi ?

BEN.

Si je l'oserai ? Oui, Madame, dût la mer être dans toute sa fureur.

SCENE IX.

SIR SAMPSON. FORESIGHT.

SIR SAMPSON.

JE les ai laissés seuls ici.... Que sont-ils devenus? Ben est un drôle alerte: l'auroit-il emmenée quelque part? Ah, le grivois; il est fils de son *pere*... Mais que vois-je, mon vieil ami! Te voilà bien rêveur, bien mélancolique! As-tu renversé une saliere? T'es-tu coupé les ongles le Dimanche?... Allons, allons, réveille-toi, reprens tes esprits, vieux Mage?... *Que diable* fait-il, les yeux fixés sur le plancher! Cherche-t'il des épingles?

FORESIGHT.

Sir Sampson, il faut les marier demain matin.

SIR SAMPSON.

De tout mon cœur.

FORESIGHT.

A dix heures.... A dix heures précises.

SIR SAMPSON.

A la minute, à la seconde tu tireras ta montre, & l'on s'y conformera exactement de point en point.

SCENE X.

SIR SAMPSON. FORESIGHT. SCANDAL.

SCANDAL.

Sir Sampson, mauvaises nouvelles.

FORESIGHT.

O Ciel !

SIR SAMPSON.

De quoi s'agit-il ?

SCANDAL.

N'imaginez-vous point ce qui est le plus capable de nous affliger tous ?

SIR SAMPSON.

Quoi, un nouvel impôt ? La Flotte des *Canaries* prise ? Les François à l'ancre à *Blackwall* ?

SCANDAL.

M. Foresight a surement prévu ce malheur, & auroit bien dû le prévenir.

FORESIGHT.

Seroit-ce un tremblement de terre?

SCANDAL.

Non; pas même un Ouragan: mais nous ignorons ce que cela pourra devenir.... Et l'accident est déja de grande conséquence, pour tous tant que nous sommes.

SIR SAMPSON.

Ouais!.. Hâtez-vous donc de nous l'apprendre.

SCANDAL.

Votre fils Valentin a eu je ne sçai quelle apparition... Il s'est allé coucher; il est très-mal .... Votre fils, en un mot, parle peu, quoiqu'ayant beaucoup à dire, demande son pere, & le sage Foresight, prononce souvent le nom de *Raimond Lulle*, & croit voir l'ombre de *Lilly*: il a dit-il des secrets à vous confier, & je n'en tire que des sanglots. Mais il compte vous voir demain matin, & ne veut pas être interrompu cette nuit, parcequ'il

doit faire un rêve très-important.

SIR SAMPSON.

Voilà donc ce grand malheur ? Peste soit de ses rêves, & de ses visions ; qu'ai-je à démêler avec tout cela moi ? .... Je crois, Dieu me pardonne, que voilà une fourberie pour différer la signature qu'il a promise. Le diable lui défendra sans doute de se dessaisir de son droit d'aînesse, mais je lui ferai voir quelqu'un qui donnera le démenti au diable.

SCENE XI.

SCANDAL. FORESIGHT.

SCANDAL.

HElas, M. Foresight, j'ai bien peur qu'il n'y ait beaucoup d'injustice dans tout ceci .... Je connois votre sagesse, votre probité, & avec quel succès vos yeux percent l'obscurité de l'avenir. Je sçais aussi, que si vous vous trompez, c'est toujours après le

plus mur examen, après les plus profondes réfléxions...

FORESIGHT.

Ah, cher M. Scandal!...

SCANDAL.

Trêve de modestie, M. Foresight: je ne sçais point flater.... Mais avouez que Sir Sampson est bien vif?.. Oüi M. il est bien vif; & je tremble qu'il ne soit pas assez scrupuleux dans une circonstance aussi délicate que celle-ci!... Plaise au Ciel que vous lui donniez de bons conseils: il ne sçauroit être mieux dirigé. Mais, encor un coup, je crains qu'il n'ait agi un peu trop legérement.. Vous êtes sage, M. Foresight, vous n'êtes pas homme à prendre le change: cependant, je crois que vous pourriez.....

FORESIGHT.

Hélas, M. Scandal.... *Humanum est errare!*

SCANDAL.

C'est la vérité: *errer est d'un mortel...* Mais vous, M. Foresight!.. qu'étoient les sages plus que vous? Comment se sont-ils rendus tels? N'est-ce point en consultant les Astres? N'est-ce

point par l'Astrologie? . . *Pineda*, dans son troisiéme livre, chap. 8. ne le dit-il pas formellement?

FORESIGHT.

Mais, vous êtes sçavant, M. Scandal.

SCANDAL.

Point sçavant, mais amateur.... & les grands Hommes de l'Orient, à qui ont-ils dû leur science, si ce n'est aux étoiles? Tous les Auteurs ne l'attestent-ils pas? . . . *Albertus Magnus*, ne dit-il pas que cette science renferme toutes les autres, parce quelle nous enseigne la causation des causes, & les causes des choses?

FORESIGHT.

Ah, Monsieur! mon estime pour vous augmente à chaque instant.... Je ne vous croyois pas aussi instruit sur cette matiére... Il est si rare que les jeunes gens...

SCANDAL.

Je rens graces à mon étoile de m'avoir inspiré le goût de la vraye science... Mais je crains toujours qu'un mariage qui dépouille de ses droits un héritier légitime n'allume le courroux

céleste. Je le prévois, je le prédis, M. Foresight : Puissai-je n'avoir pas le sort de *Cassandre*, qu'on ne croyoit jamais qu'après l'accomplissement de ses prophéties ! ... La tête de Valentin est déja dérangée : quelle en peut être la cause ? Sir Sampson s'abandonne à des violences qui ne furent jamais dans son caractére. .... Je tremble, M. Foresight, je tremble qu'il ne soit emporté par quelque mouvement étranger : je crois même appercevoir quelque altération dans sa phisionomie.

FORESIGHT.

Sir Sampson a toujours été d'un tempérament chaud, impétueux..... à l'égard du mariage dont vous parlez, j'ai consulté les Astres, & je n'y ai rien remarqué que de favorable.

SCANDAL.

Parlons vrai, Monsieur Foresight : à Dieu ne plaise que je vous croye capable de vous abandonner à la cupidité des biens terrestres ; votre extrême probité m'est trop connuë. Mais, malgré tout cela, ce mariage ne vous

donne pas ce qu'on appelle une satisfaction pure & sans mêlange.

FORESIGHT.

Et pourquoi non ?

SCANDAL.

Non, je le répéte..... Je suis fâché de vous le dire : mais votre ame n'est pas absolument satisfaite.

FORESIGHT.

A quoi donc cela paroît-il, M. Scandal ? Quant à moi, je me trouve très-content.

SCANDAL.

M. Foresight : de deux choses, l'une, ou vous cherchez à vous faire illusion, à vous tromper vous-même ; ou vous ne vous ne vous connoissez pas.

FORESIGHT.

Vous m'étonnez !... Daignez du moins vous expliquer.

SCANDAL.

Dormez-vous bien la nuit ?

FORESIGHT.

A merveille.

SCANDAL.

Réellement ?.... Il n'y paroît pourtant pas à votre visage.

FORESIGHT.

Je crois pourtant me bien porter.

SCANDAL.

Valentin parloit tantôt de même, lorsque je lui ai trouvé le même air.

FORESIGHT.

Quoi donc ! Vous me trouvez changé ?... Je ne m'en étois pas apperçu.

SCANDAL.

Cela se peut : mais votre barbe est beaucoup plus longue qu'elle n'étoit il y a deux heures.

FORESIGHT.

En vérité ?.. (*à part.*) Miséricorde!..

SCENE XII.

FORESIGHT. SCANDAL. Madame FORESIGHT.

Madame FORESIGHT.

NE vous couchez-vous point, Monsieur ? Sçavez-vous qu'il est dix

heures ? Votre servante, M. Scandal.

SCANDAL, *à part.*

Peste soit de la femme : voilà mes projets dérangés . . . . . . Servons-nous d'elle, s'il est possible, pour en hâter la réussite. . . . (*haut.*) Vous êtes bien éxacte, Madame ?

Madame FORESIGHT.

M. Foresight est régulier : mais nous veillons après son coucher.

FORESIGHT.

Ma chere, prêtez-moi, je vous prie, votre miroir de poche.

SCANDAL.

Hatez-vous de le lui donner, Madame : je vous en dirai la raison . . : — (*Elle donne le miroir ; Scandal lui parle à l'oreille.*) Oui, Madame, ma passion est devenue si violente, que je n'ai plus été maître de vous la cacher. On nous a interrompus ce matin dans le moment où vous aviez la bonté de m'entendre, & j'avois conçu l'espérance de retrouver l'occasion après laquelle j'aspirois, de vous dévoiler toute l'ardeur & la sincérité de mes sentimens : mais le Ciel m'a envié ce

bonheur. Pardonnez à mon inquiétude, à mes agitations, la liberté que j'ai prise de revenir à une heure aussi peu convenable....

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une telle impudence ! Vous osez me parler d'amour, aux yeux même de mon mari ? Je vous jure qu'il va le sçavoir.

SCANDAL.

Vous le pouvez : mais je serai victime de mon amour plutôt que de me résoudre à m'en départir... Ecartons nous pourtant un peu: je veux vous faire part du projet que j'avois conçu pour nous débarasser de votre mari. (*Il lui parle à l'oreille.*)

FORESIGHT.

Je ne vois cependant aucune altération dans ma Phisionomie.. J'ai l'œil net, & le teint bon.... Un peu pâle pourtant.. Oüi un peu pâle.... Mais les roses de mes joües ont essuié bien des hyvers.... (*Il tousse*) Hem, hem, hem : cela n'est pas robuste... Le cœur va assez bien : il palpite cependant.... Voyons le pouls.... ah ! je n'en sens point..... hum .... je le sens, je le

tiens.... Ciel, comme il galope ! ta, ta, ta, ta, ta, ta, où diantre prétend-t'il me conduire ?... Bon, le voilà reparti.....je ne le sens plus.... & me revoilà foible, me revoilà pâle !... hem, hem, hem..... ma respiration se précipite..... hem, hem, hem.

SCANDAL, *à Madame Foresight.*

Cela prend bien : il se croit malade .... Au nom de l'amour, achevez de le lui persuader !

Madame FORESIGHT.

Comment vous trouvez-vous, M. Foresight ?

FORESIGHT.

Hum... pas si bien que je le pensois. Donnez-moi la main.

SCANDAL.

Pourquoi se déguiser avec moi ?... votre épouse m'apprend que votre sommeil n'est pas du tout tranquile.

FORESIGHT.

Cela pourroit bien être.

Madame FORESIGHT.

Il est très-interrompu : je ne vous l'ai pas dit de crainte de vous allarmer.... Il parle même, il s'agite en dormant.

FORESIGHT.

Et cela ne m'étoit-il pas déja arrivé quelquefois ?

Madame FORESIGHT.

Jamais, jamais avant les trois dernieres nuits. je puis jurer que vous n'aviez jamais troublé mon sommeil.

FORESIGHT.

Je vais me coucher.

SCANDAL.

C'est le mieux que vous puissiez faire .... Il me semble pourtant que vous êtes mieux depuis un moment.

Madame FORESIGHT.

Nourrice, Nourrice, venez.

FORESIGHT.

Le croyez-vous ainsi, M. Scandal ?

SCANDAL.

Oui, oui, je compte, si vous vous conservez, vous revoir sur pied demain matin.

FORESIGHT.

Dieu le veuille !



SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs. La Nourrice.

Madame FORESIGHT.

Nourrice, votre Maître se trouve incommodé. Allez le mettre au lit.

SCANDAL.

J'espere que vous serez en état de voir demain Valentin dans la matinée. Croyez-moi, prenez un peu de *Diacodium*, & d'eau dormitive ; couchez-vous sur le dos. Vous rêverez peut-être... Tant mieux.

FORESIGHT.

Je vous remercie, M. Scandal : je le ferai.... Hem, hem !.. Bonsoir.



SCENE XIV.

Madame FORESIGHT. SCANDAL.

SCANDAL.

Bonsoir au bon M. Foresight.

Madame FORESIGHT.

Eh bien, quel avantage prétendez-vous tirer maintenant de cette Comédie ?.... Vous seriez-vous flatté d'en réussir plus aisément auprès de moi ?

SCANDAL.

Oui, en vérité. J'ai trop bonne opinion, & de vous, & de moi, pour n'avoir pas lieu de l'espérer.

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une pareille vipére !... Parlez, démon ? Avez-vous jamais eu assez de foi pour croire qu'il y ait eu une honnête femme ?

SCANDAL.

Oui : j'en connois même plusieurs... Il est vrai qu'elles sont un peu fripon-

nes aux cartes : mais ce n'eſt rien que cela.

Madame FORESIGHT.

Je parle de femmes véritablement vertueuſes. Penſez-vous qu'il y en ait ?

SCANDAL.

Oui ſurement, je crois qu'il ſe trouve des femmes vertueuſes, comme des hommes courageux : mais c'eſt par crainte, par pure foibleſſe.... Pourquoi l'homme paroîtroit-il aimer le danger, & la femme dédaigner le plaiſir ? Je vais vous l'apprendre.

Le reſte de cette Scene, où Scandal débite avec chaleur tous les lieux communs & les maximes propres à autoriſer le libertinage, ne peut être traduit en François par plus d'une raiſon : il ſuffit de ſçavoir, qu'il parvient aiſément à faire goûter ſon ſyſtême de Morale à Madame Foreſight ; & que dans le moment où ils ſont à peu près d'accord, Mademoiſelle Frail paroît avec Ben.



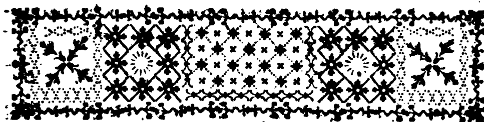
SCENE XV.

Madame FORESIGHT. SCANDAL. Mlle FRAIL. BEN.

BEn est enchanté de Mademoiselle Frail : il jure qu'il n'aura jamais d'autre épouse ; & après avoir regalé la Compagnie d'une chanson très-licentieuse, il appelle des *matelots*, qui forment un Ballet. Madame Foresight s'apperçoit enfin que la nuit s'avance : elle congédie l'Assemblée, & se retire dans son appartement, où Scandal la suit.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SCANDAL. JEREMY.

SCANDAL.

EH bien, ton maître est-il prêt? A-t-il l'air bien égaré? Tient-il de bons propos?

JEREMY.

En doutez-vous? Un homme qui hier matin vouloit devenir Poëte, peut-il mal jouer aujourd'hui le Rôle d'Extravagant?

SCANDAL.

Veut-il faire part de son projet à Angelique?

JEREMY.

Non, Monsieur, pas encore. Il veut

voir ſi ſon accident prétendu n'attendrira pas le cœur de ſa maîtreſſe, ou ne fera point éclater l'amour qu'elle avoit peut-être déja ſecrettement pour lui.

SCANDAL.

Je viens de la voir monter en caroſſe, avec ſa Femme de Chambre; & je me trompe fort ſi elle n'a pas dit au Cocher de la conduire ici.

JEREMY.

Je n'en ſerois pas ſurpris; car j'ai dit ce matin à la Femme de Chambre d'Angelique, que les ſeules rigueurs de ſa maîtreſſe avoient fait tourner la tête à mon maître ..... mais j'entens une voiture?... Si c'étoit elle, Monſieur, je crois que mon maître ne voudroit la voir qu'après avoir ſçu comment elle prend la choſe.

SCANDAL.

C'eſt elle-même... laiſſe-moi faire; je vais ſonder ſes diſpoſitions.



SCENE II.

SCANDAL. JEREMY. ANGELIQUE. GENNY.

ANGELIQUE.

Je crois que M. Scandal ne regardera pas comme un prodige de voir une femme rendre visite à un homme le matin?

SCANDAL.

Non, Madame, surtout quand les intentions sont bonnes. Mais quand une femme pousse la tyrannie au point de venir insulter à la misére d'un Amant malheureux; quand elle vient étaler à tous les yeux le triomphe de ses charmes, c'est un excès de cruauté qui a quelque droit de me surprendre.

ANGELIQUE.

Je n'aime pas que l'air sérieux accompagne la raillerie.... Parlez, Je-

remy, qu'y a-t-il ici de nouveau?

JEREMY.

Rien, Madame; mon maître extravague, voilà tout. Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que Madame s'en est apperçûë.

ANGELIQUE.

Qu'entendez-vous, par extravaguer?

JEREMY.

J'entens, qu'il extravague, parce qu'il a perdu l'esprit: comme on dit d'un homme, qu'il est ruiné, parce qu'il a perdu ou dépensé son argent. A l'égard de mon maître, sa tête est aujourd'hui aussi vuide que sa bourse; & quiconque a un mauvais marché à faire, peut maintenant traiter avec lui de sa fortune.

ANGELIQUE.

Si ce que vous dites est vrai, toutes ces gentillesses sont un peu hors de saison.

SCANDAL, *à part.*

Elle est inquiette, elle est piquée: elle l'aime.

ANGELIQUE.

Quoique vous en disiez, M. Scandal,

dal, vous ne pouvez me ſoupçonner d'être aſſez inhumaine pour ne pas compâtir au malheur d'un homme pour lequel je dois conſerver du moins quelque reconnoiſſance... de grace, aprenez-moi la vérité !

SCANDAL

Ma foi, Madame, je déſirerois de tout mon cœur qu'un menſonge pût apporter quelque remede aux maux de mon ami... mais cet accident n'eſt pas le premier qu'ait cauſé une paſſion malheureuſe.

ANGELIQUE, *à part.*

Je ne ſçais plus qu'en penſer.... je ſerois pourtant au déſeſpoir d'être jouée!.. (*haut.*) Ne puis-je du moins le voir ?

SCANDAL.

Je crains que le Médecin ne l'ait défendu... Jeremy, allez vous en informer.



SCENE III.

SCANDAL. ANGELIQUE. JENNY.

ANGELIQUE, *à part.*

HA ! je l'ai vû sourire .... c'est un tour qu'on me jouë.... voyons si je me trompe... (*haut.*) Il faut vous avouer une foiblesse que je voudrois cacher à tout le monde : je crains que mon repos ne dépende de la santé de Valentin ; ainsi je vous conjure, comme son ami, de me dire sans détour ce que j'ai à esperer, ou à *craindre* de, .. la douleur me coupe la voix !.. mais, vous m'entendez, Monsieur ; & vous sçavez assez ce que j'attens de votre compassion.

SCANDAL.

Oui, cela devient assez clair ... Ne vous affligez pas, Madame ; je compte que sa condition n'est pas totalement désesperée. Peut-être même que

le plus simple aveu de votre tendresse lui rendra la santé aussi promptement que vos dédains la lui ont fait perdre.

ANGELIQUE, *à part.*

Oui-da ! Me voilà bien convaincue de la supercherie.... oh, si je ne rends pas ruse pour ruse, puissai-je ne jamais goûter le plaisir de la vangeance... (*haut.*) c'est donc un aveu de ma tendresse que vous me demandez ? J'apperçois, Monsieur, que l'excès de ma compassion vous induit en erreur, & me fait soupçonner d'une foiblesse dont mon cœur n'est pas susceptible. Mais je suis trop sincere pour vous tromper, & trop charitable pour vouloir qu'un malheureux se repaisse plus long-tems d'une vaine espérance. L'humanité m'interesse pour lui, mais je ne veux, ni ne puis lui offrir d'autres sentimens. L'amour ne dépend pas de nous ; & si pour guérir Valentin il faut absolument que je l'aime, je crains fort qu'il ne recouvre son bon sens que lorsque j'aurai perdu le mien.

SCANDAL.

Le bon petit cœur de femme !....

ainsi, dût-il le désirer, vous ne voulez donc plus le voir?

ANGELIQUE.

Doit-on quelques égards aux desirs d'un insensé?.... d'ailleurs, je ne le verrois pas sans ressentir quelque peine... si je pars sans le voir cette peine sera beaucoup moins vive... si je parviens même à l'oublier, je ne ferai que ce qu'il a peut-être déja fait lui-même..... oui, ce dernier parti est le plus sage: je m'y arrête, & je sens ma douleur diminuer de plus de la moitié.

SCANDAL.

J'admire cette gradation de tendres sentimens!.. vous disiez pourtant tout-à-l'heure, que vous deviez quelque reconnoissance à ceux de mon ami?

ANGELIQUE.

Oui; mais je viens de réfléchir. Les passions sont involontaires, n'est-il pas vrai? Si votre ami a de l'amour pour moi, est-ce ma faute? Si je n'ai point de retour pour lui, est-ce ma faute encore? A-t-il plus de droit de s'en prendre à moi qu'à la nature, pour l'avoir fait homme, & moi femme? Suis-je comptable même du manque d'incli-

nation qui m'empêche de rester plus long-tems ici ? C'est ce que je vous laisse à décider..... allons, *Jenny*, partons.

SCANDAL.

O genre féminin, que ta composition est admirable !

SCENE IV.

SCANDAL. JEREMY.

JEREMY.

Comment, Monsieur, est-elle partie ?

SCANDAL.

Partie ?.... A-t'elle jamais été ici ? A-t'elle jamais été ailleurs ? Puis-je même être assuré de l'avoir vûë ? Peux-tu l'être toi-même ?

JEREMY.

Voilà de bonne besogne faite ?.... j'apperçois que mon maître n'est pas le seul qui extravague ici.... il desire pourtant ardemment de la voir ; & la

joye de son arrivée a presque rendu sa folie effective.

SCANDAL.

Tout notre espoir est renversé, ne m'en demande pas davantage : je vais retrouver Valentin. Si nous ne réussissons pas mieux avec son pere qu'avec sa maîtresse, notre ami n'a rien de mieux à faire que de tomber du plus haut degré de l'extravagance dans le chemin battu du sens commun..... mais j'entens Sir Sampson.... songe à ton Rôle : Je vais rejoindre ton maître.

SCENE V.

JEREMY. SIR SAMPSON. M. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

QU'a-t-il à dire, encore un coup? Peut-il nier que ce papier ne soit signé de sa propre main ?

M. BUCKRAM.

Et voilà l'acte de cession en bonne forme dans cette boëte. Il ne s'agit plus que de sçavoir s'il est en état de le signer.

SIR SAMPSON.

S'il est en état ? merci de moi, il faut bien qu'il le soit: sa feinte maladie ne l'excusera point vis-à-vis un pere... mais voici son fripon de laquais... Eh bien, coquin, où est ton Maître ?

JEREMY.

Hélas, Monsieur, il n'y est plus !

SIR SAMPSON.

Il n'y est plus ! quoi donc, est-il mort ?

JEREMY.

Non, Monsieur, il n'est pas mort.

SIR SAMPSON.

Comment ? Est-il parti ? S'est-il sauvé ? M'a-t-il attrapé ? Parle, maraut.

JEREMY.

Rien de tout cela, Monsieur. Plût au Ciel qu'il fût en état d'agir comme je le voudrois !... Hélas, le pauvre Gentilhomme !... Il est ici, Monsieur ; & cependant, il n'y est plus !

SIR SAMPSON.

Quoi, ſcélérat, tu oſes me jouer? Parle, dis-je? Où eſt ton Maître? je prétens le trouver.

JEREMY.

Je le ſouhaite, Monſieur, car il ne peut ſe retrouver lui-même. J'y ai perdu tout mon latin, & je n'y puis penſer ſans gémir. La ſeule penſée de ſon malheur me rend plus triſte qu'un convoi, plus affligé qu'un Cheval en *fourrière!*

SIR SAMPSON.

Que le Ciel te confonde *avec tes* comparaiſons!... Parle-moi clair, double coquin, ou je te caſſe la tête.

JEREMY.

La tête! C'eſt là même, Monſieur, c'eſt là où mon Maître a mal... Le pauvre Gentilhomme! La ſienne eſt briſée, Monſieur, il n'en a plus... Pour parler clair enfin... Il eſt fou.

SIR SAMPSON.

Il eſt fou.

M. BUCKRAM.

Quoi... ſeroit-il *non compos?*

JEREMY.

Juſtement. *Non compos*, Monſieur!

M. BUCKRAM.

En ce cas, Sir Sampſon, tout eſt dit. Si M. votre fils eſt *non compos mentis*, Tout ce qu'il a ſigné, tout ce qu'il pouroit ſigner, ſera de nul effet aux yeux de la Juſtice.

SIR SAMPSON.

Je ne crois rien de tout cela : je veux le voir.... Je lui ferai bientôt retrouver ſon bon ſens : laiſſez moi faire.

JEREMY.

M. Scandal eſt auprès de lui. Je vais fraper à la porte.

(Jeremy frappe. L'intérieur du Théâtre s'ouvre.)

SCENE VI.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL. JEREMY. BUCKRAM.

(Valentin eſt ſur un lit, dans un grand déſordre.)

SIR SAMPSON.

EH bien, qu'y a-t-il à faire ici?

VALENTIN, *tressaillant.*

Qui est là ?

SCANDAL, *à Sir Sampson.*

Au nom du Ciel, M. parlez d'un ton plus bas, & plus doux ! .. Ne provoquez point le malade.

VALENTIN.

Répons donc ?.. Qui est là ? Qui es-tu toi ? Qui est-il lui ?

SIR SAMPSON.

Miséricorde, il ne me reconnoît pas ! Sa folie seroit-elle mauvaise ? parlons plus amicalement .... *Val*, *Val*, ne me reconnois-tu pas, mon fils ? Ne reconnois-tu pas ton pere, mon cher Val ? ... Regarde donc : c'est ton pere qui te vient voir, avec l'honnête M. *Bref Buckram* l'Avocat.

VALENTIN.

Cela se peut ... Je ne vous connois point .... Oui, le monde est rempli .... Il est des Nations que nous connoissons, d'autres que nous ne connoissons pas : cependant le soleil luit aussi pour elles .... Il est des peres qui ont plusieurs enfans, & des enfans qui ont plusieurs peres .... Cela est étonnant !

Mais je suis la vérité .... Je viens pour démentir le monde.

SIR SAMPSON.

Je suis confondu! Je ne sçai plus que lui dire.

VALENTIN.

Pourquoi cet Avocat est-il tout noir? porte-t-il sa conscience à l'envers?... Avocat, qui es-tu? suis-je connu de toi?

BUCKRAM.

O Ciel, que lui dirai-je? .... Oüi, Monsieur.

VALENTIN.

Tu mens, malheureux! car je suis la vérité.... Je n'ai jamais trouvé d'azile chez les gens de ta robe.

SIR SAMPSON.

Il y a quelquefois du sens dans ce qu'il dit .... Il a apparemment des intervalles.

JEREMY.

Très-courts, Monsieur!

BUCKRAM.

Je n'ai rien à faire ici tant qu'il sera dans cet état; & je vous rends vos papiers, Monsieur .... Ne nous exposons pas aux caprices d'un furieux....

S'il reprend ſon bon ſens, Monſieur, je ſuis à vos ordres.

(Il ſe ſauve.)

SCENE VII.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL. JEREMY.

SIR SAMPSON.

REſtez, reſtez donc ? Ne vous en allez pas.

SCANDAL.

Il vaut mieux le laiſſer ſortir, Monſieur, ſauf à le rappeller ſi le cas y échoit. Je crois que ſa préſence irrite les accès de M. votre fils.

VALENTIN.

L'Avocat eſt-il parti ? ... A la bonne heure ! nous pouvons maintenant boire un coup en liberté.... Parlez, ho ? Quelle heure eſt-il ?... Que vois-je ? mon pere !... Votre bénédiction, Monſieur...

SIR SAMPSON.

Grace au Ciel, il revient ! ... Bonjour, mon cher *Val* .... Comment va, mon garçon ?

VALENTIN.

Un peu mieux, Monſieur ... Ne voulez-vous pas prendre un ſiége ?

SIR SAMPSON.

Oui, mon fils. Sieds-toi auprès de moi. .

VALENTIN.

Monſieur, je ſçai trop mon devoir.

SIR SAMPSON.

Non, non, mets-toi, mon cher *Val*. Je le veux .... Eh bien, comment te trouves-tu ? Donne-moi ton pouls .... Cela ne va pas mal maintenant, mon garçon .... J'étois ma foi fâché de te voir malade ; & je ſuis bien charmé de te trouver mieux.

VALENTIN.

Bien obligé, Monſieur.

SCANDAL, *à part.*

Miracle ! Le monſtre s'attendrit.

SIR SAMPSON.

Laiſſe-moi encore toucher ta main, mon cher Val ... Mais, elle eſt aſſez ferme. Comment donc ? Si tu voulois,

tu pourrois même écrire .... Tu pourrois du moins, sans peine, signer ton nom .... Jéremy, cours chez M. *Buckram*: dis-lui qu'il apporte au plûtôt ses papiers .... Vîte, vîte, dépêche-toi ... (*Il parle bas à Jéremy.*)

SCENE VIII.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL, *à part.*

J'Etois bien dupe, de croire ce vieux payen susceptible de remords !...

SIR SAMPSON.

Reconnois-tu ce papier, *Val?*... Oh, oui, je sçais que tu es honnête homme: tu rempliras ta promesse.

(*Il lui montre le papier de loin.*)

VALENTIN.

Approchez-le, Monsieur, je vous en prie. Vous me le montrez de si loin, que je ne puis vous dire si je le reconnois, ou non.

SIR SAMPSON.

Eh, tu le vois mon enfant... Ne reconnois-tu pas ta propre main ?.. Tien, je le lis d'ici sans peine moi ; regarde.... (*Il lit.*) *Les conditions de cette obligation*.... C'est le commencement de l'Acte, & je le lis tout couramment.... Et à la fin... *En témoignage de quoi, j'ai signé les présentes, Valentin* en grandes lettres, comme tu vois ! . . Cela est clair comme le jour.. Aurois-je de meilleurs yeux que toi ? . . . Je pourrois même lire encor de plus loin.... voyons... (*Il étend son bras le plus qu'il lui est possible.*)

VALENTIN.

Voudriez vous me laisser tenir l'acte, Monsieur ?

SIR SAMPSON.

Te le laisser tenir ? Oui-da, de tout mon cœur.... Mais qu'as-tu besoin de le tenir ? Ne sçais-tu pas ce qu'il contient ?... Non, mon cher *Val* : je le remets dans ma poche ; il sera là en sureté. Mais je te le promets, mon garçon, dès l'instant que tu en auras signé un autre.

SCENE IX.

JEremy revient avec Buckram. Valentin dès qu'il l'apperçoit rentre en fureur. L'Avocat épouvanté se sauve.

SCENE X.

VAlentin continue ses extravagances; & rentre dans son Appartement, après avoir raillé vivement son Pere.

SCENE XI.

SIR SAMPSON. SCANDAL. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL.

SIr Sampson, au déſespoir, dit force impertinences. Il reproche à Foreſight de n'avoir pas prévu l'accident qui vient d'arriver à Valentin, & sort furieux.

SCENE XII.

SCANDAL. FORESIGHT.
Madame FORESIGHT.
Mlle FRAIL.

FORESIGHT.

AH, Sir Sampſon ! que le Ciel conſerve votre tête. *Nemo omnibus horis ſapit* . . . Il eſt pourtant ſorti, & même en blaſphémant contre une ſcience Divine. Le courroux des Aſtres, & l'ignorance finale, ſeront déſormais ſon partage.

SCANDAL.

Daignez n'imputer ſon crime qu'à la douleur dont il eſt accablé .... ſon fils eſt *non compos mentis*, & par conſéquent incapable de ſigner la ceſſion de ſon droit d'aîneſſe. Cet événement détruit tous les projets de Sir Sampſon.

FORESIGHT.

Cela eſt-il poſſible ?

Mlle FRAIL, *à part à Madame Foresight.*

Ainsi l'ancre, sur lequel mon amant marin fondoit ses espérances est donc perdu.

Madame FORESIGHT.

Que ferez-vous de lui maitenant, ma sœur?

Mlle FRAIL.

Ce que j'en ferai? Je le renverrai en mer au premier beau tems.

FORESIGHT.

Comment ai-je pû me tromper au point de n'avoir point prévû tout ceci?...

(Il rêve profondément.)

SCANDAL.

Madame, nous pourrions vous & moi lui apprendre encore quelqu'autre chose qu'il n'avoit point prevû.

Madame FORESIGHT.

Que voulez-vous dire?... Je ne vous entens pas.

SCANDAL.

Chut! doucement, ma chere.... Je parle d'hier au soir.

Madame FORESIGHT.

D'hier au soir! peut-on sçavoir ce

que votre impudence prétend inférer d'hier au soir ?

SCANDAL.

Cherchez-vous à me déconcerter, Madame ?... Parlez-vous sérieusement ?... De grace rappellez votre mémoire.

Madame FORESIGHT.

Oh, oui je me rappelle à présent que vous fûtes fort impertinent... Et voilà tout.

SCANDAL.

Et voilà tout !... Absolument ?

Madame FORESIGHT.

Sans doute. De quel front osez-vous donc faire entendre autre chose ?

SCANDAL.

J'avois déja oui parler de quelques prodiges semblables à celui-ci, mais je ne pouvois les croire.... Madame, je suis le plus humble de vos Admirateurs !... Et vous, M. Foresight, comment va aujourd'hui ? Comment avez-vous reposé cette nuit ?

FORESIGHT.

Mon sommeil a été troublé par tant de visions interrompuës, & de rêves peu suivis, que j'en ai perdu la mémoire.

SCANDAL.

C'est un malheur qui étoit attaché à cette nuit.... Mais ne voulez-vous pas voir Valentin ? Vous pourrez peut-être l'entendre. Pour moi, je suis presque tenté de croire qu'il y a du mystére dans ses propos décousus, & que nous ne les croyons extravagans que parce-que nous ne les comprenons pas.

FORESIGHT.

Vous parlez très-sensément, Monsieur Scandal. Et sur cette matiere je suis, ainsi que vous, de l'*opinion des* Turcs, qui regardent les insensés avec une sorte de vénération. Allons voir Valentin.

Mlle FRAIL.

Suivez-les, ma sœur, je vais chercher mon tendre amant, pour lui expédier son congé, & je vous rejoins sur le champ.... mais, justement le voici,



SCENE XIII.

BEN. Mlle FRAIL.

BEN.

JE ne vois aujourd'hui que des fous... Sauvons-nous de ce côté.

Mlle FRAIL.

M. Benjamin est en colére ?

BEN.

Votre rencontre me console un peu.... Ah ; Mademoiselle, je viens d'essuyer, par rapport à vous, un terrible Ouragan !

Mlle FRAIL.

Par rapport à moi ! De quoi donc s'agit-il ?

BEN.

Mon Pere m'a surpris, disputant avec la mijaurée dont il veut faire ma femme... Il m'en a demandé la raison, & me l'a demandée d'un ton si brusque.... (Mon frere *Val* est, dit-on, devenu fou, & c'est ce qui le met de si mauvaise humeur : mais sçavois-je

cela moi ? & quand je l'eusse sçu ? Que m'importe ?).. Il m'a donc parlé fort brusquement ; & je lui ai répondu de même. Quoiqu'il soit mon Pere, je ne suis pas son laquais... Ainsi, je lui ai dit nettement, que je voulois me marier, non pas pour lui, mais pour moi-même ; & qu'à l'égard de la femme qu'il m'avoit destinée, je la croyois plus propre à apprendre à coudre, ou à filer, qu'à penser à un époux ; &, quant à moi, que je ne serois pas le sien.... Oh, j'ai bien un autre voyage à faire ! Qu'il le prenne comme il voudra.

Mlle FRAIL.

Ainsi, vous comptez vous embarquer au premier jour.

BEN.

Non, non, c'est de vous que j'entens parler : mais il n'en sçait rien encore.... je trouverai le moyen, m'a-t'il dit, de te faire bientôt mal au cœur : si je rencontre une femme à ma fantaisie, je me marierai moi-même. A la bonne heure, ai-je répondu ; mais si vous êtes assez fou pour risquer l'avanture, à votre âge, vous aurez

plus mal à la tête que je n'aurai mal au cœur.... Oh, cette botte l'a terrassé ! il est resté sans replique ; & je l'ai planté-là tout de suite, avec ma prétendue..... peut-être est-il homme à l'épouser lui-même : j'y consens de toute mon ame.

Mlle FRAIL.

Et vous faites gloire d'avoir osé parler aussi durement à un pere ?

BEN.

Durement !... C'est lui qui a commencé.... Pourquoi m'a-t'il fait ainsi ?

Mlle FRAIL.

Quelle horreur ! Ciel, que j'étois trompée ! A quel monstre d'ingratitude allois-je livrer mon cœur ? Ah, que je suis heureuse d'avoir découvert les écueils & les sables mouvans que cachoit la surface d'une mer si séduisante !

BEN.

Qu'entens-je !... Seriez-vous aussi fâchée contre moi ?

Mlle FRAIL.

Ne me regardez jamais... né parmi les rochers, allaité par une baleine, bercé par la tempête, élevé par

les vents, tu n'es maintenant à mes yeux qu'un poisson vorace, toujours prêt à fondre sur sa proie.

BEN.

Hélas, hélas, elle extravague aussi! Pauvre jeune fille, l'amour lui a tourné la tête. Que ferai-je pour la ramener à la raison?

Mlle FRAIL.

Ne t'en inquietes pas, monstre: il m'en reste assez pour te connoître.... As-tu le front de m'offrir un époux d'un caractére aussi déteſtable? Si tu méconnois ton pere, connoîtrois-tu ta femme? ...... Ciel, de quel sort m'avez-vous préservée!

BEN.

Doucement, Mademoiselle: s'il est vrai que vous soyez dans votre bon sens, j'ai bien l'air d'avoir joué plus gros jeu que vous...... Si je me suis brouillé avec mon pere, vous seule en êtes la cause.... Quels sont donc vos desseins? Après toutes les avances que vous m'avez faites, après toutes les caresses que j'ai reçuës de vous, prétendez-vous me faire échouer?

Mlle

Mlle FRAIL.

Au contraire, je veux vous remettre à flot, pour que vous puissiez partir en liberté.

BEN.

Quoi ! seriez-vous inconstante ?

Mlle FRAIL.

Que voulez-vous ! le vent change quelquefois.

BEN.

Le vent change ? Celui-ci est un mauvais vent, Mademoiselle, & il est d'autant plus honteux à vous de vous en servir.... Si tel est votre caractére c'est peut-être un bonheur pour moi de le connoître... Mais quel étoit donc votre but ? Est-ce un sot que vous vouliez faire de moi ?

Mlle FRAIL.

Ce que vous voudrez : mais jamais un mari.

BEN.

Un mari ! Dussiez-vous m'aimer autant que je vous aime encore, dussiez-vous m'apporter en dot votre pésant d'Or & de Bijoux, je ne voudrois morbleu plus l'être.

Mlle F R AI L.

Vous m'aimez donc, cher petit Marsoüin ?

BEN.

Peu importe, si je vous aime : mais trêve de ces noms-là... Je ne vous aime du moins pas assez pour souffrir vos impertinences ; & je suis charmé d'avoir vû le fond de votre caractère.... Ceux qui ne vous connoîtront pas, pourront vous épouser : quant à moi je me sauve.... Vous me rappellerez peut-être quand il n'en sera plus tems.... Adieu.

Mlle F R A I L.

Ha, ha, ha ! tu peux vivre avec cette esperance.... (*Elle chante.*)

Mon tendre Amant va s'embarquer....

SCENE XIV.

Mlle F R A I L. Madame F O-R E S I G H T.

Mlle F R A I L.

O, Ma sœur, une minute plûtôt,

vous eussiez vû une belle rupture !.. Mon cher marin vient de partir ; il a brisé ses nœuds avec autant d'indifférence qu'il les avoit formés.... O rage ! je suis presque à demi piquée de l'insensibilité d'une brute que je méprisois.

Madame FORESIGHT.

Il a donc soutenu le choc en Héros ?

Mlle FRAIL.

En Tyran... Le brutal a gagné le vent sur moi, & m'a laissée bien loin derriere lui... Mais n'oublions pas une nouvelle qu'il m'a apprise. Sir Sampson est furieux, & projette de se remarier... S'il étoit possible de l'attirer de mon côté ?...

Madame FORESIGHT.

Le vieux Renard est trop madré ; & d'ailleurs il ne nous aime guères ni l'une ni l'autre. Mais je travaille à un autre projet, & j'en conçois déja quelque espérance. Je suis en marché avec Jeremy, le laquais de Valentin, pour nous vendre son Maître.

Mlle FRAIL.

Pour nous le vendre ! qu'entendez-vous par là ?

Madame FORESIGHT.

Valentin n'a la tête occupée que d'Angelique : il m'a pris tantôt pour elle ; & Jeremy m'assure qu'il en seroit de même de toute autre femme... Je lui ai promis des monts d'Or si, dans un des accès de son Maître, il veut vous faire passer auprès de lui pour Angelique, & l'engager à vous epouser. La chose une fois faite, il n'y a plus de retour ; & Valentin recouvrant son bon sens ne pourra se dispenser de vous assurer *un bon* douaire... Ils viennent ; écartons-nous un peu : & dites-moi ce que vous en pensez.

SCENE XV.

Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL. VALENTIN. SCANDAL. FORESIGHT. JEREMY.

SCANDAL, *à Jeremy.*

As-tu fait part à ton Maître du tour qu'on veut lui jouer?

JEREMY.

Oüi, Monsieur ; il veut bien s'y prêter, & feindre de la prendre pour Angelique.

SCANDAL.

Tant-mieux, cela fera une bonne scéne.

FORESIGHT. *

Juste Ciel !...

VALENTIN.

Silence : garde-toi de m'interrompre ; ce que je te prédis t'aidera à faire de belles prophéties...... Te voilà bien instruit du passé : voyons maintenant l'avenir..... Sçais-tu, par exemple, ce qui doit arriver demain ?... Ne me répons pas, je vais te l'apprendre.... Demain, les fourbes chercheront à s'enrichir par leur subtilité, & les sots en se livrant à la fortune ; la probité agira toujours à l'ordinaire.... Allons, interrogez-moi tous sur les événements de demain.

SCANDAL.

Parlez, M. Foresight.

FORESIGHT.

Dites-moi, je vous prie, ce qui se passera à la Cour ?

* Ecoutant Valentin, qui lui parle bas.

VALENTIN.

Scandal peut vous le dire... Je suis la Vérité : je n'habitai jamais ce pays-là.

FORESIGHT.

Parlons donc de la Cité.

VALENTIN.

L'Office s'y fera aux heures ordinaires, dans des temples déserts. Tu verras pourtant mille visages portant l'empreinte du zèle & de la piété, dans le fond des comptoirs, qui feront croire aux étrangers que la Religion *se vend* ici dans les boutiques. Les choses iront toujours méthodiquement dans la Cité; on sonnera douze heures à midi, & à deux heures à la bourse. Les femmes & les maris auront leurs commerces séparés; des soins & des plaisirs différens occuperont les mêmes familles. Les Caffés seront remplis de fumée, & de ruses. Les apprentifs, & les *courtaux*, après avoir balayé le matin la boutique de leur Maître, auront sûrement sali sa chambre à coucher avant la nuit. Mais voici deux choses qui te paroîtront bien étranges ! Tu verras des épouses coquettes, avec les jambes

libres, & des maris très-benins le col chargé de chaînes.... Mais doucement: que je t'examine, avant que d'aller plus loin: Tu m'as l'air suspect. Serois-tu un mari?

FORESIGHT.

Oüi, Monsieur, je suis marié.

VALENTIN.

Pauvre Créature!.. Ton épouse n'est-elle pas de la Paroisse de *Covent-garden?*

FORESIGHT.

Non, elle est de S. *Martin des Champs*.

VALENTIN.

Le pauvre homme! Tes yeux sont enfoncés, tes mains ridées, tes jambes décharnées, ton dos voûté: hâte-toi d'invoquer les Dieux, obtiens une Métamorphose.... Jette-toi dans le Chaudron de *Médée*, pers-y ta figure & ton âge: sors-en avec des bras de *Cyclope*, des reins d'acier, & des épaules d'*Atlas*.

FORESIGHT.

Sa frénésie me paroît montée au plus haut dégré.

SCANDAL.

C'est comme une marée de Printems!

FORESIGHT.

La comparaison est juste: vous êtes expert sur cette matiére, Monsieur *Scandal*; & je serois charmé de conferer avec vous sur tout ce qu'il vient de nous débiter.... Ses propos me paroissent mystérieux, & hiéroglyfiques...

VALENTIN.

Pourquoi donc Angelique me *prive*-t-elle si longtems de sa *présence*?

JEREMY.

Monsieur, elle est ici.

Madame FORESIGHT.

Allons, ma sœur, approchez.

Mlle FRAIL.

Ciel! Que vais-je lui dire?

SCANDAL.

De grace, Madame, ayez quelque complaisance pour lui.

VALENTIN.

Où est-elle?... Oh, je la vois enfin!... Je crois appercevoir à la fois en elle l'opulence, la santé, & la liberté, qui viennent au secours d'un malheureux... Ah, soyez la bienvenuë!

Mlle FRAIL.

Comment vous portez-vous, Monſieur ? Puis-je vous être de quelque ſecours ?

VALENTIN.

Ecoutez : j'ai un ſecret à vous confier.... *Endymion*, & la *Lune* doivent nous rencontrer cette nuit ſur le mont *Latmos*, où nous ſerons mariés à la faveur des ténébres. Mais n'en parlez pas !... Pour que la choſe ſoit ſecrette, l'Hymen doit mettre ſon flambeau dans une lanterne ſourde ; *Junon* fera prendre à ſon Paon de l'eau de pavots, pour qu'il plie ſa queuë brillante, & que les cent yeux d'*Argus* ſoient fermés. Perſonne enfin n'en ſçaura rien, excepté Jeremy.

Mlle FRAIL.

Non, non, la choſe ſera ſecrette ; je vous en répons ; travaillons-y tout-à-l'heure.

VALENTIN.

Le plutôt vaut le mieux.... approche, Jeremy ?... Plus près encore, de crainte que l'on ne nous entende.... Je vais t'apprendre une nouvelle... Angélique vient de ſe faire Religieuſe ;

elle a pris le voile: je vais aussi le prendre, & nous nous marierons sans que qui que ce soit s'en puisse appercevoir. Songe bien à cela.

JEREMY.

Comptez sur moi, Monsieur.

VALENTIN.

Ecoute ... Parlons bas.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. ANGELIQUE. TATTLE.

ANGELIQUE.

OH, M. Tattle, ne me parlez point d'amour: vous dérangez tous mes projets; je voulois vous faire mon confident.

M. TATTLE.

Mais, Madame, pouvez-vous aimer encore cet homme? Une fortune aussi considérable, sera-t'elle le partage d'un insensé?

ANGELIQUE.

Je vous dirai, en confidence, que je

ne l'avois pas aimé avant son accident. Mais, gardez-moi le secret, je vous en prie.

SCANDAL, *à part.*

Voici du nouveau. Tattle, Dieu me pardonne, en conte à Angelique !

M. TATTLE.

Vous me recommandez le secret ! A moi, Madame ! Ah, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Puis-je m'occuper d'autre chose, que de la passion que vous m'avez inspirée depuis longtems ?... Hélas, ce n'est que depuis l'instant où j'ai crû que Valentin n'étoit plus digne de vous, que j'ai commencé à concevoir quelque espérance, & que j'ai osé vous faire l'aveu de l'amour le plus tendre & le plus discret... Daignez ouvrir les yeux, Madame, daignez jetter un regard attentif sur vos deux amans. Vous verrez, en Valentin, les déplorables restes d'un homme ruiné de toutes façons : vous verrez, en moi, un vivant Tableau de la jeunesse & de la santé, un homme d'un sens mûr & rassis, & qui plus est, le plus passionné des Amans.

ANGELIQUE.

Ecoutez, M. Tattle... Quand je vous verai dans l'état où est Valentin, je commencerai à croire que vous m'aimez. C'est le plus fou des deux qui l'emportera...

VALENTIN, *à Jeremy.*

Cela te suffit... Ah ! qui est là ? ...

Mlle FRAIL, *à Jeremy.*

L'arrivée d'Angélique va tout gâter.

JEREMY.

Non, Madame, il ne la reconnoîtra pas. Au pis aller, je lui persuaderai qu'il se trompe.

VALENTIN.

Scandal, qu'est-ce que tout ce monde-là ?... des Etrangers ? S'ils sont tels, approche, que je te dise ma pensée.... (*bas à Scandal.*) Tâche de les faire tous sortir, à la réserve d'Angélique, pour que je puisse l'instruire de mon projet.

SCANDAL.

Laissez-moi faire.... Tattle, à ce que j'apperçois, se radoucit pour Angélique : il conviendroit bien mieux à Mademoiselle Frail ; ils sont faits l'un pour l'autre. Si nous pouvions

les accoupler ?... Qu'en dis-tu ?
(*Il continue de parler bas à Valentin.*)

Madame. FORESIGHT, *à Angélique.*

Il ne vous reconnoîtra pas : il ne connoît personne.

M. FORESIGHT.

Mais il connoît, en même tems, plus que personne.... O, ma chere niéce ! il connoit le passé, l'avenir, & les profonds secrets de tous les tems.

M. TATTLE.

Ecoutez, M. Foresight, ma méthode n'est pas de m'étendre beaucoup sur une matiere, ainsi je ne serai pas long.... Je vous dirai donc, en bref, que je parie cent guinées que je sçais plus de secrets que lui.

FORESIGHT.

Vous me surprenez ! Je ne lis pourtant rien de cela sur votre visage.... Apprenez-moi donc ce que vous sçavez.

M. TATTLE.

Croyez-vous que je vais vous le dire ?... Il prétend lire sur mon visage ! Non, non, Monsieur, c'est dans mon

cœur que tout cela est écrit; c'est là où mes secrets sont à l'abri des yeux les plus perçants. Me prenez-vous pour un bavard?

VALENTIN, *à Scandal.*

Instruis-en Jéremy, il conduira cela fort bien...Je vais leur apprendre moi-même, que je suis charmé de les voir.... (*haut.*) Pourquoi me regardez-vous de mauvais œil? Il faut donc vous parler nettement. (*en rejoignant la Compagnie.*) Je suis la Vérité même: je hais un ancien ami avec un nouveau visage.

(*Scandal se retire à côté avec Jeremy.*)

M. TATTLE.

Me reconnoissez-vous, Valentin?

VALENTIN.

Vous! Qui êtes-vous?

M. TATTLE.

Jack Tattle, votre bon ami.

VALENTIN.

Mon ami: Je n'ai ni femme, ni argent; de quel usage puis-je être pour un ami?

M. TATTLE.

Il parle librement. Je ne lui confie-rois pas un secret.

ANGELIQUE.

Et moi, Valentin, me reconnoiſſez-vous ?

VALENTIN.

Oh, très-parfaitement.

ANGELIQUE.

Qui ſuis-je ?

VALENTIN.

Une femme.... Un être que le Ciel orna de tous les charmes de la beauté, lorſqu'il enta la roſe ſur des ronces. Oh, je vous connois, car j'ai aimé longtems, tel que vous me voyez ; & ſi bien aimé, que j'ai fait une découverte admirable. Je ſçais, à coup ſûr, à quoi une femme eſt propre.

M. TATTLE.

Ah, daignez nous dire à quoi ?

VALENTIN.

A garder un ſecret.

M. TATTLE.

Bon !

VALENTIN.

Oui ſans doute, à garder un ſecret : car, dût-elle le révéler, elle a encore l'avantage de n'être pas cruë.

M. TATTLE.

Bravo !

VALENTIN.

Allons, un peu de Musique... donnez-moi cet air que j'aime à entendre. ....



CHANSON.

OUi, ma chere *Charmion*, s'il étoit possible que je recommençasse ma carriere amoureuse, toi seule recevrois encor mon premier hommage. Je sens que mes yeux conduiroient encor mon cœur vers un *si bel* objet; que je te renouvellerois tous mes anciens sermens : mais, pour te parler avec sincérité, je crois que je te mentirois encore !



Malgré toutes nos protestations, j'ai éprouvé que l'amour ne peut se fixer totalement à un seul objet; ce Dieu est aussi *léger*, aussi volage que l'imagination. Ne cherchons donc jamais à enchaîner ce qui veut & doit être libre. Mais, pour le bonheur des deux sexes, consentez, puisque les femmes aiment le changement, que les hommes l'aiment aussi.

VALENTIN.

Ç'en est assez : je suis trop mélancolique.

(*Il se promène en rêvant.*)

JEREMY, *à Scandal.*

Comptez, Monsieur, que cela sera fait.

SCANDAL.

Je crois, Monsieur Foresight, qu'il est tems de le quitter : j'augure que l'accès dont il nous menace sera terrible, & peut-être dangereux.

FORESIGHT.

Je me soumets à vos lumieres.

JEREMY, *à Mademoiselle Frail.*

Attendez-moi, Madame.... J'aurai soin que tout soit bien disposé.

Mlle FRAIL.

Je laisse tout entre tes mains. Si nous réussissons, compte sur ma reconnoissance.

M. TATTLE, *à Angelique.*

Madame, aurai-je l'honneur d'être votre Ecuyer ?

ANGELIQUE.

Non, je reste ici : M. Scandal me protégera.... Ma Tante, M. Tattle désireroit fort de vous donner la main.

M. TATTLE.

Dequoi diantre se mêle-t'elle ? je ne puis maintenant m'en dédire.... Ma-

dame veut-elle bien m'accorder cet honneur ?

Madame FORESIGHT.

M. Tattle n'avoit pas besoin de tant de cérémonie.



SCENE XVII.

ANGELIQUE. VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

Jeremy, suivez M. Tattle.

ANGELIQUE.

M. Scandal, je ne reste au moins qu'en attendant ma Suivante, & pour me délivrer du cher M. Tattle.

SCANDAL.

Je suis charmé, Madame, d'avoir entendu votre conversation avec lui. Ses impertinences vous ont arraché un aveu en faveur de Valentin, que ni les souffrances de ce tendre Amant, ni mes instances, n'avoient pû obtenir de vous. C'est à Valentin à profiter

de cette découverte, à vous à ne plus lui cacher son bonheur, & à moi de ne point troubler une explication dont je suis enchanté.

ANGELIQUE.

O Ciel! prétendez-vous me laisser seule avec un homme qui extravague?

SCANDAL.

Je laisse mon ami avec la seule personne qui puisse le guérir.

SCENE XVIII.

ANGELIQUE. VALENTIN.

VALENTIN.

NE craignez rien, Madame; je sens que je reviens à moi-même.

ANGELIQUE.

J'en suis bien-aise, Monsieur.... (*à part.*) mais je ne m'y fie pas.

VALENTIN.

Vous voyez, Madame, à quels déguisemens l'amour me force de recourir. Les Dieux, pour une aussi belle

cause, ont souvent usé de Métamorphoses plus étranges. Ils n'ont pourtant jamais déguisé que leur corps: l'amour m'a forcé d'oser davantage. Daignez le pardonner, Madame, au plus passionné, & au plus malheureux des amans!

ANGELIQUE.

Qu'entens-je! Comme il parle?... Le pauvre Valentin!

VALENTIN.

Cessons de nous contrefaire; & parlons un moment de bonne foi.... *La Comédie tire à sa fin*, Madame: redevenons ce qu'en effet nous sommes; & si vous avez quelque retour pour moi, daignez songer que j'en ai mérité l'aveu.

ANGELIQUE, *soupirant.*

Je voudrois vous avoir aimé!... Car le Ciel sçait combien je vous plains. Si j'avois prévu les funestes suites de votre passion, j'aurois sans doute fait d'autres efforts.... Mais, hélas, il est trop tard!

VALENTIN.

De quelles suites funestes entendez-vous parler?.... Et pourquoi donc est

-il trop tard? Ma prétenduë démence a trompé mon pere, & m'a donné le tems de songer aux moyens de me raccommoder avec lui: elle m'a, du moins, conservé jusqu'à ce moment mon droit d'aînesse, que j'étois engagé par écrit de céder à mon frere dès ce matin. Mon intention étoit de vous instruire tantôt de tout cela; mais vous étiez sortie de chez moi, avant même que je sçusse votre arrivée.

ANGELIQUE.

Comment donc? Je m'imaginois que l'amour seul avoit excité les égaremens de votre raison.... & j'apprens maintenant qu'un but mercénaire, qu'un sordide intérêt vous les a fait feindre?

VALENTIN.

Vous m'outragez, Madame!.. Si quelque intérêt m'a conduit, c'est le vôtre. L'amour seul me rendoit-il digne de vous?

ANGELIQUE.

Ainsi vous me croyez l'ame intéressée.... Mais je suis bien bonne d'en croire à un intervalle de raison: J'oubliois, en vérité, votre maladie.

VALENTIN.

Madame, ce dernier trait eſt bien barbare!

SCENE XIX.

ANGELIQUE. VALENTIN. JEREMY.

ANGELIQUE.

OH, voici un homme raiſonnable. Il n'aura pas l'effronterie de m'en impoſer plus longtems.... Approche, Jeremy? avouë, enfin, que la folie de ton Maître n'eſt qu'un jeu concerté.

JEREMY.

Moi, Madame? Moi! Je le ſoutiens auſſi complétement fou que le plus déterminé Fanatique, Chimiſte, Amant, ou Poëte de l'Europe.

VALENTIN.

Tu mens, coquin: je ne ſuis pas fou.

ANGELIQUE.

Ah, ah, ah! Tu vois qu'il te dément.

JEREMY.

Hélas, Madame, vit-on jamais un fou assez fou pour avouer sa maladie ?

VALENTIN.

Maraut ! Ne crains-tu pas ? ....

ANGELIQUE.

Il parloit tout à l'heure très-sensément.

JEREMY.

Pourquoi non ? Il a de très-bons intervalles.... Mais, voyez comme ses yeux recommencent à s'égarer !....

VALENTIN.

Ah, tête de fer ! je vais te prouver que la farce est finie, & que je ne veux plus être fou.

(*Il le bat.*)

ANGELIQUE, *riant.*

Eh bien, qu'en dis-tu maintenant ? Est-il fou, est-il sage ?

JEREMY.

Entre les deux, je crois, car il n'a pas deux heures de tenuë.... Je l'ai laissé dans le moment d'humeur à être fou, & je ne le crois pas fort tranquile à présent. Je m'y perds !.. (*On frappe à la porte.*) ... Qui est là ?

VALENTIN, *fâché*.

Vois qui c'est, double sot.... Je croyois vous toucher, Madame: j'ai du moins le bonheur de vous amuser.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas si susceptible.... Mais il en est des fous, comme des yvrognes, qui prétendent encore avoir de la raison quand ils en ont le moins. J'étois prête à vous croire, lorsque j'ai touché votre endroit sensible. Mais je reviens à mon premier sentiment, & je vous plains.

JEREMY *rentre*.

Votre Pere, Monsieur, envoye sçavoir si vous vous trouvez mieux...: Plaît-il à Monsieur d'être fou, ou raisonnable?

VALENTIN.

Imbécile que tu es! Tu sçais que tout ce que j'ai au monde dépend de cet aveu.... Oui, je suis fou, coquin; je suis fou pour tout le genre humain, excepté pour Madame.

JEREMY.

Fort bien... Madame, votre Suivante est ici.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Qu'elle entre.

SCENE XX.

ANGELIQUE. VALENTIN. JEREMY. JENNY.

ANGELIQUE.

AVez-vous été où je vous ai dit ?

JENNY, *bas.*

Oui, Madame, Sir Sampson vous attend dans le moment.

VALENTIN.

Pourrez-vous me laisser dans cette cruelle incertitude ?

ANGELIQUE.

Il faut être aussi malade que vous l'êtes, pour faire une pareille question. L'incertitude, & l'attente du bonheur font seules les charmes de la vie ; la sécurité est insipide ; elle émousse ou prévient le désir, elle apprécie tout à sa juste valeur. Croyez moi, mon cher Valentin, ne cherchons pas

à nous connoître mieux; dès l'instant qu'on se voit face à face, le plaisir de la mascarade est passé. Mais avant que de nous quitter, j'ai deux choses à vous apprendre: je ne suis pas aussi dupe que vous me l'avez crue; & vous êtes plus fou que vous ne croyez.

SCENE XXI.

VALENTIN. JEREMY.

JEREMY.

QUoi, la voilà encore partie! J'espere du moins que vous vous entendez maintenant.

VALENTIN.

Son ame est aussi indéchifrable qu'un Hieroglyphe Egyptien, ou qu'un Manuscrit Irlandois.

JEREMY.

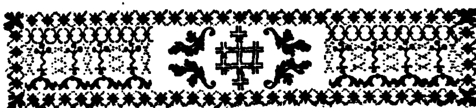
J'ai oui-dire, Monsieur, que l'Hébreu se lisoit à rebours. Ne pourriez-vous pas interpreter ainsi ses sentimens?

VALENTIN.

On dit auſſi que les prieres des Sorciers, les rêves, & les Almanachs Flamands doivent être entendus dans le ſens contraire. Il y a du moins une méthode en cela; on ſçait à quoi s'en tenir. Mais Angélique eſt une médaille ſans inſcription, & ſans revers, des deux côtés également indifférente. Cependant, puiſqu'elle ne paroît pas me haïr, je perſiſterai dans ma pourſuite; je connoîtrai, s'il eſt poſſible, le fond de ſon ame, en dépit de l'opinion ſatyrique de mon ami Scandal, qui prétend, *qu'il en eſt d'une femme comme d'un tour de gibeciere, qui ne nous étonne qu'autant que nous ne le comprenons pas.*

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un appartement de M. Foresight.

ANGELIQUE.

OU donc est Sir Sampson? Ne m'aviez vous point dit qu'il seroit ici avant moi?

JENNY.

Il est dans l'autre Chambre, vis-à-vis d'un grand miroir, occupé à mettre sa perruque & sa cravatte.

ANGELIQUE.

Oui-da? J'en suis bien-aise.... Apparemment que je lui plais, puisqu'il a envie de me plaire. Il prévient mes desseins.

JENNY.

Je l'entens, Madame.

ANGELIQUE.

Laissez-moi... Ecoutez ? Si Valentin vient, ou envoye pour me parler, je ne suis point visible.

SCENE II.

ANGELIQUE. SIR SAMPSON.

SIR SAMPSON.

Il y a longtems, Madame, que je n'ai été honoré des commandemens d'une belle Dame... Ce bonheur me fait revivre.... Il ne m'est en vérité pas arrivé depuis l'âge de trente-cinq ans !...

ANGELIQUE.

Eh bien, Sir Sampson, vous n'êtes pas si à plaindre que vous le dites. Y a-t-il si longtems que vous avez atteint cet âge ?

SIR SAMPSON.

Ce tems eſt toujours bien long, Madame, pour un homme qui aime à rendre hommage à la beauté.

ANGELIQUE.

Comment donc, Sir Sampſon eſt un vrai Courtiſan !

SIR SAMPSON.

Point du tout, Madame : vous me faites tort. Suis-je aſſez âgé pour avoir l'air de ces gens-là : ils n'ont rien de bon que la langue :... J'ai cinquante ans, il eſt vrai, mais cet âge eſt-il ſi *mépriſable* ?

ANGELIQUE.

Mépriſable ! Tout au contraire. Cinquante ans ?... Eh, que deviendroient donc les trois quarts de nos *Beaux* ? J'en vis un ces jours paſſés à la Comédie, bien plus âgé que vous, qui à la chandelle n'en paroiſſoit pas vingt-cinq.

SIR SAMPSON.

Murailles replâtrées, vieux bâtimens recrépis qui péchent par les fondemens ! Je ſuis d'une autre pâte que tous ces *vers-luiſants là*, Madame : aucun de mes Ancêtres ne s'eſt marié avant

l'âge de cinquante ans, & tous ont laissé une postérité nombreuse.... Mais, daignez m'apprendre en quoi je puis vous être utile ? Quelque étourdi vous a-t-il manqué de respect ? Faut-il se couper la gorge avec lui ? Parlez, Madame, je suis prêt.

ANGELIQUE.

Non, Sir Sampson, je n'eus jamais d'outrages à vanger ; j'ai plus besoin de votre tête que de votre bras ; & pour vous parler net, je vous dirai qu'ennuyée de vivre seule, je pense enfin à choisir un époux.

SIR SAMPSON.

Madame, ce seroit dommage de.... (*à part.*) Qu'elle est aimable ! Ah, si je pouvois lui plaire, que j'attraperois bien mes coquins de fils !... (*haut.*) Madame, vous méritez de trouver un époux digne de vous ; & il seroit fâcheux que vous tombassiez dans les mains d'un de ces jeunes fous, dont cette Ville abonde : mauvaises têtes qui ne pensent qu'une heure après avoir agi ; qui se marient aujourd'hui par caprice, & s'en repentent demain sans sçavoir pourquoi..... Prenez-y

garde, Madame... Défiez-vous des jeunes gens!

ANGELIQUE.

Je ne veux consulter que vous, Sir Sampson. Je suis assez riche pour faire la fortune de celui qui pourra me plaire; & s'il étoit possible de trouver un jeune homme d'une figure agréable, & d'un bon caractére, je pourrois peut-être me décider en sa faveur.... Mais je ne veux, ni d'un bel esprit de profession, ni d'un sot.

SIR SAMPSON.

Ma foi, Madame, vous êtes difficile. Un jeune homme, qui à ses propres yeux n'est pas un bel esprit, ni un sot aux yeux du Public, est bien difficile à rencontrer!

ANGELIQUE.

Je pense, Sir Sampson, que celle qui épouse un sot, expose à la fois & sa réputation & son jugement à la censure du monde; & que celle qui choisit ce qu'on appelle un homme de beaucoup d'esprit, s'assujettit dès ce moment à supporter toute la sévérité du caractère, & toute l'insolence de la conduite de son époux. J'aimerois assez le dernier

pour amant, parceque mon amour-propre seroit flaté d'une pareille conquête : mais je ne voudrois être ni sa femme, ni son ennemie ; car j'aurois autant à craindre de sa malice si j'en étois haïe, que de sa jalousie si j'en étois aimée.

SIR SAMPSON.

Aucune des Sybilles du vieux Foresight ne prononça jamais de plus grandes vérités ! Vous m'avez subjugué, Madame, je hais les beaux esprits autant que vous les haïssez. Ils sont cause de la perte d'un de mes fils qui sembloit promettre quelque chose.... La manie du bel esprit lui a fait perdre sa fortune, & la misére dans laquelle il est tombé lui a fait perdre l'esprit.

ANGELIQUE.

Sir Sampson, en qualité de votre amie, je dois vous avertir que l'on vous trompe : Votre fils n'est pas plus fou que vous.

SIR SAMPSON.

Ah, que ne puis-je en avoir quelque preuve !

ANGELIQUE.

Je pourois vous metre à portée de

cela.... Mais je paroîtrois peut-être prendre un intérêt trop sensible à ce qui vous touche....

SIR SAMPSON, *à part.*

Me trompai-je! M'aimeroit-elle?... Ah, Madame, si tout ce que je possède étoit digne d'un seul de vos regards, avec quelle ardeur ne m'empresserois-je pas de vous l'offrir?... Si dans une main j'avois le Pérou, le Méxique dans l'autre, & sous mes pieds l'Empire de l'Orient, tant de grandeur ne serviroit qu'à illustrer la victime que j'oserois offrir à vos attraits.

ANGELIQUE.

Qu'entens-je, Sir Sampson!.. à quoi tend ce discours?

SIR SAMPSON.

Ma foi, Madame, à vous dire que j'aime.... & que si vous vous en rapportiez à moi sur le choix d'un époux...

ANGELIQUE.

Doucement, Sir Sampson: je vous demande un avis, & vous vous offrez vous-même.... Mon dessein, qui n'étoit rien moins que sérieux, étoit bien de vous proposer quelque chose de

semblable, uniquement pour vous faire avoir raison de votre fils Valentin. J'avois pensé qu'un accord simulé entre vous & moi lui feroit bientôt retrouver son bon sens, dans la crainte de me perdre ; & la passion qu'il m'a longtems témoignée sembloit me répondre du succès.... Mais....

SIR SAMPSON.

Ah, Madame, l'invention est admirable! Profitons-en, je vous en supplie!.... Mais pourquoi notre accord ne seroit-il que simulé? Qui empêche qu'il ne soit réalisé par un bon Contrat?

ANGELIQUE.

Ah, Sir *Sampson*, que dites-vous? Et que diroit le monde!

SIR SAMPSON.

Le monde dira que vous êtes une femme prudente, & moi un homme heureux.... Vous pouvez du moins compter sur un amour extrême pendant ma vie, & sur un bon douaire après ma mort.

ANGELIQUE.

Je le crois, Sir *Sampson*, votre bon cœur m'est assez connu... Mais oubliez-

vous que vous avez les mains liées ? & que si votre fils Valentin reprenoit son bon sens, il doit céder son droit d'aînesse à son frere Cadet ?

SIR SAMPSON.

Peste, que vous êtes rusée !... Tant mieux, je vous en aime davantage... Sçachez pourtant, que j'ai fait insérer dans l'Acte une clause en ma faveur... Sçachez encore, que j'ai un moyen certain pour faire tomber tous les biens-fonds aux enfans mâles qui pourront naître de nous. Fiez-vous-en à ma prévoyance : donnez-moi seulement des enfans, leur bien est tout trouvé.

ANGELIQUE.

Eh bien, voulez-vous me confier l'Acte, pour consulter mon Avocat ?

SIR SAMPSON.

Quoi, auriez-vous quelque défiance ?... Je me fie à vous moi. Tenez ; si c'est un marché fait, je compte sur votre parole.

ANGELIQUE.

Quand j'aurai vû mon Avocat, s'il trouve la chose pratiquable, vous aurez sur le champ ma réponse,

SIR SAMPSON.

J'y consens de tout mon cœur!.. rentrons, Madame, je vais vous remettre l'Acte en question; & tandis que vous irez consulter l'Avocat, j'irai avertir le Ministre. Que je suis transporté! Je n'ai plus que vingt-cinq ans, Madame.... L'espoir de vous posséder m'a rendu la jeunesse!..

(*Il lui baise les mains, & l'accable de caresses ridicules.*)

SCENE III.

M. TATTLE. JEREMY.

M. TATTLE.

Est-elle sortie?

JEREMY.

Oui, Monsieur, elle est partie pour se rendre à l'endroit convenu... Ah! Monsieur, si vous n'agissez pas dans cette affaire avec toute la fidélité & la circonspection possible, vous causerez la mort de l'homme du monde qui vous est le plus sincerement attaché!

Maître, d'épouser Angelique dans cet accoûtrement; & elle est assez folle de lui pour se prêter à tout ce qui peut lui plaire. La pauvre Demoiselle aura bien lieu de me remercier, lorsque comptant d'avoir épousé un extravagant elle se trouvera l'épouse d'un Gentilhomme aussi spirituel, aussi accompli que l'est Monsieur !

M. TATTLE.

En peux-tu douter, mon cher Jeremy ? Elle est ma foi bienheureuse d'avoir rencontré un ami tel que *toi*... je pourrois même te jurer que je l'épouse au moins autant par compassion que par amour.

JEREMY.

C'est, ma foi, un acte de charité, d'empêcher qu'une fille charmante, & riche de 30000 livres sterlings, se jette ainsi à la tête d'un homme qui ne vous vaut pas à cent picques près.

M. TATTLE.

J'ai toujours pensé ainsi .... j'en aurois même autrefois sauvé plusieurs autres, si j'avois pû me familiariser avec le mariage.

JEREMY.

Je vais lui dire de se tenir prête, & que mon Maître va venir. Dans un demi-quart-d'heure, je suis chez vous, avec votre déguisement. Ayez soin surtout de contrefaire votre voix, & de lâcher quelques extravagances, de crainte qu'elle ne vous reconnoisse.

M. TATTLE.

Oh, laisse-moi ce soin : tout ira bien, je t'en réponds. Vole, je vais t'attendre.

SCENE IV.

M. TATTLE. Mlle PRUE.

AH, mon cher M. Tattle, que je suis aise de vous rencontrer ! je vous cherchois partout, & j'en suis toute fatiguée.

M. TATTLE, *à part.*

Peste soit de la Niaise !.... Comment m'en défaire ?

Mlle PRUE.

Oh, j'ai de bonnes nouvelles à vous

apprendre...... Je n'épouserai pas le Marin : mon pere me l'a dit. C'est vous qui serez mon époux, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que vous m'aimiez, n'est-il pas vrai ? Eh bien, vous pouvez m'épouser quand il vous plaira.

M. TATTLE.

Eh fi donc, Mademoiselle.... Qui vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Mon pere.... je lui ai dit que vous m'aimiez.

M. TATTLE.

Fi donc, encore un coup, Mademoiselle... qui vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Qui m'a dit cela ? Vous-même apparemment. Ne me l'avez-vous point dit ?

M. TATTLE.

Oh, mais il y a long-tems ; c'étoit tout au moins hier : j'ai dormi toute une nuit depuis, & je n'en ai seulement pas rêvé.

Mlle PRUE.

Et moi j'ai rêvé que nous étions mariés.

M. TATTLE.

Cela ſe peut : mais votre pere vous dira qu'il faut toujours croire le contraire des ſonges.

Mlle PRUE.

Vous ne m'aimez donc plus autant qu'hier ?

M. TATTLE.

Pourriez-vous vouloir encore de moi ?

Mlle PRUE.

Oui, ſans doute.

M. TATTLE.

Vous vous trompez, j'en ſuis certain... vous ne ſçavez pas ce que vous voulez.

Mlle PRUE.

Eh bien, voilà mon pere, il le ſçait bien lui.



SCENE V.

M. TATTLE. Mlle PRUE. FORESIGHT.

FORESIGHT.

Vous êtes bien discret, M. Tattle. J'aurois cru cependant que votre tendresse pour ma fille étoit un secret que vous pouviez me confier. Vous vouliez essayer si ma science pouvoit le pénétrer ; en ce cas, je vous le pardonne... mais voyons donc... Oui-da !... hum... ah, ah ! je crois réellement voir quelque ressemblance dans vos phisionomies ; & ma fille me ressemble beaucoup.

M. TATTLE.

Et vous induisez de-là, que nous nous ressemblons .... (*à part.*) Que veut dire ce vieux Coquin ? Il faut que je m'en amuse, & que je le plante-là après m'être moqué de lui... (*haut.*)

Je crois, Monsieur, que vous vous connoissez mal en phisionomie.

FORESIGHT.

Je m'y connois mal! Comment me prouverez-vous cela?

M. TATTLE.

Par votre art même, j'ai dans la phisionomie quelques traits délicats, & engageans, qui ne sont pas sensibles pour les yeux vulgaires; ce sont pourtant des indices certains d'un prochain retour de fortune, qui m'annonce un lot très-avantageux dans la lotterie des femmes. C'est un présage indubitable, qui me promet une grande & riche beauté, que la fortune par un decret caché du destin a réservée pour moi seul, & qu'elle a soustraite aux regards perçans des Astrologues, & des étoiles mêmes.

FORESIGHT.

Bon! & moi je vais vous prouver que tout ce que vous venez d'avancer est impossible.

M. TATTLE.

Pardon, Monsieur: je suis extrêmement pressé.

FORESIGHT.

De quoi ?

M. TATTLE.

De me marier.

FORESIGHT.

Eh bien, Monſieur, partons : nous irons enſemble.

M. TATTLE.

Non, Monſieur : la choſe eſt ſecrette... je n'ai jamais de confidens.

FORESIGHT.

Soit... mais j'eſpere que vous n'épouſerez point ma fille, ſans mon conſentement.

M. TATTLE.

Qui, moi Monſieur ! .. & qui diantre en veut à vous, ou à votre fille ?

FORESIGHT.

Miſéricorde ! Quel eſt le quantiéme de la Lune ?

M. TATTLE.

Peu m'importe, Monſieur : mais je vous le répete, je n'ai pas plus d'amour pour votre fille, que d'amitié pour vous. Je conſerve dans mon cœur un ſecret que vous ſeriez charmé de ſçavoir, & que vous ne ſçaurez pas ; que vous pourrez pourtant ſçavoir dans la

suite, mais dont vous ne serez pas content. Je vous répete encore, que je suis sçavant comme les étoiles, & discret comme la Nuit... que je vais me marier dans le moment, quoique je n'en sçusse rien il y a une demie heure; & que celle que je vais épouser n'en sçait pas plus que vous... Vous aimez, dit-on, à expliquer les choses difficiles à comprendre: vous pouvez vous exercer sur celle-ci. Avant qu'il soit un quart-d'heure, je vous dirai le mot de l'Enigme.

SCENE VI.

FORESIGHT. Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

QUoi, mon pere, vous le laissez sortir? Ne me l'aviez-vous pas promis pour époux?...

FORESIGHT.

Ciel, de quels maux sommes-nous menacés? Je ne vois aujourd'hui que des extravagans.

Mlle PRUE.

Je ne ferai donc pas mariée aujourd'hui, mon Pere ? Vous voulez donc que je fois toujours un enfant, fans autre compagnie que celle de ma vieille Nourrice ? Eh bien, je ne dis pas ce que je ferai moi.

FORESIGHT.

O Ciel ! ma fille extravague aussi... Taifez-vous, morveuse. Il vous fied bien de demander un mari.... je vous donnerai des verges.

Mlle PRUE.

Des verges ! à moi ? C'est un mari que je prétens avoir ; & si vous me le refusez, j'épouserai *Robin* le sommelier : il dit qu'il m'aime, il est aimable, & j'en ferai mon époux.

FORESIGHT.

Il vous a dit qu'il vous aimoit ? Cela est bon à fçavoir... il faut au plûtôt chasser ce coquin-là...



SCENE

SCENE VII.

M. FORESIGHT. Mlle PRUE. SCANDAL.

FORESIGHT.

APprochez, approchez, Nourrice.

LA NOURRICE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

FORESIGHT.

Conduisez votre jeune maîtresse dans son appartement, & tenez-l'y renfermée jusqu'à nouvel ordre.... surtout point de réplique, & que mes volontés soient exécutées... ordonnez de ma part à *Robin* de préparer son compte du linge & de la vaisselle... Adieu, partez, quand je vous le dis.



SCENE VIII.

FORESIGHT. SCANDAL.
Madame FORESIGHT.
BEN.

Madame FORESIGHT.

VOilà M. Ben ; il nous dira si son pere est rentré.

BEN.

Mon pere ? Oui, il est rentré, & bien puni.

Madame FORESIGHT.

Puni ! Comment cela ?

BEN.

Comment cela ? Parbleu il est fou.

FORESIGHT.

Le Ciel me soit en aide ! voilà ce que je craignois.

BEN.

Et cette jeune personne, cette belle héritiere dont mon frere *Val* étoit,

dit-on, amoureux, & dont elle a causé la folie, est, je crois, folle aussi.

FORESIGHT.

Ah, ma pauvre niéce! ma pauvre niéce.... mon tour ne peut tarder à venir.

Madame FORESIGHT.

Mais, expliquez-vous donc? Quel est le genre de leur folie?

BEN.

A vous permis de deviner. Mais je pars pour *Antigoa*, & je compte être de retour avant qu'aucun de vous ait touché le but.

Madame FORESIGHT.

C'est nous renvoyer aux *Kalendes Grecques*..... Parlez donc de grace, M. Ben? Nous vous en prions tous.

BEN.

Apprenez donc, qu'ils vont se marier.

SCANDAL.

Qui, va se marier?

BEN.

Mon pere, & cette jeune personne dont je ne puis retrouver le nom.

SCANDAL.

Angelique ?

BEN.

Elle-même.

Madame FORESIGHT.

Angelique épouſe Sir Sampſon ! Cela ne ſe peut.

BEN.

J'y conſens : mais je ſuis ſûr de ce que je vous dis.

SCANDAL.

C'eſt un conte que cela . . . Je n'en crois rien.

BEN.

Ecoutez, mon ami, peu m'importe que vous le croyiez ou non. Mais ce que je dis eſt vrai : ils ſont actuellement mariés, ou prêts à l'être.

FORESIGHT.

Soit : mais ce n'eſt pas là être fous ni lunatiques.

BEN.

J'ignore ce que vous appellez folie : mais je ne la crois pas trop ſage d'épouſer un vieux penard, ni lui de s'empêtrer d'une ſi jeune femme . . . . . Tenez, les voilà tous deux.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. SIR SAMPSON. ANGELIQUE. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

OU est notre vieux devin?.. Ah vieux Foresight, ah mon vieil oncle, viens partager ma joye; viens faire des vœux pour ma félicité, & comme oncle, & comme Astrologue: voilà un événement qui n'étoit pas dans tes *Ephémerides!*.. Aurois-tu jamais imaginé devoir danser aujourd'hui à ma nôce? Tu danseras pourtant, c'est moi qui t'en répons.

FORESIGHT.

Je suis pétrifié! Quoi vous avez épousé ma niece?

SIR SAMPSON.

Pas tout à fait encor, cher oncle: mais, comme tu vois, cela ne tardera pas.... *Il embrasse Angélique.)*

ANGELIQUE.

Cela eſt vrai, mon oncle : je compte que vous me tiendrez lieu de pere, & que vous y conſentirez.

SIR SAMPSON.

Il faut bien qu'il y conſente, ou je brulerai tous ſes globes.

SCANDAL.

Je ne ſçais où j'en ſuis. Que diable fait maintenant Valentin ?

(*Il ſort.*)

SCENE X.

SIR SAMPSON. ANGELIQUE. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. BEN. BUCKRAM.

Madame FORESIGHT.

TOut ceci eſt bien ſurprenant !

SIR SAMPSON.

Pourquoi donc ſurprenant, ma tante ?

Madame FORESIGHT.

Je suis charmée, Sir Sampson, de vous voir tant d'ardeur!

BEN.

Je crains bien que cette ardeur ne soit qu'un phosphore.

SIR SAMPSON.

Qui es-tu? qui t'interroge coquin? Un poisson doit être muet: fuis, retourne à ton Elément. Donne à ta tête un meilleur gouvernail.

BEN.

Et vous, songez à garantir la vôtre.

SIR SAMPSON.

Que dit cet impudent Matelot? Tu insultes ton pere, je crois! Eh bien, tu auras le tems de t'en mordre les pouces... M. Buckram, avez-vous eû soin de dresser l'Acte de maniere que ce drôle-là ne puisse pas esperer un sol dans ma succession?

BUCKRAM.

Oui, Monsieur, je l'ai dressé conformément à vos intentions.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. M. Tattle. Mlle Frail.

Mlle FRAIL.

O Ma sœur, quel fatal accident!

Madame FORESIGHT.

Ciel! De quoi est-il question?

M. TATTLE.

Vous voyez le couple le plus malheureux qui soit au monde!

FORESIGHT.

Hélas, qu'est-il donc arrivé?

Mlle FRAIL.

Ah! M. Tattle & moi, le pauvre M. Tattle & moi..... Je n'ai pas la force de le dire....

M. TATTLE.

Hélas, ni moi non plus!.. La pauvre Mademoiselle Frail & moi... Nous sommes......

Mlle FRAIL.

Mariés.

Madame FORESIGHT.

Mariés! Comment donc?

M. TATTLE.

Subitement... avant même de sçavoir que nous le fussions!... cet infâme Jeremy, à la faveur d'un déguisement, nous a trompés tous deux.

FORESIGHT.

Vous ne mentiez donc point, en me disant tout-à-l'heure que vous alliez vous marier?

ANGELIQUE.

M. Tattle comptoit, dit-on, que c'étoit avec moi? Je lui en rens bien des graces.

M. TATTLE.

Hélas oui, Madame, mes intentions étoient bonnes!... mais, n'est-il pas bien cruel de se trouver marié sans sçavoir comment, ni pourquoi, avec une femme dont on n'avoit jamais compté faire la sienne?.. Non, je n'ai de ma vie été plus affligé...

ANGELIQUE.

Si vous ne vous sentez pas d'inclination l'un pour l'autre, je conviens que cela est fâcheux.

M. TATTLE.

D'inclination ? Point du tout, *du* moins pour ce qui me regarde. Jamais il ne m'est arrivé de lui rien dire de tendre sérieusement ; & de toutes les femmes que j'ai connuës, c'est celle que j'aimois le moins ..... la pauvre créature ! je souffre aussi pour elle, car je n'ai pas lieu non plus de la haïr : mais je sens que son sort ne sera pas heureux avec moi.

Madame FORESIGHT, *à part à Mademoiselle Frail.*

Il vaut encore mieux lui que rien.... quoiqu'il ne soit qu'un sot.

Mlle FRAIL.

Heureusement qu'il n'est que cela.... c'est l'homme du monde que je méprisois le plus. Le seul titre de mon époux pouvoit me le faire mépriser davantage !

M. TATTLE.

Ecoutez ... ne pourroit-on pas tenir ceci secret ? Je suppose qu'il n'est personne ici qui nous refuse cette grace.

Mlle FRAIL.

Mais, songez donc, mon cher, que cela n'est pas possible. Le ministre, &

ce fripon de Jeremy, ne le publieront-ils pas ?

M. TATTLE.

Oui, ma chere, cela me paroît probable.

ANGELIQUE.

Et moi, j'espere que vous vous aimerez avant qu'il soit peu. Le tems, & l'habitude, sont deux grands maîtres.

M. TATTLE.

Non, Madame, je répons de moi... mais voilà notre extravagant.

SCENE DERNIERE.

VALENTIN. SCANDAL. SIR SAMPSON. ANGELIQUE. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. M. TATTLE. Mlle FRAIL. BEN. JEREMY. BUCKRAM.

VALENTIN.

SI l'on doute encore de ma folie, je

suis prêt à en signer un certificat autentique.

SIR SAMPSON.

Quel est ton dessein ?

VALENTIN.

De reconnoître mes erreurs, & de vous en demander pardon.

SIR SAMPSON.

Tu as retrouvé ton bon sens fort à propos, & je t'en félicite.

VALENTIN.

Je vous trompois, Monsieur: ma maladie étoit feinte.

SIR SAMPSON.

Qu'entens-je !.... M. Scandal, est-il bien vrai que?..

SCANDAL.

Oui, Monsieur : tout ceci n'étoit qu'un jeu.

VALENTIN.

J'en avois conçû quelques espérances que je croyois fondées.... mais l'événement me prouve trop que mon projet ne valoit rien.

SIR SAMPSON.

Cela est fâcheux : le Ciel a eu tort, sans-doute, de ne pas favoriser le pro-

jet d'un fils qui vouloit attraper son pere.

VALENTIN.

Vôtre dureté à mon égard, pouvoit peut-être m'excuser.

SIR SAMPSON.

Fort bien ! M. Buckram, tout est prêt je crois .... allons, M. Valentin, vous plaît-il de signer ?

VALENTIN.

Je suis prêt à vous obéir, Monsieur ... je desirerois pourtant auparavant de pouvoir faire une question à cette Dame.

SIR SAMPSON.

Une question ? Non, Monsieur ... apprenez que vous ne lui devez plus que du respect ; & qu'elle doit être ma femme.

VALENTIN.

On me l'a dit, Monsieur. Mais, c'est de sa bouche que je voudrois l'apprendre.

SIR SAMPSON.

Tu crois donc, que je t'en impose ?

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur ... mais

je jouois tantôt la folie.....d'autres peuvent jouer l'amour.

SIR SAMPSON, *à Angelique.*

Parlez, parlez ma chere: confondez son espoir .... allons, M. Buckram, vîte, une plume & de l'encre.

BUCKRAM.

Les voilà, Monsieur; & voici le contrat.

(*Valentin parle bas à Angelique.*)

ANGELIQUE.

Il est vrai, Monsieur, que vous avez paru depuis long-tems avoir de l'inclination pour moi; j'ignore si elle étoit sincere. Mais aujourd'hui je me livre à la mienne, & personne, je crois, n'a droit de me condamner.

SIR SAMPSON.

Eh bien, êtes-vous payé? Vous reste-t'il encore quelque scrupule?

VALENTIN.

Non, Monsieur.

SIR SAMPSON.

Te voilà donc à bout de tes ruses!... allons, finissons: veux-tu signer enfin?

VALENTIN.

De tout mon cœur.

SCANDAL.

Es-tu réellement fou maintenant ? Songes-tu que tu vas signer ta ruine ?

VALENTIN.

Privé du seul espoir qui me faisoit aimer la vie, la perte de mes biens ne sçauroit me toucher. Je n'aimai jamais la fortune que relativement aux plaisirs qu'elle pouvoit me procurer, & l'espoir de plaire à l'aimable Angelique les réunissoit tous. J'apperçois aujourd'hui que mes efforts sont vains ; que ma ruine même lui est indifférente.... donnez-moi le papier, je suis prêt à la signer.

ANGELIQUE, *à part.*

Généreux Valentin !

BUCKRAM.

Voilà le contrat, Monsieur.

VALENTIN.

Où est l'obligation, par laquelle je suis tenu de le signer ?

BUCKRAM.

Sir Sampson, vous l'avez, sans doute ?

ANGELIQUE.

Non, c'est moi qui l'ai ; & voilà l'usage que j'en fais.... (*Elle déchire*

l'acte) puissai-je disposer ainsi de tout ce qui peut nuire à Valentin !

SIR SAMPSON.

Arrêtez, Madame! que faites-vous?

VALENTIN.

Que vois-je ! ...

ANGELIQUE, *à Valentin.*

Aurois-je l'Univers à vous offrir ; je ne me croirois pas encore digne d'un Amant aussi sincere, & aussi généreux. Recevez ma main, cher Valentin : mon cœur fut toujours à vous ; & n'a que trop souffert dans cette derniere épreuve de votre vertu !

VALENTIN.

Saisi de surprise & de joye ... je ne puis que tomber à vos pieds ! ...

SIR SAMPSON.

Ouais ! que signifie donc tout ceci ?

BEN.

Que le vent est encore une fois changé, mon pere ; & que nous pouvons entreprendre un voyage ensemble.

ANGELIQUE.

Sir Sampson, pour réparer la tromperie que je vous ai faite, j'ai un avis

à vous donner pour en prévenir d'autres. Devenez bon pere, vous ne penserez point à une seconde femme. J'ai toujours autant aimé votre fils, que j'ai haï la dureté de votre caractere : J'ai voulu éprouver Valentin jusqu'au bout ; je vous ai éprouvé aussi : je vous connois tous deux. Vous n'avez pas plus de défauts qu'il n'a de vertus ; & je goûte à peine autant de plaisir en me rendant heureuse avec lui, que j'en ressens de vous punir autant que vous le méritez.

VALENTIN.

Si mon bonheur étoit susceptible d'accroissement, il naîtroit de cette aimable surprise.

SIR SAMPSON.

Ah, Crocodile !

FORESIGHT.

Sir Sampson, voilà une éclipse que je n'avois pas prévûë !

SIR SAMPSON.

Tu n'es qu'un ignorant, qu'un vieux fou.... & moi un autre.

M. TATTLE, *à Sir Sampson.*

Si c'est la perte d'une femme qui chagrine, Monsieur, je suis généreux,

il peut disposer de la mienne.... ah! vous êtes ici, M. Jeremy? Je vous rendrai grace de ma félicité.

JEREMY.

Je vous demande mille pardons, Monsieur : ne l'imputez qu'à pure méprise... Vous voyez vous-même que mon maître n'étoit rien moins que fou.... que diantre pouvois-je faire autre chose?

VALENTIN.

Ne vous plaignez pas, mon cher Tattle. Vous vouliez me régaler d'un petit tour de votre façon... le ciel est juste.

SCANDAL.

Je crois entendre les violons que Sir Sampson avoit fait appeller pour sa nôce. Ne seroit-ce pas pitié de les renvoyer? Valentin, quoiqu'il soit bientôt jour, ne danserons-nous pas?

VALENTIN.

Nous ferons tout ce que tu voudras, mon ami. Les transports de ma joye ne sçauroient trop se signaler.

On danse.

SCANDAL.

Madame, vous avez fait un acte

exemplaire de justice, en punissant un pere inhumain, & en récompensant un Amant fidéle : mais vous faites encor un plus grand œuvre, & pour lequel en mon particulier je vous dois des remercimens. J'étois un infidéle à votre sexe; vous m'avez converti!.... Je croyois les femmes semblables à la fortune, aveugles pour le mérite, & prodigues de leurs faveurs pour ceux qui en sont les moins dignes : vous m'avez convaincu du contraire; & j'abjure à vos pieds!

ANGELIQUE.

C'est à tort que vous accusiez notre sexe : les hommes ne nous taxent d'injustice que pour couvrir leur peu de mérite. Tous prétendent être favorisés, & très-peu ont assez de constance pour attendre qu'ils en soient dignes.

Fin du Tome VII.

